

@

Antonio d'ANDRADA
George BOGLE, Samuel TURNER

VOYAGES AU
THIBET

Voyages au Thibet

à partir de

VOYAGES AU THIBET

faits en 1625 et 1626 par le père Antonio d'ANDRADA (1580-1634),

et en 1774, 1784 et 1785, par George BOGLE (1746-1781), Samuel TURNER (1749-1802) et POURUNGUIR

traduits par J. P. Parraud et J. B. Billecoq

Maison, Paris, an IV [1795], XII + 204 pages.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
août 2012

TABLE DES MATIÈRES

[Préface.](#)

[Premier voyage du père d'Andrada au Thibet.](#)

Départ de l'auteur — Productions du Thibet — Caractère des habitants.

[Second voyage du père d'Andrada au Thibet](#), contenant ce qui s'est passé dans ce royaume, en 1626.

[Chapitre I.](#) Départ d'Agra — Arrivée au Thibet.

[Chapitre II.](#) Division du Thibet — Caractère des Thibétains — Différents ordres de lamas — Leur occupation et leur costume.

[Chapitre III.](#) Coutumes des lamas — Leurs jeûnes — Ils font des trompettes avec des os de morts — Leurs temples sont presque toujours fermés — Leurs danses pieuses — Leurs processions — Leurs anges — Ils jouissent de la plus haute considération — Leurs pèlerinages — Leur eau bénite — Leurs fourberies — Leur serment.

[Chapitre IV.](#) Disputes avec les lamas.

[Relation du Thibet, extraite des papiers de M. Bogle](#), par M. Stewart.

[Introduction.](#) Motif de l'ambassade de M. Bogle

[Division du pays.](#) Le Boutan — Le Thibet — Habitants — Gouvernement. Religion. Lamas — Étrange polygamie — Manière d'ensevelir les morts — Affinité de la religion du Thibet avec celle des Brahmes de l'Inde — Résidence du lama. Son palais, son caractère et ses mœurs — Lahassa ou Lassa, capitale — Commerce — Queues de vaches — Laine — Musc — Or — Végétaux.

[Conclusion :](#) Lettre du techou-lama à M. Hastings.

[Extrait du voyage de M. Bogle au Boutan et au Thibet.](#)

[Avis préliminaire.](#)

[Cérémonie de la réception de M. Bogle à la cour du Boutan](#) — Ameublement de la salle d'audience. — Le palais. Le lamarambokay — Divorces et séparations communes au Boutan et au Thibet — Cérémonies des funérailles — Croyance à la métempsycose — Gylongs ou prêtres. Temples — Profession des armes — Armes ordinaires — Habillement de guerre. — Caractère des Boutaniens — Entrée au Thibet. Lieu d'exposition des morts — Cérémonie religieuse — Vénération des dévots du lama pour les montagnes — Lac Chantze-Pelling — Religion des lamas — Arrivée à Déchéripgay — Cérémonie de la réception faite par le lama — Lama actuel — Attouchement du lama — Charité du lama, surtout envers les fakirs — Voyage à Techou-Loumbo avec le lama. Visite qu'ils reçoivent — Célébration du jour de l'an — Jeu d'échecs — Présents aux parents du lama — Entretiens avec le lama — Désir du lama d'établir au Bengale

Voyages au Thibet

une maison religieuse — Gouvernement actuel — Rapports entre la religion du Thibet, de la Chine et de l'Inde — Extrait d'une lettre du techou-lama, par laquelle il demande un terrain sur les bords du Gange, pour y bâtir un temple — Observations sur le délaï-lama et le techou-lama — Cérémonies des funérailles du principal lama des Tartares Calmoucks.

Relation de l'entrevue de M. Turner avec le techou-lama au monastère de Terpaling.

Extrait d'une lettre de M. Samuel Turner, servant d'introduction.

Relation de l'entrevue.

Voyage au Thibet, rédigé, d'après le récit de Pourunguir, par M. Turner.

Inauguration du lama — Relations commerciales entre le Thibet et le Bengale — Retour de Pourunguir — Lettre du rajah de Techou-Loumbo au gouverneur du Bengale.

@

Préface

@

p.III Le Thibet, par l'ancienneté de sa civilisation, par ses communications directes ou indirectes avec les nations les plus anciennes de tout notre hémisphère, enfin par la variété de ses productions, mérite de fixer l'attention du philosophe, de l'érudit et du naturaliste. Les bornes d'une préface ne nous permettent pas de présenter la longue série de preuves qui viennent à l'appui de cette assertion. Les pièces originales et authentiques contenues dans ce recueil, en offrent déjà un assez bon nombre. Il nous suffira d'ajouter ici quelques idées générales puisées dans des auteurs d'une érudition et d'un mérite reconnus.

La position du Thibet correspond assez à celle que l'infortuné Bailly assigne au peuple antérieur et savant qu'il a si heureusement découvert ¹. Nous ne rapporterons point toutes les preuves rassemblées et accumulées par le traducteur du *Voyage de Thumberg* ², p.IV à l'appui de cette ingénieuse idée qu'il regarde comme une vérité historique,

« en reconnaissant, dit-il ³, le Thibet ou le plateau de la Tatarie, pour le berceau des sciences et des arts, on explique très naturellement une foule d'identités frappantes qui existent entre les plus anciens peuples et qui ont donné lieu à des suppositions ridicules. On n'a pas besoin, par exemple, d'envoyer une colonie d'Égyptiens pour peupler la Chine qui devait être habitée longtemps avant qu'on songeât aux moyens de rendre l'Égypte habitable... On voit les sciences et les arts descendre de la Tatarie (du Thibet) dans la Chine et dans le Japon, dans l'Inde et dans l'Égypte.

¹ *Lettres sur l'origine des sciences*, p. 56 et *passim*.

² *Idem*.

³ Voyez particulièrement ses notes sur le chapitre de la religion, et celui des sciences et arts des Japonais au Japon, tome 2, p. 166 et 323 du *Voyage de Thumberg*, édit. in-4°.

Voyages au Thibet

« C'est au Thibet dit-il ailleurs ¹, qu'il faut chercher le prototype des livres ou des fragments de *Boud* ou *Boutta*, de *Cha-ca*, de *Bramha*, de *Thot*, de *Moïse* même, qui n'a fait que copier et traduire les livres égyptiens.

p.v Ajoutons, d'après le savant Fréret ², que le grand lama est le souverain pontife, le père spirituel des Tatares, des Chinois et de l'Asie septentrionale. C'est au temple de Lhassa que les prêtres de ces contrées vont étudier la théologie et le thibétain qui est leur langue sacrée. D'après différents ouvrages du professeur Pallas, il n'y a plus de doute que les idées et les pratiques religieuses des Lapons, des Samoiédes, des Calmoucks, des Moghols, etc., ne dérivent du lamisme ou chamanisme (le culte des autres) dont on attribue la fondation à *Bout* ou *Bedda* ³. C'est de ce législateur des Samanéens que le Thibet et le Boutan ont tiré leur nom. On le nomme aussi *Bout-Iid*.

Iid signifie fils unique ; en effet un des caractères particuliers de *Bout* est d'avoir été conçu spirituellement par une vierge qui accoucha par le côté. Le Père George ⁴, p.vi qui nous fournît ces détails, convient de la ressemblance frappante qui existe entre la vie et les actions de *Bout* ou *Cha-ca*, qui sont le même personnage, et de *Jesus*, à l'exception du supplice de la croix, que les anciens chrétiens, eux-mêmes, rejetaient, comme on le voit par les pseudo-évangélistes et par les ouvrages de saint Irénée.

Le savant que nous venons de citer nous fournirait encore de plus amples renseignements sur la religion et l'histoire, les sciences et arts, les mœurs et les productions du Thibet ; mais, comme pour déterrer ces perles, il ne s'agit pas moins que de remuer et de fouiller un immense amas de fumier scholastique, nous n'entreprendrons ce pénible travail qu'avec quelque espérance de succès ; ainsi dans le cas

¹ Tome 2, p. 165.

² Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome 5, p. 616.

³ On peut voir, sur l'identité de ce personnage avec les principaux législateurs de l'Asie, une note du t. II, p. 165 des *Voyages de Thumberg*, édition in-4°.

⁴ *Alphabetum Thibetanum*, Rome 1762, in-4° de 842 pages, communiqué par le citoyen Langlès.

Voyages au Thibet

où le volume que nous publions serait favorablement accueilli du public, nous osons en promettre un second non moins intéressant. Nous allons donc terminer cette préface par la notice des principaux voyageurs au Thibet, et des pièces qui composent ce recueil.

En 1624, le père d'Andrada, jésuite portugais, pénétra dans le Thibet par Cachemir. Son objet était d'établir la religion chrétienne ^{p.VII} dans ce pays ; il réussit jusqu'à un certain point : car, ayant été à la cour, il s'insinua dans l'esprit du roi, qu'il trouva dans les dispositions les plus favorables à ses vues, et obtint la permission de prêcher librement partout, et même un emplacement pour y construire une église. Charmé de ses succès et voulant se procurer des collaborateurs, il partit pour Agra, revint au Thibet l'année suivante, avec quatre de ses confrères, continua ses travaux et bâtit l'église.

Il est probable que ce missionnaire aurait porté la foi chrétienne dans tout le Thibet, sans un événement qu'il n'avait pu prévoir et qui dut renverser ses projets. Car, selon l'histoire tatare de ce temps-là, Tsang-Pa-Han, ce roi du Thibet dont le père d'Andrada avait gagné les bonnes grâces, ayant abandonné la religion de Foé ou des lamas, et voulant la détruire, le tupa, qui était comme le premier ministre, et le délaï-lama, firent Couche-Han prince des Éleuthes de Coconor, lequel à leur instigation, entra dans le Thibet avec une armée considérable : Tsang-Pa-Han marcha contre lui et lui livra bataille ; mais il fut défait et tué. Ce texte de l'histoire tatare, comparé avec le récit du père d'Andrada, ^{p.VIII} fait voir que ce prince ou se fit chrétien, ou voulut embrasser le christianisme.

On trouve ces détails dans un *Mémoire sur le Thibet*, inséré dans les *Lettres Édifiantes*, tome 24 de la nouvelle édition, lequel contient une notice abrégée des révolutions de ce pays.

Le père Gerbillon, missionnaire français à la Chine, fit plusieurs voyages dans la grande Tatarie depuis 1683 jusqu'en 1698, pendant lesquels il recueillit plusieurs notions sur le Thibet. La relation de ces voyages, ainsi que des *Observations Géographiques et Historiques sur*

Voyages au Thibet

la carte du Thibet rédigées en 1717 par le père Régis, autre missionnaire français à la Chine, ont été insérées dans le tome 4 de la *Description Historique, Géographique, etc. de la Chine*, du père Duhalde.

Un jésuite italien, le père Desideri, partit de Cachemir le 17 mai 1715, et le 30 il entra dans le Thibet. Il fut assez bien accueilli à Ladak, forteresse du grand Thibet, où résidait le roi, et à celle de Lassa ¹, capitale _{p.IX} du troisième Thibet, car ce missionnaire dit qu'il y a trois Thibets, le grand, le petit, un troisième auquel il ne donne point d'autre nom. Le père Georgi divise aussi le Thibet en supérieur, moyen et inférieur. Bernier et l'auteur indien d'une description de Cachemir que nous nous proposons de donner dans un autre volume, ne parlent que du grand et du petit Thibet. Du reste, la relation du père Desideri a été insérée dans le tome 12 des *Lettres Édifiantes*.

Le père Horazio della Penna, capucin italien, entra dans le Thibet avec les mêmes vues que les deux missionnaires dont nous venons de parler. Il se donna beaucoup de peine pour apprendre la langue du pays, qu'il étudia pendant vingt-deux ans, au rapport du père Georgi, et mourut à Patan, après un séjour de trente-trois ans dans ces contrées orientales. Ce père donna une description du Thibet en italien sous le titre de *Relatione del stato presente del gran' regno di Thibet*, qui fut imprimée à Rome en 1742.

C'est sur les mémoires manuscrits de ces missionnaires et de plusieurs autres, longtemps résidés dans le Thibet, que le père Georgi, augustin, composa son *Alphabetum Thibetanum* cité ci-dessus.

_{p.X} L'auteur ne s'est pas borné, dans cet ouvrage, comme le titre semble l'annoncer, à donner l'alphabet ou les premiers éléments de la langue thibétaine ; il y a encore rassemblé des détails précieux sur la religion, et les mœurs des habitants, et sur la géographie du pays : on y trouve en outre une table chronologique des rois et des grands lamas

¹ On écrit aussi Lahassa et Lhassa. On donne encore à cette ville le nom de Barantola. Rien de plus fâcheux, pour le dire en passant, que cette variété d'orthographe et de noms que l'on trouve dans presque toutes les relations des pays orientaux.

Voyages au Thibet

et des principales révolutions politiques du Thibet, depuis le commencement de l'ère chrétienne, jusqu'en 1752, et un itinéraire depuis l'embouchure du Gange jusqu'à Lahassa.

Il nous reste à dire un mot des morceaux qui, avec les deux voyages du père d'Andrada, composent ce recueil.

On n'a vu jusqu'ici que des missionnaires entrer dans le Thibet par le zèle de la religion. Il était réservé aux Anglais d'ouvrir une nouvelle route, dans ce pays, par le Bengale, et d'établir, entre les deux pays, des relations commerciales.

A l'occasion d'une guerre entre les Anglais, dans le Bengale, et le roi du Boutan, limitrophe de leurs possessions, dont on verra la cause et l'issue dans ce volume, p. 77, M. Bogle fut envoyé en ambassade auprès de ce prince et du techou-lama. Il partit de ^{p.XI} Calcutta en 1774, entra dans le Thibet par le Boutan, fut bien accueilli partout, fit plusieurs voyages dans l'intérieur du pays, et retourna à Calcutta, après une absence de quinze mois, c'est-à-dire, après un séjour de six à sept mois dans le Boutan et dans le Thibet. Pendant le cours de ce voyage, il recueillit bien des matériaux sur les mœurs, la religion des habitants, les productions naturelles du pays, et il se proposait de les donner un jour au public ; mais la mort le prévint. Heureusement ses mémoires manuscrits avaient été entre les mains de plusieurs personnes. Dès son vivant, M. Stewart qui, lui-même, s'était trouvé dans le Bengale lorsque M. Bogle partit pour le Thibet, publia, dans les *Transactions philosophiques*, une relation de ce pays, extraite de ces mémoires ; et quelques années après, M. Bogle étant mort, M. Crauffurd en donna aussi un extrait dans son *Essai sur l'Histoire des Hindous*. Quoique ces deux morceaux soient tirés, comme on le voit, des sources mêmes, ils ne contiennent pas les mêmes choses, en sorte que l'un est un supplément de l'autre : c'est ce qui nous a engagés à les faire entrer tous les deux dans notre recueil.

^{p.XII} Le techou-lama auquel M. Bogle avait été envoyé en ambassade étant mort, et un nouveau lama ayant été nommé, le gouverneur du

Voyages au Thibet

Bengale lui envoya en 1784, M. Turner pour le féliciter et pour renouveler l'alliance conclue avec son prédécesseur. Le nouveau lama était un enfant de dix-huit mois. M. Turner fut admis auprès de lui, il lui fit un petit discours en style oriental, et remit ses présents. Il faut voir dans la relation de M. Turner, cette petite scène, qu'il semble décrire avec complaisance, et quelques autres détails curieux.

L'année suivante, c'est-à-dire, en 1785, le gouverneur du Bengale envoya encore au Thibet et toujours pour entretenir les relations commerciales un espèce de religieux indien, nommé Pourunguir. C'est d'après ses récits que le même M. Turner rédigea le Voyage qui termine ce volume, et où l'on trouve une description très curieuse des cérémonies qui eurent lieu à l'inauguration de l'enfant lama, complimenté par M. Turner.

Voyages au Thibet

Premier voyage du père d'Andrada au Thibet en 1625

@

p.001 Je vous écris par la voie de Bardinara, à cinq journées de Seranagar. Nous avons trouvé des chemins très difficiles, et on nous dit que les rochers de Casimil (Cachemir), en comparaison de celui qui nous reste, sont des plaines agréables et unies. D'ici à trois jours, nous arriverons aux montagnes de neige que nous voyons déjà.

En passant à Seranagar, le gabellier a voulu fouiller dans notre paquet ; et y ayant trouvé notre pierre d'autel, deux mouchoirs, un grand et un petit tableau de Notre-Dame, il nous les a pris. Il nous a arrêtés là six jours entiers, nous promettant de nous laisser aller de jour en jour. Nous serions maintenant tout près du Thibet ; au reste, nous arriverons à la cour de ce royaume dans huit jours.

p.002 Le 30 mars 1624, nous partîmes d'Agra, le père Marquez et moi, pour accompagner le roi de Mogor (le grand Moghol). Nous arrivâmes à Dely, d'où plusieurs gentils allaient pour faire un pèlerinage à une fameuse pagode, éloignée d'Agra d'un mois et demi de chemin. Comme depuis vingt ans nos pères ne cessaient de répéter qu'il se trouve des États chrétiens dans ces contrées, voyant que je pouvais avoir compagnie, je résolus de connaître un peu le pays par moi-même, avec d'autant plus de facilité, qu'il suffisait au roi d'avoir un seul de mes compagnons pour aller à Cachemir. Je me mis donc en route pour le Thibet avec un frère et deux valets. Nous partîmes de Dely de très grand matin vêtus à la mogoresque, avec un autre habillement dessous. À peine sortis des portes de la ville nous quittâmes le premier costume et nous parûmes avec nos jupes flottantes et nos turbans, sans être reconnus par les chrétiens, ni par les serviteurs qui nous avaient quittés au voyage de Laor. Nous nous écartâmes de la grande route pour sortir des domaines du roi par le plus court trajet possible. Arrivés à l'extrémité des terres de l'Indostan nous trouvâmes des montagnes qui appartiennent p.003 au prince de Seranagar ; ce ne fut

Voyages au Thibet

pas sans peine que nous passâmes par son territoire. Les gardes nous prenaient pour des Moghols fugitifs, qu'ils ont ordre d'envoyer liés et garrottés au roi. Ils persistaient d'autant plus dans cette idée que nous ne pouvions être regardés, ni comme des gentils, ni comme des marchands. Cependant Dieu permit qu'on nous laissât aller, en considération de notre franchise.

Nous commençâmes donc à gravir ces hautes montagnes, qui n'ont peut-être pas leurs pareilles sur le globe. Il suffit de dire qu'il faut marcher plus de deux jours entiers pour en franchir une seule. Dans certains endroits, le passage est si étroit, que nous ne pouvions mettre qu'un pied devant l'autre, et il faut marcher de cette manière une bonne partie du chemin, tantôt passant de côté, tantôt s'accrochant au rocher avec les mains ; de manière que si l'on faisait un faux pas, on serait sûr d'être abîmé et mis en pièces. Ces rochers sont si droits, qu'on les croirait tirés au cordeau. La rivière de *Ganga* (le Gange) coule à leur pied comme dans un abîme ; et l'immense quantité d'eau qu'elle roule parmi ces rochers et ces précipices, fait ^{p.004} un bruit affreux, répété par les échos, ce qui augmente encore l'effroi du voyageur, tremblant sur un sentier étroit. Si la montée est difficile, la descente est encore plus périlleuse, puisque l'on ne sait où s'accrocher. Nous fûmes contraints plusieurs fois de marcher à reculons et de mettre un pied après l'autre, comme si nous descendions une échelle ; mais nous voyions des gentils qui bravaient ces difficultés pour honorer leurs dieux. Parmi eux il s'en trouvait plusieurs avancés en âge qui se traînaient sur la route, et dont l'exemple nous invitait à vaincre tous ces désagréments pour un bien autre motif que le leur.

Les gentils ont coutume d'aller en compagnie l'un après l'autre ; le chemin trop étroit ne leur permet pas d'aller deux de front. Ils marchent en criant : *ye badiznate, ye, ye, Vive notre grande pagode.*

Celui qui marchait le premier commençait, et tous les autres répondaient.

Après la première journée, nous trouvâmes diverses pagodes, toutes richement décorées avec des lampes allumées, d'une forme

Voyages au Thibet

étrange, ridicule, abominable. Elles étaient desservies par des prêtres nommés *giogues* ; leur mine ^{p.005} seule annonçait qu'ils étaient des ministres de Satan. Nous en vîmes un entr'autres déjà fort vieux, avec les ongles et les cheveux énormément longs et une moustache affreuse. Cet être monstrueux, immobile comme une statue, recevait tous les hommages des pèlerins sans ouvrir la bouche. Ceux-ci se prosternaient devant lui, et lui baisaient les pieds avec un profond respect, j'aurais bien voulu qu'on lui fît le même traitement que deux mois auparavant, un autre plus difforme encore que celui-ci, avait éprouvé, de la part du roi du Mogor. Allant un jour à la chasse à Agmis, le long d'un vaste étang, où les gentils se rassemblaient en grand nombre pour leurs superstitions, ce prince rencontra un de ces giogues : il avait les cheveux longs de douze palmes, les ongles au moins d'une, et était absolument nu. Tout le monde courait lui baiser les pieds et d'autres parties du corps. Le roi s'aperçut que le saint restait toujours immobile, sans lui donner aucune marque de respect. À peine fut-il de retour de la chasse qu'il l'envoya chercher ; mais celui-ci répondit, que si le prince voulait le voir, il devait lui envoyer une chaise et des porteurs. Cette réponse ne fit qu'irriter le roi, qui ordonna ^{p.006} qu'on l'amenât par les cheveux. Il était impossible de se refuser à une pareille invitation ;

— Ou tu es le diable, dit le prince, ou tu es son vrai portrait ; il est impossible de voir rien de plus affreux que ton individu. Allons qu'on lui coupe les cheveux, qu'on lui rogne les ongles ; et après l'avoir nettoyé, qu'on l'étrille de la bonne manière. Tirez-le de ma présence, et conduisez-le dans toutes les rues, pour que les enfants et le peuple vengent les dévots des honneurs qu'ils lui ont rendus.

Mais revenons à nos montagnes, la plupart sont couvertes d'arbres, depuis le pied jusqu'au milieu, et ce sont différentes espèces de pins d'une étonnante grandeur. Les uns ressemblent à nos pins d'Europe, les autres plus verts ne rapportent aucun fruit, et sont aussi droits et deux ou trois fois plus hauts que le clocher de Goa.

Voyages au Thibet

Nous avons trouvé dans plusieurs endroits des peupliers en grand nombre, des poiriers chargés de fruits, des cannelliers, des cyprès, des limoniers et de très grands rosiers avec des fleurs, beaucoup de mûres sauvages noires comme les nôtres, d'autres jaunes et rouges, toutes très savoureuses, j'ai vu une montagne toute couverte d'arbres ^{p.007} de Saint-Thomas, leurs branches n'ont point de feuilles, mais des fleurs fort touffues, les unes blanches, les autres comme celles de l'Inde, épaisses et jointes ensemble de telle manière, que toute la montagne paraît non pas fleurie, mais une seule fleur. Je n'en ai jamais rencontré de plus agréable en ma vie.

Il y a encore plusieurs autres arbres, comme des châtaigniers, mais infructueux et qui produisent néanmoins de très belles fleurs, et en telle abondance, que chaque branche semble un bouquet si bien disposé, qu'il ne se peut désirer rien de plus beau. La terre est couverte de fleurs de roses, de lys. Il y a aussi beaucoup de menthe semblable à la nôtre, à l'exception qu'elle a la feuille un peu plus petite. À la vérité on trouve un charme dans cette marche : ce sont les fontaines qui coulent parmi les montagnes. Les unes jaillissent du haut des rochers, les autres semblent sortir des pierres même qui bordent le chemin. Leur eau est extrêmement claire et fraîche.

Enfin, nous arrivâmes à Seranagar, ville où le prince fait sa résidence. C'est la seule qu'il possède, car le pays est rempli de villages. Les habitants diffèrent, pour les mœurs, de ceux de l'Indostan. Ils n'égorgent pas les ^{p.008} moutons, mais les étouffent, bien persuadés que le sang retenu dans le corps de l'animal, rend sa chair plus savoureuse ; ils ne les écorchent ni ne les éventrent, mais ils se contentent de brûler légèrement la peau et les mangent à demi-crus et presque tout sanglants. Ils ne portent pas de chaussures, et ont les pieds pleins de crevasses et tout calleux. La peau en est si dure, qu'ils marchent sur des cailloux pointus sans se blesser.

On nous examina bien exactement dans cette ville ; on nous demanda qui nous étions, où nous allions, et quel était le but de notre voyage. Nous ne pouvions nous faire passer pour des marchands,

Voyages au Thibet

puisque nous n'avions pas de marchandises. Je me contentai donc de répondre que j'étais Portugais, que j'allais chercher un de mes frères, que l'on croyait perdu, mais que j'avais appris qu'il pouvait être au Thibet depuis plusieurs années. En visitant nos hardes, ils trouvèrent nos soutanes noires, ce qui les surprit beaucoup ; et ils nous demandèrent ce que nous voulions en faire, je leur dis que dans le cas où j'aurais le malheur d'apprendre la mort de mon frère, je m'habillerais en deuil à la mode de mon pays. Ils ajoutèrent foi à nos discours et nous ^{p.009} laissèrent aller au bout de cinq jours. Nous continuâmes encore de marcher pendant quinze jours parmi des montagnes moins escarpées que celles que nous avons déjà traversées. Après celles-ci nous en trouvâmes d'autres couvertes de neige, où nous fûmes transis de froid. Nous traversâmes le Gange plusieurs fois, non pas sur des ponts de cordes comme auparavant, mais sur la neige qui le couvrait. Le fleuve roule dessous cette neige avec un grand fracas, il est surprenant qu'il ne l'entraîne pas, étant aussi fort et aussi rapide. À la vérité, la montagne voisine se décharge sur le fleuve d'une partie de la neige qu'elle reçoit ; de manière que cette neige tombe si abondamment et s'accumule sur l'eau en telle quantité, qu'elle y forme des montagnes, avec des ouvertures dispersées çà et là, par lesquelles on voit l'eau couler avec un bruit épouvantable. Le malheureux voyageur ne sait quand cette neige fondra, et craint à chaque instant de voir sa tombe s'entr'ouvrir sous ses pas. Enfin, un mois et demi après notre départ de Seranagar, nous arrivâmes à la pagode Badid, située sur les confins de ce royaume. On voit à cette pagode un grand concours de pèlerins de différents pays, tels que de Ceylan, Bisnaga, etc.

^{p.010} La pagode Badid est au pied d'une montagne d'où sortent plusieurs fontaines excellentes, parmi lesquelles il y en a une si chaude qu'on ne peut y tenir la main. Elle se divise en trois branches, et va se rendre à trois étangs, et se mêle avec de l'eau froide, ce qui forme un bain tiède où les pèlerins se plongent avec la ferme persuasion que cette immersion rend leur âme pure et nette de toutes souillures. C'est

Voyages au Thibet

pour eux le comble du bonheur d'approcher de ces bains salutaires. Les brachmanes mènent l'idole à la source d'eau chaude. Voici les fables qu'ils racontent pour expliquer ce phénomène.

L'élément du feu se repentant de tous ses péchés, d'avoir brûlé tant de maisons, de villes, de forêts ; d'avoir ruiné tant de campagnes, alla demander du secours à Badid. Celui-ci lui ordonna de se mettre à ses pieds pour être délivré de toute souillure. Le feu se trouva très heureux d'être aux pieds de Badid ; et s'y plaçant, il échauffa l'eau. S'il en est ainsi, dis-je aux brachmanes, si le feu reste aussi soumis sous les pieds de Badid, pourquoi ne cesse-t-il de faire les mêmes ravages ? Ils me répondirent que le feu qui dévaste maintenant le monde, n'est que le p.011 quinzième de cet élément : les quatorze autres sont sous les pieds de Badid. Ils ajoutèrent que la pagode avait la vertu de transformer en or tout ce qu'on en approchait ; mais le saint, indigné de l'avarice d'un serrurier qui jeta une immense quantité de fer dans le feu qui brûle au pied de cette idole, refusa de continuer ce miracle. Ils me racontèrent encore une foule d'impertinentes impostures de cette nature ; mais il est vrai au moins que l'on y recueille des offrandes immenses, tant en or qu'en pierres précieuses. Excepté trois mois de l'année, cette pagode est toujours ensevelie sous la neige. Alors les villages voisins sont déserts car les habitants se retirent à trois ou quatre journées de là, dans un endroit où il tombe bien moins de neige.

Cette contrée est encore soumise au prince de Seranagar, les naturels diffèrent de ses autres sujets pour les mœurs et le langage. Ils mangent le mouton cru à mesure qu'ils l'ont écorché ; la graisse et les nerfs du pied passent pour les morceaux friands ; ils déchirent les entrailles et les mangent assez mal lavées. Quelquefois ils font cuire la viande, mais très peu ; car ils prétendent que la viande entièrement cuite perd son goût et sa saveur. Ils mangent la p.012 neige comme nous mangeons le pain. Voyant un enfant d'environ deux ans qui s'amusait à manger un morceau de neige, je le lui ôtai des mains, craignant qu'il ne se fît mal, et lui donnai quelques grains de raisin. Il les mit dans sa bouche et les rejeta bientôt, en pleurant le mets que je lui avais enlevé.

Voyages au Thibet

En un mot, les hommes de tous les rangs mangent de la chair crue, le riz et les légumes comme on les apporte des champs ; cependant ils sont tous bien portants et ne connaissent pas les coliques, si fréquentes parmi les Indiens. Les femmes labourent les champs, et les hommes filent ; elles portent, au lieu de perles, des feuilles semblables à celles du palmier, entrelacées et roulées comme deux fuseaux, qui sortent des oreilles, s'entortillent ensemble autour du visage et sont longues d'une palme et demie.

Nous nous arrê tâmes dans le dernier village nommé Manà, pour attendre la fonte des neiges dans un désert qui conduit au Thibet, et par lequel on ne peut passer que durant deux mois de l'année ; pendant les dix autres mois tous les chemins sont obstrués. C'est là que commencent d'énormes montagnes ^{p.013} que l'on ne peut franchir en moins de vingt jours. On n'y trouve ni habitations, ni arbres, ni herbes, rien, en un mot, que des rochers presque toujours couverts de neige. Pendant les deux mois où le chemin est praticable, la terre est découverte en certains endroits, et dans d'autres, la neige est si solide qu'on peut marcher dessus. Il ne s'y trouve point de bois, ni même aucun combustible, de manière que les voyageurs ne peuvent manger que de l'orge grillé ; ils le jettent dans l'eau aux heures de repas, et font ainsi un mets dans lequel ils trouvent à boire et à manger : c'est leur unique aliment dans ce désert. Ils en mangent une grande quantité. Tant par le mal aise que par une certaine exhalaison pestilentielle qui sort de la terre, tout-à-coup on éprouve une révolution violente et intérieure qui vous fait périr en un quart d'heure, j'attribue ces morts subites à la cessation de la chaleur naturelle interceptée par le grand froid, et surtout à la mauvaise nourriture.

Quand on présume que le passage est libre et praticable, les gouverneurs des pagodes envoient au roi du Thibet des ambassadeurs avec des présents, pour lui demander la ^{p.014} permission d'expédier des caravanes dans ses États. Tandis que nous attendions la réponse, disposés à partir avec la première caravane, le roi de Seranagar envoya des ordres, pour qu'on se saisît de nos personnes et qu'on nous amenât

Voyages au Thibet

vers lui pieds et mains liés. Alors je résolus de partir secrètement et de traverser ce désert, quoique ce ne fût pas encore le moment. Après avoir pris tous les renseignements nécessaires, je laissai mon compagnon dans le village, avec la certitude qu'on ne lui ferait aucun mal, et me mis en chemin avant le jour, avec deux serviteurs chrétiens et un homme du pays pour nous servir de guide. Nous avions chacun un balandran pour nous couvrir, et une besace où étaient quelques comestibles. Nous marchâmes deux jours et hâtâmes le pas le plus qu'il nous fût possible, les neiges commençant déjà à nous donner bien de la peine. Le matin de la troisième journée, nous vîmes arriver trois hommes envoyés par le gouverneur du lieu d'où nous étions partis. Ils nous dirent que nous n'avions qu'à retourner sur nos pas, si nous ne voulions pas nous exposer aux plus grands châtiments ; et se tournant vers notre conducteur, ils lui ^{p.015} annoncèrent que sa femme et ses enfants étaient en prison, qu'ils y mourraient, que sa fortune était déjà confisquée ; ensuite ils m'adressèrent des menaces terribles, et ajoutèrent que je mourrais inmanquablement de fatigue au milieu des déserts. On se doute bien que notre guide ne nous fut pas longtemps fidèle ; il rebroussa chemin. Quant à moi, qui savais celui que je devais suivre, je passai outre avec mes deux valets ; et les émissaires n'eurent pas le courage de nous en empêcher. Alors, nous nous engageâmes dans le désert, avec d'autant plus de difficulté, que de temps en temps nous enfoncions dans la neige, tantôt jusqu'à la poitrine, et tantôt jusqu'aux épaules. Pour l'ordinaire, nous en avions jusqu'aux genoux ; souvent nous fûmes obligés de nous traîner de notre long sur la neige, comme si nous nagions : de cette manière, nous enfoncions infiniment moins. Tels étaient les travaux du jour ; la nuit n'était pas propre à nous reposer. Obligés d'étendre un de nos manteaux sur la neige, nous nous couchions dessus, et nous nous couvrions des deux autres le mieux que nous pouvions. La première journée il neigea si fortement depuis quatre heures après midi jusqu'à la pointe du jour, ^{p.016} que nous ne pouvions pas nous voir, quoique nous fussions tous trois côte à côte. Pour ne pas rester ensevelis sous la neige, nous étions obligés de nous lever et de secouer nos manteaux. Nous avons perdu le sentiment dans différentes

Voyages au Thibet

parties du corps, principalement aux pieds, aux mains, au visage. Une fois en voulant prendre quelque chose, il me tomba un morceau du doigt ; je ne le sentis pas et ne m'en aperçus qu'en voyant le sang couler le long de ma main. Nos pieds s'enflèrent et devinrent si engourdis, que nous n'aurions pas senti un fer chaud. En outre, nous n'avions plus d'appétit et nous manquions d'eau. Il y avait bien quelques fontaines, et la rivière Ganga n'était pas loin, mais tout était couvert ; et pour remédier à notre soif, nous fûmes obligés de manger de la neige. Quand le soleil paraissait, nous la faisons fondre dans un plat d'airain. Nous cheminâmes de cette façon jusqu'à ce que nous arrivâmes au sommet de toutes ces montagnes où se voit le lac d'où sortent la rivière de Ganga et une autre qui arrose les terres du Thibet. Nous avions alors presque perdu la vue ; mais j'avais moins souffert que mes deux ^{p.017} valets, par les soins que j'avais pris. Cependant je restai plus de vingt-cinq jours sans pouvoir lire une lettre de mon bréviaire.

Après ces hautes montagnes, on trouve les immenses plaines du Thibet ; mais malheureusement nous ne pouvions plus rien distinguer ; il nous était même impossible de reconnaître les chemins et les passages fréquentés ; nos yeux fatigués et éblouis ne voyaient partout que du blanc. Alors nous perdîmes les marques et points de reconnaissance qui nous avaient jusqu'alors guidés dans notre marche, et nous désespérâmes d'arriver jamais au terme de notre voyage. Cependant nous n'étions qu'à cinq lieues de la ville royale ; mais ne découvrant qu'une plaine couverte de neige, et manquant de provisions et de forces, nous conférâmes sur ce que nous avions à faire. Cette nuit-là, il fut décidé entre nous, que nos serviteurs s'en retourneraient au village où nous avions laissé mon compagnon ; ils pouvaient s'y rendre en six jours. Quant à moi, je devais rester au pied de la montagne, blotti dans un coin où la neige serait fondue et où je trouverais une grande pierre pour me garantir du vent. Le lac dont j'ai parlé, m'aurait ^{p.018} fourni amplement de l'eau, et j'avais encore assez de provisions pour six à huit jours, en attendant l'arrivée de mon compagnon ou de quelque voyageur qui pourrait me conduire au Thibet.

Voyages au Thibet

Dès le grand matin, j'engageai mes serviteurs à partir, en leur recommandant de presser le pas. Pour les encourager et les déterminer, je leur représentais qu'ils connaissaient déjà la route et qu'ils n'avaient qu'à descendre. Mais bientôt ils fondirent tous en larmes et me dirent qu'ils n'avaient pas le courage de m'abandonner, ni de faire quatre pas sans moi. J'insistai sans rien obtenir, heureusement pour eux, car ils seraient immanquablement morts en route. Je fus donc obligé de retourner sur mes pas avec eux, non sans crainte d'être retenus prisonniers dans ce village. Le chemin me paraissait d'autant plus aisé, qu'il n'y avait qu'à descendre. Cependant mes valets eurent beaucoup de mal ; les ampoules de leurs pieds les empêchaient de marcher. Nous nous traînâmes ainsi durant trois jours et demi consécutifs. Vers la fin du jour, nous entendîmes la voix d'un homme qui criait dans le désert ; et quoiqu'il nous fût impossible ^{p.019} de l'apercevoir, nous dirigeâmes nos pas vers l'endroit d'où cette voix partait. Nous rencontrâmes un paysan qui me donna des nouvelles de mon compagnon. Les habitants de Manà, loin de s'opposer à son départ, voulaient qu'il le hâtât ; ils étaient en outre très inquiets sur mon sort et regrettaient beaucoup de m'avoir laissé partir seul, parce que le roi les rendrait responsables des accidents qui pourraient m'arriver. Ces nouvelles, et surtout la convalescence de mon compagnon, me comblèrent de joie. En outre, je ne craignais plus d'être arrêté et retenu prisonnier. Le guide qu'on avait envoyé au-devant de nous, m'assura que les habitants de Manà avaient prié et payé le gouverneur, pour qu'il permît à mon compagnon de venir me rejoindre. Cet homme était chargé de m'apporter quelques rafraîchissements, de la farine d'orge, du miel et quelques habits pour nous défendre contre le froid. Après avoir marché trois jours sous sa conduite, nous arrivâmes à trois journées de Manà dans un endroit où il était tombé très peu de neige, et où l'on trouvait plusieurs cabanes pour se mettre à couvert. Nous nous y reposâmes, quelques jours ; et pendant notre séjour, ^{p.020} mon compagnon arriva avec la caravane. Il ne me reconnut que lorsque je lui sautai au col pour l'embrasser. Cependant je me portais alors mieux que jamais, et je n'avais d'autre

Voyages au Thibet

incommodité qu'une grande faiblesse d'yeux qui ne me permettait pas de supporter la lumière. Mais les naturels même du pays qui nous accompagnèrent, n'étaient pas beaucoup mieux. Ils souffraient infiniment, malgré les instruments dont ils se servent pour se garantir de la réverbération du soleil sur la neige. Nous restâmes un mois et demi dans cet endroit pour attendre la fonte des neiges, ensuite nous prîmes le chemin par lequel j'avais déjà passé ; mais il était alors praticable.

Le roi du Thibet était déjà informé de notre arrivée, et sachant que nous venions d'un pays très éloigné, il avait donné ordre aux chefs de la caravane de prendre soin de nous, et qu'on me fît entendre qu'il me procurerait tout ce que je voudrais dans son empire. Trois jours avant notre arrivée, nous reçûmes de sa part trois chevaux, pour moi, pour mon compagnon et notre valet. Ils ne pouvaient venir plus à propos ; car à notre arrivée dans la ville, le peuple se précipitait en foule autour de nous, et ^{p.021} toutes les femmes étaient aux fenêtres pour nous voir comme des objets extrêmement rares et curieux. Le roi ne se montrait pas, mais la reine était sur un belvédère de son palais ; nous lui fîmes une profonde révérence en passant, et nous allâmes descendre dans une maison disposée pour nous recevoir. Le roi s'imaginait que nous étions des marchands ; on lui avait dit que nous apportions des bijoux d'un grand prix ; en outre, il était loin de penser qu'il y eut un autre motif que le gain, capable de nous déterminer à entreprendre un voyage si pénible ; cependant il fût bientôt détrompé, ce qui apaisa un peu l'excès de sa joie, et il différa deux ou trois jours de nous donner audience ; cependant il nous fit demander quel était le motif de notre voyage, je répondis que je n'étais pas venu au Thibet pour vendre ni pour acheter, puisque je n'étais pas négociant, que j'étais très reconnaissant des offres qu'on m'avait faites de sa part, avant mon arrivée, mais que je le suppliais de m'accorder une heure d'audience, pendant laquelle je lui exposerais les raisons qui m'avaient amené dans ses États ; je l'assurais d'avance qu'il les apprendrait avec la plus ^{p.022} grande satisfaction. Je ne tardai pas à recevoir la permission et l'ordre

Voyages au Thibet

de l'aller trouver. Il nous fit l'accueil le plus affectueux ; un seul de ses cousins assistait à l'audience ; et un More de Queiximir (Cachemir) nous servait d'interprète ; je lui dis que je m'étais déterminé à braver toutes les fatigues et les dangers d'un long voyage, pour savoir par moi-même s'il était chrétien, comme je l'avais entendu dire ; et que, comme il était très possible qu'il s'éloignât maintenant de la foi de ses pères, je m'empresserais de lui annoncer, ainsi qu'à son peuple, la vraie religion, etc. Le More ne répéta qu'une partie de mon discours, parce qu'il s'aperçut bien de mes intentions. Mais il ne me trompa pas longtemps, sa manière seule de s'exprimer me fit soupçonner sa fidélité, alors je le menaçai sérieusement non seulement de le faire châtier, mais encore de prendre un gentil sur je pourrais compter, dans le cas où je le prendrais encore en faute.

Le roi nous fit encore parler pour que la reine, cachée derrière une portière, écoutât toute notre conversation. Mais, cédant au tourment de la curiosité, elle envoya dire au roi qu'elle voulait absolument ^{p.023} nous voir, et bientôt elle parut ; elle nous parla toujours, et depuis ce moment, assista régulièrement à toutes les audiences qui nous furent accordées. Elle nous témoigna combien elle était fâchée de ce que nous ne savions pas la langue du pays. Enfin, on nous congédia en nous disant qu'on voulait traiter de ces objets avec plus d'étendue et de commodité. Le lendemain je fus appelé de bonne heure ; un gentil nous servit d'interprète, et après une longue conversation, le roi ordonna qu'on me laissât librement entrer chez lui, à quelque heure que je me présentasse. Chaque jour il nous faisait de nouveaux présents ; il nous envoyait des moutons, du riz, de la farine, du beurre, des raisins, et des vins. Les raisins étaient de deux sortes : les uns fort petits et noirs, mais très doux, les autres, gros, blancs, et fort aigres ; on les apporte, ainsi que le vin, de dix ou douze journées de l'endroit où nous étions.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée, cependant il fallait déjà songer à notre départ, car le temps approchait où je devais, d'après mes projets, me rendre auprès du Moghol ; et de peur de trouver tous les passages obstrués par les neiges, je ^{p.024} demandai au

Voyages au Thibet

roi mon audience de congé. Il le remit pendant plusieurs jours, et finit par me dire qu'il ne l'accorderait qu'autant que je lui promettrais, par un serment, de revenir l'année suivante, j'y consentis, en stipulant cinq conditions qu'il m'accorda sans la moindre difficulté. Les voici :

1° Qu'il me donnerait la liberté de prêcher l'évangile dans tout son royaume, sans éprouver d'obstacle de la part de qui que ce soit.

2° Qu'il m'accorderait un emplacement pour bâtir une église et un oratoire.

3° Que je ne me mêlerais en aucune manière du commerce.

4° Que si dans la suite quelques marchands portugais venaient trafiquer dans ces contrées, nous ne serions pas obligés de leur prêter notre ministère, ni de faire aucune fonction de courtage.

5° Qu'il promettait de ne croire aucune des calomnies que les Mores de Queiximir ne manqueraient pas de vomir contre nous.

La reine me donna à peine le temps de finir et s'écria :

— Ah ! ne craignez rien de leur part, nous les connaissons trop bien ; les Mores sont aussi scélérats que la religion ^{p.025} qu'ils professent. Nous avons tant d'horreur pour leur caractère méchant et atroce, que nous ne leur permettons pas même de demeurer dans notre ville. Ils y font leurs affaires pendant le jour, et n'ont garde d'y loger.

Le roi ne parut pas avoir une meilleure opinion des Mores, car il applaudit au discours de son épouse. Il me fit expédier une patente scellée de ses armes, dont voici la teneur :

« Nous, roi du grand royaume du Thibet, ayant éprouvé un plaisir extrême de l'arrivée du père Antoine, Portugais, pour enseigner la sainte loi dans notre pays, et le regardant comme notre maître, lui octroyons pleine et entière puissance et faculté de prêcher librement et enseigner à nos peuples ladite loi, défendons à qui que ce soit de le troubler dans cet exercice.

Voyages au Thibet

Ordonnons de plus qu'il lui sera accordé un emplacement pour y construire une église. Consentons que s'il arrive chez nous des marchands étrangers, ledit père et ses compagnons, ne se mêlent ni de leurs achats, ni de leur vente ; afin qu'ils ne fassent rien d'incompatible avec la dignité de leurs fonctions.

Promettons en outre, de n'ajouter foi à ^{p.026} aucun des rapports qui pourraient nous être faits sur leur compte par les Mores, étant bien certains que ceux-ci suivent une loi pleine d'erreurs, et que leur plus doux plaisir est de contrarier ceux qui professent la vraie religion.

Nous demandons surtout avec les plus vives instances, au grand père provincial, de nous envoyer de nouveau ledit père Antoine pour l'instruction de nos sujets.

Donné à Caparangue, scellé de nos armes.

Il me remit encore d'autres lettres scellées de la même manière et adressées aux Mores, par lesquelles il commandait à tous Queiximirs d'Agra et de Laor, qui trafiquent dans ces villes, de faire tout ce dont ils seraient requis par moi ou par nos autres pères, et de faire transporter nos hardes exemptes de tous péages, aussi franches que si c'était les siennes. En un mot, il prit toutes les précautions pour nous éviter, pendant notre voyage, toutes les impositions et les taxes dont on est écrasé.

Le premier jour que nous vîmes le roi, on visita, comme c'est l'usage, nos petits ballots, pour voir ce que nous portions avec nous. On y trouva un portrait de la Vierge et de ^{p.027} son fils, peint sur cuivre, lequel plut infiniment au roi et à la reine, quoiqu'il ne manque pas de peintures passables dans leurs États. On y trouva aussi de petites croix que nous avions apportées des îles de Salcette, des *agnus dei* couverts de verre, des médailles, une haire et des disciplines. Le roi demanda bien exactement l'usage de chacune de ces pièces. Quelques jours après nous ayant témoigné la meilleure volonté, il me demanda quelques-unes de ces béatilles pour lui, pour sa femme, pour le prince

Voyages au Thibet

et ses neveux ; mais je ne les lui accordai pas aussitôt, et le fis attendre presque jusqu'au moment de mon départ. Alors je lui donnai entr'autres objet le tableau dont j'ai parlé et qu'il reçut avec le plus grand respect.

De notre départ

Il était aisé de voir combien le roi et toute sa cour étaient fâchés de notre départ ; en nous disant le dernier adieu, il nous recommanda bien de revenir le plus tôt possible, parce que *nous emportions son cœur avec nous*. Il nous fit accompagner non seulement jusqu'aux extrémités de son royaume, mais même jusqu'au-delà ^{p.028} du désert, en recommandant secrètement que partout on eût soin de nous fournir gratuitement et à discrétion de la viande, du riz et du beurre. Trois jours après notre départ, nous vîmes arriver de sa part trois hommes qui nous apportaient dans des paniers plus de deux mille pêches, petites, à la vérité, mais d'un goût extrêmement agréable. Ils nous dirent que ces fruits avaient été envoyés au roi, d'une ville éloignée de onze ou quinze journées de chemin. Il nous invitait à les recevoir d'aussi bon cœur qu'il nous les offrait, en témoignage d'amitié. Il nous recommandait surtout de lui donner de nos nouvelles.

Arrivés aux montagnes du désert, nous renvoyâmes les gens qui nous accompagnaient et qui ne s'en retournèrent qu'avec peine ; car ils craignaient que le roi ne trouvât mauvais qu'ils nous eussent quitté sitôt sans sa permission.

Peu de temps après notre départ, il lui survint quelques affaires qui lui causèrent beaucoup d'inquiétude et de chagrin. Trois de ses gouverneurs s'étant soulevés, ainsi que leurs vassaux, et son armée étant occupée à les faire rentrer dans le devoir, le souverain de Seranagar l'attaqua si inopinément, qu'on ^{p.029} vit son armée aux portes de la ville avant qu'on sût au Thibet ses intentions hostiles. Le roi croyant n'avoir rien à craindre de ce côté, avait dirigé toutes ses forces contre les rebelles qui, selon toutes les apparences, s'entendaient avec le prince de Seranagar. Il entra donc sur le territoire

Voyages au Thibet

du Thibet par trois endroits différents, arrêtant tous ceux qui pouvaient porter la nouvelle de son arrivée. D'un autre côté, il envoya une armée de cinquante-huit mille hommes, avec quinze mille arquebusiers et vingt pièces de canon ; de l'autre, seize mille hommes ; enfin une troisième armée un peu moins considérable.

Le principal corps investit une forteresse voisine du Thibet, qui n'était défendue que par trente hommes. Ceux-ci, quoique saisis à l'improviste, ne laissèrent pas d'opposer une vigoureuse résistance, et firent même, pendant la première nuit, une sortie dans laquelle ils tuèrent au moins trois cents hommes, pénétrèrent jusqu'à la tente du général, et enlevèrent une enseigne royale ; mais comme ils étaient en très petit nombre, ils se battirent en retraite vers leur forteresse, et ne tardèrent même pas à l'abandonner, après en avoir enlevé tous leurs effets.

p.030 Les habitants du Thibet sont très valeureux et bien exercés au maniement des armes. Ceux de Seranagar ne savent que labourer la terre. En outre, la neige qui tomba en abondance en fit périr une grande quantité.

On prit aussi des espions qui passaient de l'autre côté ; mais on les remit en liberté, parce qu'ils se dirent chargés d'une lettre du gouverneur de la pagode de Badid, qui assurait qu'ils avaient été mandés pour négocier la paix. Ceux-ci étant de retour, nous dirent que la première question que le roi leur avait faite, avait été pour s'informer de nous, et il parut très satisfait quand il eut appris que l'on nous avait laissé passer, et que nous étions dans leur pays.

L'autre armée, effrayée d'un gros de cavalerie qui venait sur elle, força le général à faire la paix. Le passage de la montagne d'où elle tirait ses vivres, étant déjà fermé, il lui était très difficile de reculer et très dangereux d'avancer, car les troupes du Thibet grossissaient chaque jour.

Nous n'en étions pas moins inquiets à Manà sur le sort d'un prince qui nous avait si généreusement traités. Cependant tous les p.031 rebelles étant réduits, la paix fut bientôt rétablie dans le Thibet.

Voyages au Thibet

Productions du Thibet, Caractère des habitants

Les villes du Thibet sont grandes et très abondamment fournies de blé, de riz et de fruits de toute espèce. Cependant la ville royale où nous séjournâmes, et qui est la première du côté de l'Inde, est située dans un pays bien stérile ; car il ne croît un peu de blé que dans les endroits où l'on peut attirer de l'eau de la rivière. Il y a cependant beaucoup de bestiaux, c'est-à-dire, des moutons, des chèvres et des chevaux. On fait plusieurs lieues sans trouver un arbre, ni même de l'herbe, excepté dans le voisinage des fontaines et de la rivière. Il faut attribuer cette stérilité à la neige qui séjourne neuf mois sur la terre, et au défaut de pluie. À la vérité, pendant les trois autres mois, l'herbe croît avec abondance, et les bestiaux paissent dans la campagne ; ensuite ils passent dans d'autres contrées.

Il n'y a ni sucre, ni beurre, ni légumes, ^{p.032} ni volaille, mais on en apporte d'autre part, de manière que l'on ne manque pas même de viande. Les Mores Queiximirs prétendent que l'enfer est situé sous ce pays, et expliquent ainsi sa stérilité.

Les habitants ont en général d'excellentes qualités ; ils sont bons, valeureux, se livrent aux exercices militaires et ont beaucoup de piété. Ils font de longues prières, surtout à la pointe du jour. Tous, sans excepter les enfants, portent au col de grands reliquaires d'or et de laiton ; les reliques sont de petites pièces de papier, qui contiennent des mots ou même des passages de leurs livres sacrés dont leurs prêtres font usage.

Ils s'habillent de draps fins, portent des bonnets comme ceux des soldats Italiens ¹, leurs casaques diffèrent beaucoup de celles des habitants de l'Indostan ; ils ont tous des bottines bien cirées.

Leurs prêtres, qu'ils nomment *lambor* ², ^{p.033} sont très nombreux. Les uns vivent en communauté, comme nos religieux, les autres chez eux, comme nos prêtres séculiers. Ils font tous profession de pauvreté ;

¹ L'auteur écrivait en 1624. (*Note du traducteur*).

² Je crois qu'il faut lire lambas, corruption de lama. (*Note du traducteur*).

Voyages au Thibet

ils ne subsistent que d'aumône ; leurs vie est édifiante ; ils gardent le célibat, consacrent la plus grande partie du jour à la prière, au moins deux heures le matin, et autant le soir, et se servent de chant comme nous, pour adresser leurs hommages au très haut.

Un homme qui a deux enfants, en fait un *lambor*, le frère unique du roi l'est.

En général la nation est bonne et honnête, il est rare même parmi les séculiers d'entendre un mot malhonnête ; leurs maisons d'oraison ressemblent à nos églises, elles sont très bien tenues, des peintures en ornent les plafonds et les murailles. Peu recherchés dans leur toilette, ils donnent beaucoup de soin à l'embellissement de leurs églises.

Leurs idoles sont d'or, nous en vîmes une à Caparangue ; c'était une femme assise, avec les mains levées, elle passait pour la mère de Dieu. Ils croient au mystère de l'incarnation, et disent que le fils de Dieu s'est fait homme ; ils adoptent également le ^{p.034} mystère de la Trinité, et assurent que Dieu forme trois personnes dans une. Ils ont aussi la confession et vont se confesser à leur grand *lambor* ; ils ont des bénitiers en commun et très polis où les particuliers viennent puiser de l'eau pour l'emporter chez eux. Ils se purifient dans ces bassins et semblent y recevoir une espèce de baptême. Ils ont horreur du mahométisme et se moquent des gentils. En traversant le désert, nous passâmes auprès d'une pagode où les gentils, selon leur coutume, firent beaucoup de cérémonies, sacrifièrent des moutons. Ils croient bien fermement qu'à chaque cérémonie le diable entre successivement dans le corps d'un des assistants et lui fait faire des choses extraordinaires. Celui que nous vîmes prit une épée et s'en donna d'abord plusieurs coups avec une grande furie, et se jeta ensuite sur tous ceux qu'il rencontrait, courant çà et là pour jeter des pierres, et criant que c'était le diable qui lui inspirait cette furie. Deux envoyés du roi du Thibet se trouvaient présents à cette scène, et rirent de toutes ces extravagances. Ils dirent qu'elles prouvaient bien clairement toute la turpitude et la ^{p.035} fausseté de la religion des gentils. Cependant les Thibétains ont eux-mêmes certaines cérémonies ridicules, qui tiennent

Voyages au Thibet

beaucoup du gentilisme. Le premier jour de chaque mois, les lambas s'assemblent ; et après avoir chanté au son des instruments, ils font une procession qui dure la plus grande partie du jour, et à laquelle ils portent des enseignes, des tambours et des trompettes. Ils parcourent ainsi la ville au son des instruments. Au milieu d'eux s'élèvent trois horribles figures du diable pour chasser de la ville, disent-ils, tous les diables. On n'oublie pas non plus les exorcismes qui doivent les effrayer et les empêcher de nuire. Après toutes ces cérémonies, chacun s'en retourne tranquillement chez soi, bien certain qu'il n'a rien à craindre du diable pendant tout le mois. Plus avant dans l'intérieur des terres, il y a d'autres royaumes limitrophes de la Chine, qui ont la même langue et la même religion que le Thibet. Tandis que nous étions à Caparangue, nous y vîmes arriver plus de deux cents marchands, avec une grande quantité d'articles que les Chinois leur avaient apportés dans leur pays. Les marchandises d'un débit courant sont ^{p.036} des habits de soie, de la porcelaine, de la tchiac ¹, qui est, si je ne me trompe, une espèce de boisson très chère fort usitée au Thibet, et d'autres articles de cette espèce.

D'Agra, ce 6 novembre 1625. Antoine d'Andrada.

¹ Lisez tcha, c'est-à-dire, du thé. (*Note du traducteur*).

Voyages au Thibet

Second voyage du père d'Andrada au Thibet contenant ce qui s'est passé dans ce royaume en l'année 1626

@

p.037 Je vais vous présenter une courte relation de la mission du Thibet ¹, où nous sommes arrivés cinq de notre Compagnie ; et comme j'aurai différents objets à traiter, je classerai mes matières par chapitres.

Chapitre premier

On me renvoie au Thibet. Départ d'Agra

Mon premier voyage, dans ce royaume, avait duré sept mois ², c'est-à-dire que, depuis mon départ d'Agra, il s'écoula ce laps de temps p.038 jusqu'au moment où j'y revins. Les supérieurs des Indes, informés du succès de mon voyage, furent d'avis que j'y retournasse avec un autre Père, pour leur indiquer plus précisément les avantages qui pourraient résulter de cette mission pour la propagation de la foi.

Je partis donc d'Agra, au commencement de juin 1625, avec un autre Père. Nous eûmes bien des obstacles à surmonter, quoiqu'ils ne fussent pas comparables à ceux de notre premier voyage. Pour comble de malheur on nous enleva la plus grande partie de notre petit bagage, malgré les lettres du roi de Mogor (le grand Moghol), qui ordonnait aux rois ³ des montagnes de favoriser notre passage. Enfin, nous arrivâmes au Thibet dans le courant du mois d'août.

Notre retour fit un grand plaisir au roi, car il envoya, à quatre journées, au-devant de nous des hommes et des chevaux chargés de présents, avec des ordres pour qu'on nous reçût avec honnêteté dans tous les lieux où nous devions séjourner.

Arrivés à la ville de Caparangue, nous p.039 fûmes logés dans une

¹ Les naturels le nomment royaume du Puissant.

² Voyez ci-dessus, page 2 et 36.

³ Les rajahs et les nababs.

Voyages au Thibet

maison voisine de celle du fils du roi, et où l'on avait apporté du palais toutes les commodités possibles. Trois jours après notre arrivée, le roi se vit obligé de partir pour une guerre très importante. Le jour de son départ, il nous fit appeler ; et après un long discours, il se jeta à nos pieds, en nous priant de lui donner notre bénédiction, et nous recommanda d'aller voir la reine pendant son absence, au moins une fois par jour. Il ne prit congé que de nous, sans parler à qui que ce fût, et gagna ensuite la porte de la ville, où sa suite l'attendait.

Cette expédition dura un mois et demi ; dès qu'il fut de retour, il résolut de s'instruire des principaux points de la religion chrétienne, mais il fallut attendre que nous sussions la langue du Thibet. Ainsi nous parlerons de cet article en son temps ; en attendant il faut nous entretenir d'autre chose.

Chapitre II

Division du Thibet. — Caractère des Thibétains. — Différents ordres des lamas. — Leur occupation et leur costume.

^{p.040} Le Thibet, ou puissant royaume, car il porte ces deux noms, comme nous l'avons dit ci-dessus ¹, comprend le royaume de Cogué, qui est celui où nous nous trouvons maintenant ; celui de Ladac, de Moriul, de Ludoc, d'Outsana, et deux autres situés vers l'orient, conjointement avec le grand royaume de Sopo qui, d'un côté, est limitrophe de la Chine, et de l'autre, de la Moscovie. Ces États forment la grande Tatarie. Ce royaume de Sopo est fort considérable, et a, dit-on, plus de cent petits rois tributaires. Le Catayo, si renommé, n'est pas un royaume particulier, mais une grande ville nommée Catay, capitale d'une province voisine de la Chine, qui dépend du roi de Sopo. Dans ^{p.041} ces différentes contrées, on suit la religion et l'on parle même la langue du Thibet, avec très peu d'altération.

Les Thibétains sont bons, dévots et très portés à toutes les pratiques pieuses. Ils ont une aversion très prononcée pour la religion

¹ Page 37.

Voyages au Thibet

musulmane ; ne veulent pas qu'on les regarde comme des gentils. Il faut avouer, en effet, qu'ils diffèrent beaucoup de tous ceux que nous avons vus et connus jusqu'à présent.

Le royaume que nous habitons est la porte de tous les autres. Il s'y trouve plusieurs ecclésiastiques nommés lamas ; il y a des lamas de dix à douze espèces. Tous ont la même religion, et ne diffèrent entre eux que pour les cérémonies et les coutumes. Quelques-uns se marient, et tous en général mènent une vie exemplaire. Les uns forment une communauté dans un monastère avec un supérieur ; d'autres sont séculiers et ne subsistent que des aumônes qu'ils ont recueillies. Certains d'entr'eux cependant sont assez à l'aise. Leur profession est d'employer la plus grande partie de leur vie à lire un certain livre qui leur fait faire des progrès dans la vertu. Ils appellent cette lecture leur oraison, ^{p.042} et elle a, selon eux, la vertu d'obtenir de Dieu la rémission de plusieurs péchés. Leur habit est d'un drap de laine, recouvert d'une soutane semblable aux nôtres, à l'exception qu'elle n'a pas de manches, de manière qu'ils ont les bras nus. Leur ceinture est d'une autre espèce de drap et leur pend jusqu'aux pieds. La cape ou manteau a environ deux aunes et demi de longueur, et un peu plus de trois quarts de largeur. L'habit est rouge, la cape rouge ou jaune. Leurs bonnets ont deux formes : les uns ressemblent aux capuchons des moines ; ils ne couvrent que la tête et le col sans descendre jusque sur la poitrine ; les autres représentent absolument une mitre fermée par le haut. Il n'y a que les principaux lamas qui aient le droit de s'affubler de cette coiffure.

Chapitre III

Coutumes des lamas. — Leurs jeûnes. — Ils font des trompettes avec des os de morts. — Leurs églises sont presque toujours fermées. — Leurs danses pieuses. — Leurs processions. — Leurs anges. — Ils jouissent de la plus haute considération. — Leurs pèlerinages. — Leur eau bénite. — Leurs fourberies. — Leur serment.

^{p.043} Je passe maintenant aux coutumes des lamas elles sont nombreuses, je ne rapporterai que les principales en peu de mots.

Voyages au Thibet

Ils jeûnent un certain jour de l'année, et ce jeûne se nomme *gnuna*, c'est-à-dire, *jeûne fort étroit*, parce qu'en effet ce jour-là ils ne mangent qu'une fois et ne boivent pas de leur *cia* ¹, ce qui est pour eux une grande privation. Il ne parlent pas et se contentent de quelques signes de tête, quand ils ont indispensablement besoin de faire entendre quelque chose.

p.044 Quand les bestiaux, tels que les chevaux, vaches, moutons, sont malades, des lamas d'un certain ordre récitent sur eux quelques oraisons le matin et le soir, sans desserrer les dents ; ils parlent de cette manière au peuple jusqu'à ce que les animaux soient guéris.

Ils ont encore d'autres jeûnes qu'ils nomment *guéna*, (c'est-à-dire, *jeûnes ordinaires*), et pendant lesquels ils peuvent déjeuner et dîner. Ils mangent de la viande et ensuite des choses douces comme du lait, des raisins cuits, etc. autant qu'ils veulent. Cependant, cet ordinaire est pour eux un jeûne, parce qu'ils ne mangent alors de la viande qu'une fois par jour, buvant néanmoins de leur *cia* aussi abondamment qu'à l'ordinaire. Ils prétendent même que l'usage fréquent de cette boisson est très agréable à Dieu, parce qu'elle leur délie la langue et leur donne conséquemment les moyens de réciter un plus grand nombre de prières.

Quand ils vont prier, ils ont coutume de sonner des trompettes de métal ou d'os de morts. Les os des jambes et des bras humains leur servent à faire ces instruments. Ils ont aussi des chapelets dont les grains p.045 sont des têtes de morts ; et quand je demandai pourquoi ils employaient les os à de pareils usages, le lama, frère du roi, me répondit : qu'en entendant de pareilles trompettes, le peuple ne pouvait manquer de se souvenir de la mort ; que c'était la même raison qui les engageait à se servir d'os de morts pour les chapelets ; qu'enfin, pour se pénétrer plus profondément de ce triste et salutaire souvenir, ils buvaient dans des crânes. Selon ce même lama, l'idée de la mort ne contribue pas moins que les prières à mettre un frein à nos passions, et

¹ Le thé.

Voyages au Thibet

à bien régler notre conduite. Il ajouta que ces coupes funèbres les empêchaient de se livrer trop vivement aux plaisirs du monde qui sont incertains et fugitifs, et qu'alors le breuvage était autant un antidote spirituel, contre les passions et les vices, qu'un aliment pour soutenir le corps.

Les séculiers n'ont pas coutume de fréquenter les temples : ils sont presque toujours fermés, excepte deux jours de l'année. Alors on en fait trois fois le tour en courant, et on y entre pour saluer les images qu'ils renferment. Les lamas y vont plus souvent car, dans les plus grands froids, ils y passent quatre ou cinq mois en prières. À la vérité, p.046 ils se relayent successivement. Ils y mangent et y couchent ; à l'heure de l'oraison, ils font une multitude de révérences ; plusieurs ont les mains, la face, la bouche et les genoux posés sur la terre ; leur chant est assez doux et pas trop haut. Après les chants, il y a des conférences publiques dans lesquelles les uns défendent et d'autres président ; ils y discutent différents passages de leur livre. La conférence finie, les lamas se retirent ; les jeunes dansent dans les rues avec des couronnes sur la tête et des *pandères* à la main ; ils les frappent et les sonnent ensemble avec mesure. Cette espèce de bal est assez décent, et il n'y a que les jeunes lamas qui dansent avec ceux qu'on instruit pour le devenir.

Témoin un jour de ces cérémonies, je dis au lama, frère du roi, combien j'étais étonné de voir danser ses jeunes confrères.

— Chez nous, ajoutai-je, les ecclésiastiques sont si graves qu'ils ne voudraient pas, pour toutes choses au monde, être surpris dans une action aussi indécente.

— Je ne comprends point votre étonnement, me répondit-il. Ces jeunes lamas représentent nos anges, puisqu'ils sont couronnés comme eux. Ne p.047 peignez-vous pas les vôtres chantant et jouant des instruments ? Peu importe donc que nous les fassions danser. Vous même m'avez montré un tableau de la nativité du Christ où l'on voit des anges qui

Voyages au Thibet

chantent et qui jouent de divers instruments pour célébrer ce grand événement.

Leurs anges, qu'ils nomment *laz*, ont différents caractères de tête : les uns sont beaux ; les autres hideux et effroyables, prêts à combattre les démons. Cette laideur, disent les lamas, ne leur est pas naturelle ; elle indique seulement tout ce qu'ils font contre les mauvais esprits, en faveur du genre humain. Ils sont sans nombre et divisés en neuf ordres ; tous esprits sans corps, plus grands ou plus petits. Parmi les portraits de ces *laz* ou anges, j'en remarquai un jeune couvert d'une cuirasse, la main droite armée d'une épée, et menaçant le diable qu'il tenait renversé sous ses pieds. On me dit que c'était un des principaux *laz*, le médiateur entre Dieu et les hommes. Qui ne reconnaîtra ici l'archange saint Michel, quoiqu'ils aient oublié de lui donner des ailes et des balances ? On voit aussi aisément ^{p.048} que leurs neuf ordres correspondent à nos neuf chœurs d'anges ¹.

J'accompagnai un jour le roi qui allait voir la reine-mère à une ville éloignée seulement d'une demie journée de Caparangue. Cette princesse faisait un pèlerinage dans cet endroit, parce qu'il y a plusieurs temples et cinq cents lamas ; mais ce jour-là il s'en trouva deux mille, à cause du concours de pèlerins et de curieux. Ils attendaient le roi, rangés deux à deux comme nos religieux en procession, et occupaient un grand espace de terrain. Les principaux portaient à la main diverses enseignes, et tous chantaient. Dès que le roi les aperçut, il mit pied à terre, et se plaçant sur un tapis de soie que les lamas lui avaient préparé, il fit trois révérences à l'assemblée, en posant la tête et les mains à terre. L'assemblée lui répondit par six révérences semblables. On voit par là quelle est la vénération de ce prince pour ^{p.049} les différents ordres individuellement des lamas. À la vérité, il ne les salue pas, à l'exception de leur chef, qui est son frère.

Au commencement de chaque mois, les lamas font une procession

¹ Il est aisé de voir que nous avons servilement copié toutes ces caricatures. Le traducteur des Voyages de Thumberg a indiqué, dans ses notes, de quelle manière ces caricatures et tous les dogmes du lamisme ont passé jusqu'à nous. (*Note de l'éditeur*).

Voyages au Thibet

avec plusieurs étendards noirs, sur lesquels sont représentés les démons. Quelques-uns portent des *pandères*, des tambours au son desquels ils chantent divers cantiques. Tous sont couverts d'un drap lié derrière la tête, qui descend sur le visage, cache la bouche, de peur, disent-ils, que les mauvais esprits, qu'ils chassent de la ville, ne reviennent sur eux. Ils sont bien fermement persuadés que ces cérémonies les préservent de tout accident pendant le mois. Après avoir conjuré les démons, chacun s'en retourne chez soi.

Ils vont aussi tous les mois visiter une maison située au haut d'une montagne voisine de la ville. Cette maison est dédiée à un *la*, qu'ils prennent pour patron. Après y avoir placé diverses enseignes, et l'avoir entourée d'armes, telles que des épées, des cuirasses, des morions et des rondaches, ils se perchent au plus haut de la maison pour sonner de la trompette, et crient à haute voix, en l'honneur de l'ange tutélaire, *sango*, p.050 *sango, sango*, et brûlent de l'encens de tous cotés. Après ces cérémonies, ils jettent du pain et du beurre par les fenêtres, comme une offrande pour le *la*, pour qu'il leur accorde la victoire sur leurs ennemi. Les pauvres viennent ramasser ces offrandes avec beaucoup de dévotion, et surtout d'appétit.

Quelques lamas, chargés expressément de cet emploi, vont, aussi tous les mois, parfumer d'encens les maisons royales, et prient plusieurs fois l'ange de ne point permettre qu'il y arrive aucun malheur.

Les lamas bénissent aussi de l'eau dans certains jours de l'année ; et voici les cérémonies pratiquées à cette bénédiction.

Ils lisent de longs passages dans leur livre sacré, jettent dans l'eau de l'or, du corail et des grains de riz. Ensuite, ils aspergent les maisons, comme nous faisons, avec l'eau bénite, et prétendent que les démons ne peuvent nuire dans les lieux où l'on a répandu de cette eau.

Étant tombé malade, parce que la maison que j'occupais était fort froide, le roi m'offrit un logement dans son palais ; mais plusieurs raisons, que l'on peut aisément deviner, m'empêchèrent de l'accepter. Ce p.052 prince me dit qu'il y avait une maison de son père, attenante au

Voyages au Thibet

palais, où le froid ne pouvait pénétrer ; mais qu'il ne me l'offrait pas, parce qu'elle était pleine de diables, qui empêchaient qu'on ne l'habitât, et qu'elle ne servait maintenant que de garde-meuble. Je lui répondis que je m'y logerais volontiers, s'il m'en donnait la permission, sans craindre les démons. Ce bon prince ne pouvait se décider à m'accorder ma demande, craignant toujours pour moi quelque malheur. Enfin, ma fermeté le rassura ; il fit donc nettoyer la maison, je m'y installai sans le moindre accident. Voyant la tranquillité dont je jouissais, le roi dit à ses lamas.

— Vous qui me vantez sans cesse la vertu de votre eau, dont vous inondez les maisons, vous n'êtes jamais parvenus à chasser les démons de cette maison ; mon père lui-même, muni de toutes vos reliques, pouvait à peine y entrer ; maintenant, il ne s'y fait plus le moindre bruit, je crois franchement que cette eau n'a pas plus de vertu que celle qui coule dans la rivière.

Quand je fus instruit que des religieux de notre ordre devaient se joindre à nous cette ^{p.052} année, j'allai au-devant d'eux à la distance de quelques journées. Avant de les rencontrer, mon compagnon et moi, nous arrivâmes à une montagne, sur le sommet de laquelle était un monceau de pierres avec quelques banderoles agitées par le vent, et entourées de flèches, dont les naturels se servent dans plusieurs endroits. Ceux qui nous accompagnaient nous dirent qu'il fallait offrir, à l'auge de l'Orou, quelque monnaie pour qu'il ne plût pas ce jour-là, parce que le temps menaçait ; mais je refusai de faire cette offrande.

Tous les ans, un certain jour, les paysans mènent les vaches noires, les moutons et les chevaux de la même couleur aux lamas, qui font beaucoup de cérémonies, récitent, sur ces animaux, beaucoup d'oraisons, les encensent plusieurs fois, afin, disent-ils, que les démons, qui se plaisent dans ces animaux noirs, ne leur fassent aucun mal.

Parmi les lamas, ceux qui ont été en pèlerinage à un certain endroit, nommé *Utsang* dans leur langue, jouissent d'un haut degré de

Voyages au Thibet

vénération ; de manière que quand ils passent par les rues, le peuple se tient la tête découverte et baissée, attendant que le lama ^{p.053} vienne y poser la main. Ils croient que cette imposition des mains les préserve d'une partie des maladies qu'ils craignent. Je voulus savoir, en présence du roi, quelle vertu était attachée aux mains des lamas qui, la veille, étaient séculiers ; ce prince joignit ses instances aux miennes ; mais nous ne pûmes obtenir la moindre explication.

Ils prétendent aussi guérir les malades en soufflant sur eux plusieurs fois, et en récitant diverses oraisons. Je les priai un jour, en la présence du roi, de me dire quelle vertu avait ce souffle puisque ce n'était un remède ni interne, ni externe ; ils ne surent me faire d'autre réponse, sinon que c'était l'usage des lamas d'opérer ainsi des guérisons. Le roi ne put s'empêcher de rire, et me dit, pour les badiner :

— Non, Père, nos lamas récitent tant d'oraisons, qu'il n'est pas étonnant que leur haleine soit sanctifiée, et opère des miracles.

Pour savoir l'avenir, tout le monde, le roi même, a recours aux lamas. Cependant, le prince n'a guère de confiance dans leurs discours, et n'ignore pas combien ont peu d'influence les constellations et les figures dont les lamas se servent pour savoir ce qui ^{p.054} doit arriver. Un jour, ayant envie de savoir des nouvelles d'une armée qu'il avait en campagne, il fit venir un lama des plus savants, et qui jouissait, dans le pays, d'une grande réputation. Celui-ci, après avoir su ce que voulait le monarque, se mit à tracer différentes figures, d'où il conclut que l'armée avait battu les ennemis un certain jour, et que dans le moment où il parlait, elle revenait chargée de butin. En voyant le lama parler si affirmativement, je résolus de démontrer toute la fausseté de ses assertions, et j'ajoutai qu'il ne pouvait rien savoir que par l'entremise du diable. Le lama se défendit fortement de cette inculpation ; mais peu de temps après nous apprîmes que non seulement l'armée n'avait pas été victorieuse, mais qu'elle n'avait pas encore joint l'ennemi, et même qu'elle l'évitait, n'étant pas en état de livrer le combat. Ces

Voyages au Thibet

nouvelles, contradictoires avec les prédictions du lama, irritèrent le roi, qui traita ces imposteurs comme ils le méritaient, et leur reprocha de ne débiter tous leurs mensonges que pour obtenir des aumônes.

Quand il s'agit de serment, les lamas mettent dans la main de celui qui doit ^{p.055} jurer, quelques figures faites avec de la craie et des os de mort pilés, lesquelles représentent Dieu, afin, disent-ils, que l'on se ressouvienne de la mort que l'on doit immanquablement subir, et du compte qu'on doit également rendre à Dieu. Ces serments sont, parmi eux, d'un grand poids ; et on raconte d'effroyables malheurs arrivés à ceux qui les ont violés.

À la mort de leurs plus proches parents, ils retournent leurs habits, et les mettent ainsi à l'envers ; comme ils ne sont pas doublés, l'étoffe seule est retournée. Ils portent leurs cheveux en désordre, ne les peignent plus, et passent une année entière sans bonnet.

Les lamas sont chargés d'ensevelir les morts, cette opération se pratique de trois manières, selon la constellation sous laquelle le défunt a rendu la vie. La première ressemble beaucoup à ce qui se pratique chez nous. On fait porter le corps par le peuple, dans de hautes pyramides, dont les extrémités sont dorées, et qui ont une forme très agréable.

Ils brûlent aussi les cadavres et en pilent les os, qu'on mêle ensuite avec de la craie, pour faire les images dont nous avons parlé à l'article des serments, ou bien ^{p.056} enfin, ils portent le cadavre à quelques journées de la ville, pour le livrer à des oiseaux blancs, un peu moins gros que des grues ; ceux à qui le ventre de ces oiseaux sert ainsi de tombeau passent pour les plus heureux des hommes.

On n'accorde l'une de ces trois espèces de sépulture, qu'à ceux qui ont mené une vie régulière ; car les scélérats sont coupés par morceaux et jetés aux chiens pour épouvanter le peuple.

La plupart des médecins sont lamas ; et pour la guérison de leurs malades, ils employent ordinairement une composition de farine, dont ils offrent un morceau au diable pour l'apaiser et l'empêcher de

Voyages au Thibet

tourmenter les malades, bien persuadés que les montagnes voisines sont pleines de démons qui se glissent dans les maisons et occasionnent diverses maladies à ceux qui les habitent.

Le roi étant un jour indisposé, son médecin fit cette offrande, c'est pourquoi je lui observai que d'après ses principes mêmes, c'était un grand péché de faire une offrande au diable. Il eut l'ingénuité de me répondre que cette offrande était destinée à apaiser le mauvais génie qui nuisait au roi.

— Mais, lui dis-je, ^{p.057} peut-il avoir quelque puissance sans la permission de Dieu ?

— Non, me répondit-il.

— Quel intérêt avez-vous donc, ajoutai-je, de chercher à l'apaiser par des offrandes, puisque le bien et le mal ne dépendent pas de sa volonté ? Et quand il en serait ainsi, croirez-vous satisfaire un être aussi puissant que vous le représentez, et vous le rendre favorable par un si mince présent ? En outre, si le démon est un esprit, croyez-vous qu'il mange cette offrande ? En effet, depuis que vous lui en apportez, en a-t-il mangé une seule ?

Le roi pressait son médecin de me répondre. Mais celui-ci fidèle, aux principes de ses confrères, répondit que telle était sa confiance et que j'avais raison.

— Eh bien, répliqua le roi, puisque le Père a raison, je vous défends d'employer désormais dans ma maison de semblables recettes. Pour ce qui regarde ceux qui sont encore vos dupes, je ne me mêle pas des affaires des autres.

La peur du diable fait qu'à la naissance de leurs enfants, ils leur donnent des noms de choses viles ; car, quand un père vient à perdre son premier né, les lamas ne manquent pas de dire que le diable l'a tué ; de manière que celui-ci tout épouvanté donne aux ^{p.058} autres le nom de *chien*, de *souris*, etc., afin, disent-ils que le diable dédaigne de tuer ces petites créatures avilies à ses yeux par les noms qu'elles

Voyages au Thibet

portent. Ce préjugé est si répandu parmi eux, que la plupart ont des noms très ignobles. Un jour, je demandai à un lama si parmi les enfants à qui l'on donnait ces noms ridicules et dégoûtants, il n'en mourait aucun. Ce prêtre fut obligé d'avouer qu'ils mouraient comme les autres.

— Eh bien, repris-je, à quoi sert donc votre précaution ?

Un des assistants prit aussitôt la parole :

— Mon Père, dit-il, si nous agissions avec tant de raisonnements et de précautions, nous commettrions moins d'actes d'ignorance ; mais ne connaissant pas d'autre raison, nous nous laissons entraîner à la routine.

Ils regardent comme un miracle, et même comme une preuve incontestable de la prédestination d'un lama, quand, après sa mort, son corps demeure assis et raccourci sur son lit, sans tomber d'un côté ni de l'autre. Mais, à ce sujet, on peut remarquer que les lits ordinaires des lamas sont composés d'un simple matelas, épais de deux ou trois doigts, qui n'a que trois palmes en carré, et sur ^{p.059} lequel ils s'asseyaient dans les plus grands froids, sans jamais s'étendre de leur long ; ils dorment continuellement dans cette position. Au reste, il n'y a point de quoi s'étonner de ce que la plupart d'entr'eux meurent raccourcis sans tomber d'un côté ni de l'autre ; en voici, je crois, la raison : Pendant six à sept mois de l'année, l'on endure un froid si rigoureux, qu'il faut faire chauffer le vin pour dire la messe, et empêcher qu'il ne gèle. J'attribue moins ce froid à l'élévation du pôle, qui est d'environ trente-deux degrés nord, qu'aux hautes montagnes chargées continuellement de neige, dont le royaume est environné. De manière qu'au commencement de novembre, les habitants ont coutume de tuer un grand nombre de vaches et de moutons, pour se nourrir pendant tout l'hiver, qui dure sept mois ; les bestiaux, privés de pâture pendant tout ce temps, deviennent extrêmement maigres. Il est inutile de saler ou de fumer la viande. Elle se gèle très facilement et se conserve ainsi sans la moindre corruption. L'action du froid suffit, selon

Voyages au Thibet

moi, pour expliquer naturellement comment les lamas ^{p.060} conservent, après leur mort, l'attitude qu'ils avaient étant vivants sur leur grabat. Car le froid qui les saisit, les a bientôt resserrés et roidis. Mais comme il n'agit pas toujours avec la même activité, le préjugé, dont j'ai parlé, a quelques fondements aux yeux des ignorants.

CHAPITRE IV

Disputes avec les lamas.

^{p.061} Je ne peux vous exprimer toute la tendresse du roi pour nous, son respect pour notre religion, et son mépris pour la sienne. Il y a environ deux mois, qu'étant avec lui à la campagne, je fus contraint d'accepter la moitié de sa tente, quoiqu'il y en eût d'autres ; toutes mes excuses furent inutiles, et il fallut me rendre, malgré l'incommodité que je lui causais ; il y avait même cette nuit un prince de Lodoca, c'est le nom d'un petit État voisin, et plusieurs autres personnes de distinction, auxquelles il n'accorda pas une pareille faveur. Mais nous en reçûmes encore une plus signalée le jour suivant, arrivés près de la ville, où la plus grande partie du peuple vint le recevoir, ayant à sa tête le fils du roi et la vieille reine, femme de son aïeul. Dans ces circonstances, il est d'usage que le roi s'assied, et tout le monde reste debout. Il se plaça donc sur un grand tapis, ^{p.062} fit mettre son fils à sa gauche, et me commanda de venir m'asseoir à sa droite. Je le priai de permettre que je restasse debout tant que la reine y serait aussi ; il me répondit :

— Vous êtes prêtre et même notre père, qualités que n'a pas la princesse.

Cependant, voyant ma répugnance pour commettre une pareille incivilité, il commanda à la reine de s'asseoir ; alors, je fus obligé d'en faire autant.

Je pourrais vous raconter plusieurs courtoisies de cette espèce, que nous reçûmes de lui et de la reine. Il vient souvent chez nous, quoiqu'il n'aille dans la maison d'aucun particulier. Aussitôt qu'il est arrivé, il va

Voyages au Thibet

à l'église faire sa prière et me répète souvent que dès qu'il sera suffisamment instruit, il veut se faire baptiser et embrasser la religion chrétienne. Cette résolution ne pouvait manquer d'alarmer les lamas. Ils se sont assemblés, et ont chargé deux de leurs supérieurs, dont un est frère du roi, et l'autre son oncle, de le détourner d'une pareille résolution. Ces deux personnages n'ont rien oublié pour le dissuader. Ils lui ont représenté surtout, combien il serait honteux, qu'un étranger à peine arrivé depuis ^{p.063} six mois, le déterminât à quitter la religion de ses pères, pour en embrasser une dont il ne pouvait avoir les premières notions ; mais leur principal argument et le plus fort sans doute, était le péril auquel il exposait ses États. Étant en guerre avec trois petits rois de ses voisins, il risquait encore de faire soulever contre lui les lamas de ces contrées, qui sont très nombreux, qui ont un absolu pouvoir sur l'esprit des grands et du peuple. Le voyant imperturbable dans sa résolution, ils l'engagèrent à passer une retraite avec eux, pour réfléchir mûrement sur cette affaire. Enfin, ce prince consentit à passer deux mois chez son frère, l'un des chefs des lamas, et deux autres des leurs. Lorsqu'ils le crurent suffisamment prémuni contre mes insinuations ou mes arguments, ils demandèrent à entrer en lutte avec moi, et à disputer en sa présence. Je me bornerai à une très courte analyse de nos conférences.

Je les questionnai d'abord sur Dieu. Ils me répondirent que c'était un être à la fois triple et unique, que le premier dieu lama se nomme Conioc, c'est-à-dire, la première personne. La seconde, Ché-Conioc, ^{p.064} c'est-à-dire, *grand* livre. La troisième, Sanguya-Conioc, c'est-à-dire, *voir et aimer dans la gloire*. Je leur démontrai qu'il y avait entre nous moins de dissentiments qu'ils ne se l'imaginaient.

— Nous reconnaissons, comme vous, leur dis-je, la trinité en un seul Dieu. La seconde personne que vous nommez Conioc ou livre, est la parole de Dieu, non morte, mais vivante, engendrée éternellement de l'intelligence du père éternel ; mais non pas un livre sans sentiment, nous l'appelons fils de Dieu.

Voyages au Thibet

Je leur expliquai, ensuite autant que mes faibles connaissances de la langue me le permettaient, le mystère de l'incarnation et de la résurrection du sauveur, j'ajoutai que Sanguya-Conioc, *voir Dieu et l'aimer en sa gloire*, est l'esprit divin, qui procède des deux personnes du père et du fils. Ils s'accordent avec nous à croire que Christ est mort pour le salut du genre humain, mais ils ne conviennent pas du genre de son supplice ; et croient pour la plupart, qu'il fut percé de clous ; cependant, j'ai vu dans plusieurs de leurs livres, des croix représentées avec un triangle. Au milieu, sont des lettres mystérieuses, dont ils ignorent eux-mêmes le sens. J'observerai à cette occasion, que le ^{p.065} roi a trois ou quatre orfèvres, natifs d'un pays éloigné d'ici de deux mois de marche, et soumis à deux rois, chacun en particulier plus puissant que celui-ci, mais de la même religion. Je donnai à ces orfèvres de l'argent, pour me faire une croix, d'après un modèle que je leur montrai. Ils m'assurèrent qu'il s'en trouvait beaucoup de semblables dans leur pays natal ; et que l'on en faisait de différentes grandeurs, en bois et en divers métaux. Elles sont ordinairement placées dans les temples, et, pendant cinq jours de l'année, on les plante sur les chemins publics, où le peuple vient en foule les adorer, y jette des fleurs, et y allume une innombrable quantité de lampes ¹. Ces croix se nomment, ^{p.066} dans leur langue, *Iandar*. Pour m'assurer encore plus positivement de la vérité des faits, je les menai chez le roi, et les priai de me répéter devant ce prince tout ce qu'ils m'avaient déjà dit, persuadé qu'ils n'oseraient préférer des mensonges, qui les exposeraient au dernier supplice. La ressemblance de leur récit, avec ce que j'enseignais, causa le plus grand étonnement à ce souverain.

Dans une seconde conférence avec les lamas, nous raisonnâmes sur la métempsycose. Ils prétendent que les hommes bons et qui n'ont

¹ Le père Georgi convient que l'on trouve au Thibet l'idée du supplice de la seconde personne de la trinité, pour le salut du genre humain. Il avoue aussi avoir trouvé des croix dans les livres thibétains. Il ne disconvient pas non plus que les lamas disent la messe et donnent la communion ; mais il ne va pas chercher l'origine de tout cela dans la religion catholique, et il a raison. Ses explications, d'ailleurs, sont peu satisfaisantes, ses préjuges religieux l'empêchant de remonter à la véritable origine commune du lamisme et du christianisme que le traducteur du *Voyage de Thumberg* a indiqué dans ses notes sur la religion des Japonais. (*Note du traducteur.*)

Voyages au Thibet

point péché, prennent, en mourant, leur essor droit vers le ciel ; que les méchants et les pécheurs sont plongés dans l'enfer ; mais que ceux dont la vie a été entremêlée de bonnes et de mauvaises actions, passent, après leur mort, dans le corps de divers animaux, comme éléphants, bœufs, lions, tigres, mouches, fourmis, etc., suivant la qualité de l'âme. Les plus mauvaises passent dans le corps des chats, des ours, des souris, des serpents, des aspics, etc. ; quelques-unes, dans le corps d'autres hommes, suivant leur condition. Les âmes des riches passent dans le corps des riches ; celles des pauvres, dans le corps des pauvres. Voilà pourquoi un roi l'est plusieurs fois de p.067 suite ; un lama redevient lama, etc., comme les grains d'un chapelet se suivent à l'infini sans interruption. À quoi servent, leur demandai-je, ces renaissances continuelles ? C'est, me répondirent-ils, afin que les bons accumulent assez de bonnes œuvres pour aller au ciel ; et, que les méchants commettent assez de mauvaises actions pour se damner. Après avoir passé plusieurs siècles dans les enfers, ils reviennent à la vie, et travaillent sur de nouveaux frais à se damner. Ils ajoutèrent que Dieu ne crée plus rien, et que la première création faite au commencement du monde, se renouvelle sans cesse, et qu'il n'y a, dans le monde, qu'une certaine quantité d'âmes qui passe de corps en corps, et séjourne au paradis et dans l'enfer.

Le lecteur peut imaginer, lui-même, toutes les objections que je leur fis ; je n'en citerai qu'une qui m'obtint, de leur part, des éclaircissements assez curieux.

— Si, au moment de la mort, leur dis-je, l'âme des méchants entre dans le corps de quelqu'animal, pour remplir la mesure de ses iniquités, il s'ensuit que les animaux ont un discernement parfait, et qu'ils font le bien ou le mal avec connaissance de cause.

Nous avions à notre conférence p.068 un docteur de l'université d'*Utsang*¹, où l'on prend des degrés et où se forment des docteurs

¹ C'est probablement Uchenk. (*Note du traducteur.*)

Voyages au Thibet

célèbres. Il me répondit, et que les animaux avaient une intelligence, et conséquemment étaient capables de pécher : le loup en tuant la brebis ; le chat, en mangeant la souris ; l'araignée, en tuant la mouche.

— Ne voyez-vous pas, me dit-il, le tigre préférer la chair à l'herbe, tandis que les moutons périraient de faim auprès d'un cadavre, et recherchent les pâturages ? Qui apprend aux moineaux à fuir les passants qui peuvent les prendre ou les tuer ?

Muni des armes de la religion, il me fut aisé de réfuter ces subtilités d'une manière victorieuse, je leur reprochai aussi d'avoir pris beaucoup de choses de leurs voisins, ils admettent, comme eux, la transmigration des âmes, et regardent le meurtre d'un animal comme un péché ; mais ils en diffèrent en plusieurs points. Par exemple, ils ne se font pas scrupule, comme les Hindous, de manger de la viande, et rejettent le crime du meurtre sur les valets chargés de tuer les bêtes.

— Et ^{p.069} vous prétendez, leur dis-je, qu'autant il meurt d'animaux dans le palais du roi, autant de péchés à sa charge, parce qu'il est censé consentir à leur mort ? Vous le rendez encore responsable de la vie de ses soldats qui périssent à la guerre, et dont vous l'accusez d'être le meurtrier. À votre compte, il devrait donc n'opposer aucune résistance à ses ennemis et se livrer à leur discrétion ?

Les lamas prient et jeûnent ; mais leur jeûne est une espèce de régime qui contribue à leur bonne santé, sans leur imposer de privations pénibles. Ils font régulièrement deux repas ; mangent à midi de la viande, et le reste du jour, des fruits, des raisins cuits, des noix, des confitures, du lait. Ceux d'Utsang s'abstiennent entièrement de viande, et croient qu'on peut effacer chaque péché en prononçant ces mots : *om màni patmeouri*, après l'avoir commis. Voici la traduction qu'un lama me donna de cette phrase : quoique j'aie beaucoup péché, j'irai au ciel.

Voyages au Thibet

— Rien de plus commode, sans doute, qu'une pareille recette, lui dis-je. Volez, tuez et récitez bien onctueusement votre *om m àni patmeouri*, et tout est pardonné. Êtes-vous bien certain du sens que vous attachez à ces mots, et ne pourrait-on ^{p.070} pas les interpréter par ceux-ci : *conio sonmbogada pa tat ro*. (Seigneur, pardonnez-moi mes péchés.)

— Cela est vrai, répondit le frère du roi.

Ce témoignage du chef des lamas ne laissa pas de doute sur mon assertion. Je leur ai entendu réciter des paroles correspondantes à celles-ci : *le verbe s'est fait chair ; je suis marie*, etc. En général, les lamas sont parfaitement d'accord avec nous sur la trinité. Ils conviennent que Dieu est unique en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; que le Fils s'est fait homme et est mort sur la croix, pour le salut du monde. Ils admettent encore d'autres mystères. Quelques habitants originaires de la ville d'Utsang m'ont assuré avoir vu dans les temples de leur ville beaucoup d'images semblables aux nôtres.

Toutes mes conférences avec les lamas ayant ému le frère du roi, leur chef, il vint visiter notre église et m'apporta sept vases de cuivre pour offrir de l'eau à Dieu, comme ils font plusieurs fois par jour. Je lui répondis que nous n'offrions pas d'eau ; mais que nous en bénissions pour en arroser les chrétiens nos frères. Je saisis cette occasion de lui parler du sacrifice de la messe. Il désira y assister. Je la célébrai devant lui. Après avoir examiné nos ^{p.071} cérémonies avec beaucoup d'attention et de recueillement, il me dit qu'à Utsang, le chef des lamas offrait aussi du pain et du vin de raisin, mais en petite quantité ; qu'il en mangeait, en le partageant avec les autres lamas. Le droit de consacrer est réservé à lui seul, et il le fait en soufflant sur le vin. Il ajouta que ce lama avait sur la tête une couronne semblable à la mienne, mais plus grande ¹.

Les naturels ont beaucoup de piété et de douceur. Depuis plusieurs mois que je suis parmi eux, je n'ai entendu parler d'aucune

¹ On sait que les capucins ont la tête rasée, et ne conservent qu'une couronne de cheveux. La barette de nos cardinaux a aussi beaucoup de ressemblance avec la coiffure de certains ordres de lamas ; cependant nos cardinaux ne sont pas antérieurs aux lamas.

Voyages au Thibet

contestation, ils ont presque toujours le chapelet à la main, et s'entretiennent volontiers des choses du ciel. Ils sont très civils, et traitent les étrangers avec la plus grande affection. Les femmes sont continuellement occupées à filer ou bien à ourdir de la toile. Quelques-unes cultivent même la terre. La reine partage son temps entre l'oraison et le travail ; son ^{p.072} occupation favorite est de filer. Les hommes travaillent peu, parce que dans l'été la plupart vont à la guerre ; et quand ils n'y vont pas, ils s'exercent chez eux à tirer de l'arc, au maniement des armes, et à la lutte, à laquelle ils sont fort adroits. L'unique désagrément que nos missionnaires trouveront ici, c'est le défaut de population, en comparaison de l'Indostan qui regorge d'habitants. Mais si les villes sont moins peuplées et moins marchandes, elles sont plus propres aux travaux apostoliques ; car il y a moins de corruption et de vices. En outre, ce royaume est la porte d'une infinité d'autres plus grands, de la même secte, et où l'on parle à-peu-près le même langage.

Le 11 avril 1626, nous posâmes, en présence du roi, et avec beaucoup de cérémonie, la première pierre de notre église de Caparangue.

De Caparangue, ce 15 août 1626.

Voyages au Thibet

Relation du Thibet

contenant l'exposition des mœurs, des coutumes, de la religion et du commerce des habitants ¹

@

Introduction : Motif de l'ambassade de M. Bogle

p.07 Le royaume du Thibet, quoique connu de nom, depuis Marc Paul et d'autre voyageurs du douzième et treizième siècle, n'a jamais été bien vu par aucun Européen jusqu'à l'époque dont je vais parler. Il est vrai que quelques missionnaires des ordres mendiants ont, en différents temps, pénétré dans différentes parties de ce pays ; mais leurs observations, dirigées par l'ignorance et la superstition, placées dans p.076 une sphère étroite, ne peuvent donner que des idées fausses et imparfaites ². Depuis eux, les jésuites ont donné, dans *l'Histoire de la Chine* de Duhalde, une description succincte de ce pays, recueillie, avec les peines et le jugement qui leur étaient ordinaires, des Relations Tartares, qui semblent être assez justes.

Ce pays est connu, dans le Bengale, sous le nom de Boutan. Il est situé au nord de l'Indostan, et en est séparé, dans toute son étendue, par une chaîne de montagnes hautes et escarpées, qui sont proprement la continuation du Caucase, laquelle s'étend de l'ancienne Médie et des bords de la mer Caspienne, vers les frontières nord-est de la Perse, à Candahar et Cachemir, et de là, se détournant plus à l'est, forme la grande barrière septentrionale des provinces de l'empire mogol, et se termine, comme nous avons raison de p.077 le croire, à Assam ou la Chine. Cet étonnant boulevard tartare a toujours été regardé comme impénétrable par les Mogols et tous les autres musulmans conquérants

¹ Extraite des papiers de M. Bogle, par M. Stewart, et insérée dans les *Transactions Philosophiques*, tome 67, et part. 2 ; et dans *l'Annual Register*, pour l'année 1778. Traduit de l'anglais par J. P. Parraud.

² L'auteur exagère beaucoup. Il ne connaissait pas sans doute *l'Alphabetum Thibetanum* du Père Georgi, rédigé sur les Mémoires de plusieurs missionnaires ; ouvrage savant et érudit, plein de détails curieux sur le Thibet, dont je donnerai un extrait dans un volume qui fera suite à celui-ci. (*Note du traducteur*).

Voyages au Thibet

de l'Inde ; et quoiqu'ils aient rendu tributaires, par occasion, plusieurs nations indiennes habitant les vallées qui sont entre les plus basses montagnes qui courent perpendiculairement à la chaîne principale ; ils n'ont jamais tenté de les soumettre entièrement. À l'occasion d'une contestation élevée entre les héritiers d'un des rajahs, ou petits souverains de ces peuples, les Boutaniens furent tirés de leurs montagnes pour soutenir un des partis contendants, et le gouvernement anglais du Bengale s'engagea dans le parti contraire. Ce dernier ne manqua pas à la fin de l'emporter ; et, dans le cours de cette petite guerre, deux peuples qui, quoique voisins, étaient également étrangers l'un à l'autre, commencèrent à se connaître. À l'attaque d'une ville appelée Couch-Behar, les troupes anglaises et les Boutaniens se virent pour la première fois, et rien n'égala la surprise mutuelle des deux armées. Les Boutaniens, qui n'avaient jamais rencontré dans les plaines que de timides Hindous, nus et fuyant devant eux, virent, ^{p.078} pour la première fois, un corps de troupes uniformément habillées et équipées, se mouvant dans un ordre régulier, et conduites par des hommes dont le teint, l'habillement, les traits étaient absolument nouveaux pour eux : le bruit et l'effet horrible de l'artillerie, le feu roulant de la mousqueterie achevèrent de les jeter dans le plus grand étonnement. D'un autre côté, les troupes anglaises se trouvèrent engagées soudainement avec une race d'hommes qui ne ressemblaient point à leurs autres adversaires dans l'Inde, ayant un aspect sauvage, impétueux dans l'attaque, couverts de fourrures, et armés d'arcs et de flèches, et d'autres armes qui leurs sont particulières.

La place fut emportée par les troupes anglaises, qui firent un immense butin en armes, habillement et ustensiles diverses. Des figures de terre, d'or, d'argent et d'émail, furent envoyées à Calcutta ; toutes furent reconnues pour Tartares, et telles que nous les voyons représentées dans les relations et les gravures des voyageurs. Il y avait, en outre, différents morceaux de peinture et de manufactures chinoises. Pendant que ces objets faisaient encore le sujet de nos conversations ^{p.079} et de notre curiosité dans le Bengale, la renommée

Voyages au Thibet

de nos succès dans la guerre parvint à la cour du Thibet, et réveilla l'attention du techou-lama, qui était alors à la tête du gouvernement, le délaï-lama étant encore mineur. Le dah-terriah, ou deb-rajah, comme on l'appelle au Bengale, lequel règne immédiatement sur les Boutaniens, et qui les avait engagés dans cette guerre, étant feudataire du Thibet, le lama trouva à propos d'interposer ses bons offices ; et, en conséquence, il envoya du Bengale une personne de marque, avec une lettre et des présents pour le gouverneur, M. Hastings, afin de solliciter la paix avec le dah, comme son vassal.

Le gouverneur n'hésita point un moment d'accorder la paix sous la médiation du lama, aux conditions les plus modérées et les plus équitables ; et toujours prêt à saisir les occasions qui pouvaient accroître la puissance et la gloire de sa nation, et, tendre, à l'avancement des sciences naturelles, il proposa au conseil d'envoyer une personne, avec un caractère public, à la cour du techou-lama, pour négocier un traité de commerce entre les deux nations, et observer le pays et les habitants, si peu connus jusqu'ici des Européens. ^{p.080} M. Bogle, employé de la Compagnie, très propre, et par son habileté et par son caractère, pour une mission hasardeuse et non ordinaire, fut nommé. Je n'entrerai point dans les détails de sa négociation et de ses succès dans cette affaire ; il suffira de dire qu'il pénétra, à travers mille difficultés, au centre du Thibet ; séjourna plusieurs mois à la cour du techou-lama, et revint à Calcutta, après une absence de quinze mois, ayant rempli sa mission à l'entière satisfaction de l'administration. J'ai raison de croire que M. Bogle donnera un jour au public la relation de son voyage ¹, accompagnée d'observations sur l'histoire ha tu relie et l'état politique du pays. En attendant, je vais rapporter quelques particularités que j'ai recueillies de ses lettres et de ses papiers.

Division du pays. Le Boutan

M. Bogle divise le territoire du délaï-lama en deux parties. Celle qui est immédiatement ^{p.081} contigu au Bengale, et qui est appelée *Docpo*

¹ On verra plus bas que M. Bogle est mort sans avoir publié ses Mémoires.

Voyages au Thibet

par les habitants, est le Boutan ; et l'autre, qui s'étend au nord jusqu'aux frontières de la Tartarie, appelée *Pû* par les habitants, est le Thibet. Le Boutan est gouverné par le dah-terriah, ou deb-rajah, comme il a déjà été remarqué. C'est un pays rempli de montagnes escarpées et inaccessibles, dont le sommet est couronné de neiges éternelles ; elles sont entrecoupées de vallées profondes, à travers lesquelles se précipite un nombre infini de torrents qui s'accroissent dans leur cours, et, gagnant la plaine, se jettent enfin dans les grandes rivières du Bengale. Les flancs de ces montagnes sont couverts de forêts de diverses espèces d'arbres superbes, dont quelques-uns, tels que le pin, sont connus en Europe ; et d'autres particuliers au pays et au climat. Les vallées et les flancs des montagnes, susceptibles de culture, ne sont point stériles, ils produisent du froment, de l'orge et du riz.

Les habitants sont vaillants et belliqueux, d'un teint cuivré, de taille au-dessus de la moyenne, brusques, querelleurs, et adonnés à l'usage des liqueurs spiritueuses ; mais honnêtes dans leur conduite ; le vol est presque inconnu chez eux.

p.082 La ville capitale est Tassej-Seddin, située sur le Patchou.

Le Thibet

Le Thibet commence proprement à la croupe de la grande chaîne du Caucase, et s'étend de là en largeur jusqu'aux confins de la grande Tartarie, et peut-être jusqu'à quelques-uns des pays qui sont sous la dénomination des Russes. Lorsqu'on a une fois atteint le sommet des montagnes du Boutan, on ne descend point dans une égale proportion sur le côté du Thibet ; mais, marchant encore sur un terrain fort élevé., on traverse des vallées qui sont aussi larges et moins profondes que les premières, et des montagnes qui ne sont ni aussi escarpées, ni aussi hautes ; d'ailleurs, c'est le pays le plus nu et le plus sauvage que l'on puisse voir. Les bois qui couvrent partout les montagnes du Boutan, sont inconnus au Thibet ; et, excepté quelques arbres éparpillés auprès des villages, on n'y voit aucun de ces grands végétaux. Le climat est

Voyages au Thibet

extrêmement rude et âpre. À Kamnanning, où M. Bogle passa l'hiver, quoiqu'il soit sous le 31ème degré 39 minutes de latitude, 8 degrés seulement au nord de ^{p.083} Calcutta, il trouva souvent dans sa chambre le thermomètre de Fahrenheit au 29e degré au-dessous de la glace ; et au milieu d'avril, les eaux stagnantes étaient toutes gelées, et de grands flocons de neige tombaient continuellement. Cet effet est dû sans doute à la grande élévation du pays et à la vaste étendue de glace sur laquelle le vent du nord souffle continuellement, à travers les déserts de la Sibérie et de la Tartarie, avant de parvenir à cette formidable barrière.

Habitants

Les Thibétains sont d'une plus petite taille que leurs voisins méridionaux, et moins robustes : leur teint est plus beau ; et plusieurs d'entr'eux ont même un coloris inconnu aux autres climats de l'Orient.

Ceux que j'ai vus à Calcutta ont le visage entièrement tartare. Leur caractère est doux et joyeux, et ceux d'un rang supérieur sont polis et intéressants dans la conversation, où ils ne mêlent jamais ni compliments, ni flatteries. Les gens du commun, dans le Boutan et dans le Thibet, sont habillés d'étoffes grossières de laine de leurs propres manufactures, doublées de peaux d'animaux, qu'ils peuvent ^{p.084} se procurer ; mais les personnes de distinction portent des habits de drap d'Europe, ou de soie de la Chine, doublés des plus belles fourrures de Sibérie. L'ambassadeur de deb-rajah, dans son habit d'été à Calcutta, ressemblait exactement à ces figures que nous voyons dans les peintures chinoises, avec le chapeau conique, la tunique de soie brochée, et des bottes légères. Le Thibétain qui porta la première lettre du lama, était enveloppé de fourrures de la tête aux pieds. La principale nourriture des habitants est le lait de leurs troupeaux, dont ils font du fromage et du beurre, ou qu'ils mêlent avec la farine de pois, et d'orge grossier, seuls grains que le sol produise ; et même, ils sont en petite quantité ; mais ils ont du riz et du froment, qu'ils tirent du Bengale, et d'autres pays voisins. Leurs rivières, et celles des États voisins, leur

Voyages au Thibet

fournissent du poisson que l'on sale et envoie dans l'intérieur. Ils ne manquent pas de viande de mouton et de cochon, dont ils élèvent des troupeaux sur leurs montagnes ; et ils ont aussi du gibier, mais pas en abondance. Ils ont une singulière méthode de préparer le mouton, qui consiste à exposer l'animal entier, après en avoir ^{p.085} ôté les intestins et autres viscères, au soleil et aux vents froids du nord, qui soufflent dans les mois d'août et de septembre sans gelée, exposition qui fige les sucs et dessèche la peau, de manière que la viande se conserve toute une année. Ils la mangent généralement crue, sans autre préparation. M. Bogle fut souvent régalé de ce mets, qui lui parut d'abord fort désagréable, dit-il, mais qu'il préféra ensuite à leur mouton tué fraîchement, qui était en général sec, dur et coriace. C'était aussi l'ordinaire, que les principaux habitants des villages par lesquels il passait, lui faisaient présent de moutons ainsi préparés, qu'ils mettaient devant lui sur leurs pieds, comme s'ils eussent été en vie, spectacle étrange à la première vue.

Gouvernement. Religion. Lamas

La religion et la constitution politique de ce pays, qui sont intimement liées l'une à l'autre, fourniraient la matière d'un chapitre considérable dans son histoire. Il me suffit de dire, qu'aujourd'hui, et depuis l'expulsion des Tartares Eluths, le royaume du Thibet est regardé comme dépendant de l'empire de la Chine, que les habitants appellent Cathay ; ^{p.086} à présent même deux mandarins, avec une garnison de mille Chinois, résident à Lahassa, la capitale, pour protéger le gouvernement ; mais leur pouvoir ne s'étend pas fort loin : et dans le fait le lama, dont l'empire est établi sur les plus fermes fondements, l'affection personnelle et le respect religieux, gouverne à l'intérieur avec une autorité sans bornes. Chacun sait que le délaï-lama est le grand objet de l'adoration des diverses hordes de Tartares païens, errantes dans la vaste étendue de pays qui s'étend des bords du Volga à la Corée sur la mer du Japon, domination religieuse la plus étendue peut-être qui existe sur la surface du globe. Il est non seulement le souverain pontife, le vicaire de la divinité sur la terre ; mais comme la superstition est toujours plus forte là où elle est plus éloignée

Voyages au Thibet

de son objet, les Tartares les plus lointains le regardent absolument comme la divinité même. Ils le croient immortel, et lui attribuent toutes les connaissances et toutes les vertus. Chaque année, ils viennent des différents pays qu'ils habitent, pour adorer sa chasse, et lui faire de riches offrandes ; et même l'empereur de la Chine, qui est un Tartare Mantchou, ne manque pas de lui rendre ses hommages ^{p.087} sous ce point de vue religieux, et il entretient actuellement, à grands frais, dans son palais à Pékin, un lama inférieur, député du Thibet, comme nonce du délaï-lama. On rapporte même que plusieurs des chefs tartares reçoivent de lui, en présent, certaine chose qui, en toute autre personne, est toujours regardée comme la plus humiliante preuve de l'humanité, et de la sujétion à ses lois, et qu'ils la conservent avec le plus grand respect dans des boîtes d'or, pour la mêler, dans l'occasion, avec leurs aliments. Cependant c'est une justice de dire que M. Bogle assure positivement que le lama n'a jamais fait de pareils présents ; mais qu'il distribue souvent de petites boules de farine consacrée, comme le pain béni des catholiques, que la superstition et l'aveugle crédulité de ses dévots tartares peuvent ensuite convertir en tout ce qu'il leur plaît. L'opinion orthodoxe est que lorsque le grand lama semble mourir, soit de vieillesse, soit de maladie, son âme ne fait que quitter sa demeure actuelle qui est ruinée, pour en chercher une autre plus jeune ou meilleure, et qu'on la découvre de nouveau dans le corps de quelqu'enfant, à certains signes connus seulement des lamas, dans l'ordre desquels il paraît toujours. Le ^{p.088} délaï-lama actuel est un enfant, et a été découvert, il n'y a que quelques années, par le techou-lama, qui, quant à l'autorité et à la sainteté du caractère, est immédiatement après lui, et conséquemment agit comme chef, durant sa minorité. Les lamas, qui forment le plus nombreux comme le plus puissant corps de l'État, ont dans leurs mains toute la classe des prêtres, et de plus remplissent plusieurs ordres monastiques, qui sont en grande vénération parmi ces peuples. Le célibat n'est pas enjoint positivement aux lamas ; mais il est regardé comme indispensable aux hommes et aux femmes qui embrassent la vie religieuse ; et, en effet, leur célibat, leur vie en commun, leur clôture, leurs services dans les chœurs, leurs chapelets, leurs fêtes et leurs austérités, leur donnent tant de ressemblance aux

Voyages au Thibet

moines chrétiens, qu'il n'est pas surprenant qu'un capucin ignorant les appelle ses frères, et croie qu'il peut trouver chez eux l'institut de saint François. C'est une ancienne opinion, que la religion du Thibet est un christianisme corrompu ; et même le père Desideri, jésuite (mais non de la mission de la Chine), qui voyagea dans ce pays vers le commencement de ce siècle, croit pouvoir réduire tous ^{p.089} leurs mystères à ceux de la religion chrétienne et il assure, avec une pénétration vraiment mystique, qu'ils ont certainement quelque idée de la trinité, puisque, dans leurs prières à la divinité, ils disent aussi souvent *konciocsum*, dieu trois, que *konciokcik*, dieu un ; et prononcent sur leur chapelet ces mots, *om, hu, hum*. La vérité est que la religion du Thibet, quelle que soit son origine, est pure et simple dans sa source ; qu'elle donne des idées très sublimes de la divinité, et un système de morale qui n'est point à mépriser ; mais que dans ses progrès, elle a été grandement altérée et corrompue par les inventions des hommes ; sort que nous ne devons pas être étonnés qu'ait éprouvé un système d'erreur, puisque nous savons que celui de la vérité en a subi un semblable.

Étrange polygamie

La polygamie n'a point lieu parmi eux, au moins dans le sens que nous prenons communément ce mot ; mais elle existe d'une manière encore plus répugnante aux idées européennes ; je veux dire dans la pluralité des maris, qui est fermement établie, et singulièrement respectée. Dans un pays où les moyens ^{p.090} d'entretenir une famille ne se trouvent pas aisément, il ne paraît pas impolitique de permettre que les frères s'accordent à en élever un qui doit être maintenu par leurs efforts réunis. En un mot, c'est l'usage dans le Thibet, que dans une famille les frères ont une seule femme en commun, et ils vivent généralement avec beaucoup d'harmonie entr'eux et avec elle ; quoiqu'il puisse quelquefois s'élever de petites dissensions, comme cela arrive même dans les familles établies sur des principes différents. M. Bogle en donne un exemple dans le cas d'une femme modeste et vertueuse, épouse de six neveux du techou-lama, qui se plaignait à lui

Voyages au Thibet

de ce que les deux plus jeunes de ses maris ne mettaient pas dans l'union commune cette part d'amour et de bienveillance que le devoir et la religion exigeait d'eux. Quelqu'étrange que cette coutume puisse nous paraître, c'est un fait avéré qu'elle a lieu au Thibet.

Manière d'ensevelir les morts

La manière d'ensevelir leurs morts est aussi singulière : ils ne les enterrent pas comme les Européens, ni ne les brûlent comme les Indiens, mais ils les exposent sur le froid ^{p.091} sommet de quelque montagne voisine, pour y être dévorés par les bêtes féroces et par les oiseaux de proie, ou consumés par le temps et les vicissitudes des saisons. On voit des carcasses mutilées et des os blanchis, dispersés sur les lieux où se fait cette exposition ; et, au milieu de ce spectacle dégoûtant, de malheureux vieillards, hommes et femmes, étrangers à tout autre sentiment, qu'à ceux de la superstition, établir là leur demeure, pour remplir le désagréable emploi de recevoir les morts, d'assigner à chacun sa place, et d'amonceler leurs tristes restes, lorsqu'ils sont trop dispersés.

Affinité de la religion du Thibet avec celle des brahmes de l'Inde

La religion du Thibet, quoiqu'entièrement opposée, dans plusieurs de ses principaux dogmes, à celle des brahmes de l'Inde, a pourtant beaucoup d'affinité avec elle, dans d'autres points. Ainsi, par exemple, les Thibétains ont une grande vénération pour la vache ; mais ils ne l'ont pas dans le même degré pour cette espèce à queue dont je parlerai ci-après. Ils vénèrent aussi les eaux du Gange, dont ils croient que la source est dans le ciel. ^{p.092} Le premier résultat du traité entre le gouverneur du Bengale et le lama, fut la demande que fit ce dernier, de lui permettre de bâtir un temple sur les bords de cette rivière ¹. On peut juger qu'elle ne fut point refusée ; et lorsque je quittai le Bengale, un terrain avait été assigné pour cela, à deux ou trois milles de Calcutta. D'un autre côté, les sannissis, ou pèlerins indiens, visitent

¹ On verra, ci-après, l'extrait d'une lettre du lama à ce sujet.

Voyages au Thibet

souvent le Thibet comme une terre sainte, et le lama en entretient toujours, à ses frais, deux ou trois cents.

Résidence du lama. Son palais, son caractère et ses mœurs

La résidence du délaï-lama est à Pateli (ou Poutala), vaste palais situé sur une montagne, près des bords du Barampoutre, à environ sept milles de Lahassa. Le techou-lama a divers palais ou châteaux, dans l'un desquels M. Bogle demeura avec lui pendant cinq mois, il représente le lama comme un des hommes les plus aimables et les plus intelligents qu'il ait connus ; maintenant son rang avec une ^{p.093} douce autorité, et vivant dans la plus grande pureté de mœurs, sans faste et sans affectation. Tout, dans son palais, respire la paix, l'ordre, la dignité, et l'élégance. Il est bâti en pierre et en briques, avec des cours, de grandes salles, des terrasses et des portiques : les appartements sont, en général, vastes et parfaitement finis dans le goût chinois, avec des dorures, des peintures et des vernis ; mais ils n'ont ni escaliers, ni fenêtres. On ne peut parvenir aux appartements supérieurs que par des espèces d'échelles de bois ou de fer ; et au lieu des fenêtres, il y a des ouvertures au plafond, avec des appentis pour fermer dans les mauvais temps. On ne fait guère de feu que pour les usages de la cuisine, et pour se mettre à l'abri du froid. Dans les maisons, ils se contentent de leurs fourrures et autres habits. Le lama, qui est très instruit dans tout ce qui regarde la Tartarie, la Chine et tous les royaumes de l'Orient, était extrêmement curieux de connaître la politique, les lois, les arts et les sciences, les gouvernements, le commerce et les forces militaires de l'Europe, et il faisait beaucoup de questions, sur tous ces points, à M. Bogle, qui tacha de le satisfaire, et fit, pour son instruction, un tableau abrégé de l'Europe, ^{p.094} en langue de l'Indostan, que le lama fit traduire en Thibétain. Le lama étant né à Latack, province frontière de Cachemir, sait parfaitement la langue indostanique, et il parlait toujours, avec M. Bogle, dans cet idiome. Mais le peuple, qui est persuadé qu'il sait toutes les langues, croyait qu'il parlait avec lui en anglais, ou comme ils le disaient, en langue européenne. La Russie était

Voyages au Thibet

le seul État, en Europe, qui lui fût connu. Il avait une très haute idée de ses richesses et de sa puissance, et avait entendu parler de ses guerres et de ses succès contre l'empire de Rome, c'est ainsi que dans tout l'Orient on appelle l'empire turc ; mais il ne croyait pas qu'un habitant du Cathay pût y trouver une épouse. Plusieurs Tartares, sujets de la Russie, vont au Thibet ; et le czar a même envoyé plusieurs fois des lettres et des présents au lama. M. Bogle vit entre ses mains divers objets d'Europe, tels que des miniatures, des miroirs, de petits bijoux d'or, d'argent et d'acier, principalement de manufacture anglaise, qu'il avait reçus par cette voie, entr'autres une montre à répétition de Graham qui était morte pendant quelque temps, comme ils le disaient. Pendant son séjour, il vint, ^{p.095} de Sibérie, des Mogols et des Calmoucks, avec lesquels il eut plusieurs conversations.

Lahassa ou Lassa, capitale

La ville de Lahassa, qui est la capitale, est assez considérable, peuplée et florissante. C'est la résidence des principaux officiers du gouvernement, des mandarins chinois et de leur suite. Elle est aussi habitée par des marchands et artisans chinois et cachemiriens ; et journellement un grand nombre de commerçants de tous les pays voisins y affluent, soit en petites troupes, soit en caravanes réglées. Les eaux de la grande rivière, comme ils l'appellent emphatiquement, baignent ses murs. Selon le père Duhalde, cette rivière, qu'il n'a jamais soupçonné être le Barampoutre, prend son origine dans les montagnes de Cachemir (probablement de la même source qui donne naissance au Gange), traverse la grande vallée du Thibet, et tournant au sud, entre dans le royaume d'Assam, ce qui est exact ; mais il suppose encore qu'elle atteint la mer de l'Inde dans le Pegu ou Aracan. La vérité est néanmoins qu'elle se porte de nouveau au milieu d'Assam, et que, traversant le pays, elle entre dans le Bengale ^{p.096} vers Rangamatry, sous le nom de Barampoutre, et de là, se portant plus au sud, se réunit au Gange, sa sœur et rivale. À ce confluent ces deux rivières forment un fleuve, qui n'a pas son pareil dans le monde connu, et se jette dans

Voyages au Thibet

le golfe du Bengale. Deux rivières telles que celles-ci, se réunissant dans cet heureux pays, avec toute la beauté, la fertilité, et les avantages qu'elles apportent, lui ont fait donner, avec raison, le nom de paradis des nations, comme l'appellent toujours les Mogols.

Commerce

Le principal commerce de Lahassa à Pékin, se fait par des caravanes, qui emploient deux années entières dans ce voyage pour aller et revenir ; ce qui n'est pas surprenant, quand on considère que la distance ne peut être moindre de deux mille milles anglais ; et cependant il faut observer qu'un exprès de Lahassa arrive à Pékin en trois semaines, ce qui fait honneur à la police chinoise, qui a su établir une communication aussi prompte et aussi sûre à travers des montagnes et des déserts dont cette longue route est remplie. Le commerce avec la Sibérie se fait aussi par p.097 des caravanes qui se rendent à Seling, sans doute le Selinginsky des voyageurs russes, sur les bords du lac Bagkale. Ceci explique un fait extraordinaire, raconté par Bell, que voici : il vit un jour, sur les bords de cette rivière, un homme occupé à racheter, des mains de quelques enfants qui pêchaient, tout le poisson qu'ils prenaient, et à le jeter de nouveau dans la rivière ; par cette circonstance, et par une marque qu'il vit sur son front, il jugea qu'il était Indien. Il eut lieu de s'en convaincre en conversant avec lui. Cet homme lui dit qu'il venait de Madrass ; qu'il avait mis deux ans à ce voyage, et il lui nomma plusieurs Anglais habitants dans cette ville. Cet Indien avait sans doute voyagé en fakir ou sanias, du Bengale au Thibet, et de là avait passé, avec la caravane, à Selinginsky, où M. Bell le trouva.

Il est bon de remarquer, à cette occasion, que les fakirs ont une admirable manière de faire tourner à leur profit la dévotion ; car ils ont coutume, dans leurs pèlerinages, d'emporter avec eux, des côtes de la mer, dans l'intérieur du pays, des perles, du corail, des épices, et autres articles précieux, de peu de volume, qu'ils échangent, à leur p.098 retour, pour de la poudre d'or, du musc, et autres objets de semblable nature, qu'ils cachent facilement dans leur cheveux, ou dans leurs

Voyages au Thibet

ceintures, et font, par ce moyen, un commerce considérable, vu leur grand nombre. Les gosseings sont aussi des espèces de religieux, mais supérieurs en dignité aux fakirs ; et ils font un commerce plus considérable dans ce pays.

Je n'entrerai pas ici dans le détail du commerce ; mais comme ce serait laisser trop imparfaite cette relation, si je ne faisais connaître les sources où ce pays, en apparence si pauvre et si stérile, tire un supplément d'articles étrangers, de luxe ou d'utilité, que j'ai dit qui s'y trouvaient ; j'observerai que, outre les chevaux, les cochons, le sel fossile, les étoffes grossières, et autres objets dont ils trafiquent avec leurs voisins, ils ont quatre articles de commerce qui leur suffisent pour se procurer toutes les marchandises étrangères dont ils ont besoin, qui sont des productions naturelles, et méritent une mention particulière.

Queues de vaches

p.099 Le premier, quoique le moins considérable, ce sont les queues de vaches, si fameuses dans l'Inde, la Perse, et dans tout l'Orient. Elles proviennent d'une espèce de vache particulière, je crois, au Thibet. Elle est plus grande que l'espèce commune du pays, a des cornes courtes, et point de bosse sur le dos. Sa peau est couverte d'un poil rougeâtre, qui ressemble à la soie ; mais ce qui la distingue principalement, c'est la queue, qui est fort grande et garnie de crins longs et touffus, comme celle d'une belle jument, mais plus fins et beaucoup plus lustrés. M. Bogle en envoya deux de cette espèce à M. Hastings ; mais elles moururent avant d'arriver à Calcutta.

Ces queues se vendent fort cher, et on s'en sert, montées sur des manches d'argent, comme de chasse-mouches ; il n'est point d'homme aisé, dans l'Inde, qui sorte, ou qui reste assis chez lui, sans deux serviteurs auprès de lui avec de ces chasse-mouches à la main.

Laine

p.100 Le second article est la laine avec laquelle on fait les châles, la plus belle étoffe de laine qui se fabrique dans le monde, si estimée dans

Voyages au Thibet

l'Orient, et si bien connue à présent en Angleterre. Avant le voyage de M. Bogle, on n'avait, sur ce sujet, que des notions vagues et imparfaites. Comme tous les châles viennent de Cachemir, on concluait que la matière dont ils étaient fabriqués était aussi une production de ce pays. On disait que c'était le poil d'une espèce particulière de chèvre, le poil fin qui se trouve sur la poitrine du chameau, et mille autres chimères ; mais nous savons à présent, avec certitude, que c'est la laine d'une espèce de brebis du Thibet. M. Hastings en avait une ou deux dans son parc avant son départ du Bengale. Cette espèce est d'une petite taille, et ne diffère d'ailleurs en rien de la nôtre que dans la queue, qui est très grosse ; mais sa toison surpasse en beauté toutes les autres. Les Cachemiriens accaparent cet article ; ils ont des facteurs établis dans tout le Thibet pour l'acheter, et l'expédier à Cachemir, où il est mis en œuvre, et devient une source p.101 de richesses pour ce pays, comme il l'a déjà été pour le Thibet.

Musc

Le musc est le troisième article. Il ne me paraît pas nécessaire d'entrer dans des détails sur cette précieuse marchandise, sa nature, sa qualité et sa valeur étant si bien connues en Europe, je remarquerai seulement que l'animal qui le produit est commun dans les montagnes ; mais comme il est extrêmement sauvage, et qu'il ne fréquente que les lieux les plus déserts et du plus difficile accès, la chasse en est très difficile et dangereuse. On nous envoie le musc, à Calcutta, dans les sacs naturels qui le renferment ; mais il est quelquefois falsifié ; néanmoins il est fort supérieur à tout ce que l'on trouve sous ce nom dans les marchés européens.

Or

Le dernier article est l'or, dont on emporte du Thibet une grande quantité. On le trouve dans les sables de la grande rivière, et de plusieurs petits ruisseaux et torrents qui coulent des montagnes. La quantité qu'on p.102 en ramasse, quoique considérable, quant au profit

Voyages au Thibet

que le Thibet en retire, ne dédommage que faiblement les individus qui s'adonnent à ce travail. Mais outre l'or, ramassé de cette manière, il y a aussi des mines de ce métal, dans les parties septentrionales, qui appartiennent au lama, et sont affermées à des gens qui les font valoir. On n'y trouve point l'or en minerai, mais toujours sous forme métallique pure, comme c'est l'ordinaire, je pense, dans les autres mines de ce métal ; et il n'exige d'autre travail, que de le séparer de la pierre ou du silex, auquel il adhère. M. Hastings en avait un morceau, qui lui avait été envoyé à Calcutta, de la grosseur d'un rognon de veau, qui était un silex très dur, avec des veines d'or solide. Il le fit scier en deux, et on le trouva tout parsemé de plus pur métal. Quoique les Thibétains aient de l'or en grande quantité, ils ne l'emploient point en monnaies, dont le gouvernement ne fait jamais frapper ; mais ils s'en servent cependant comme moyen d'échange ; et les marchandises sont évaluées, dans ce pays, sur le poids de la poudre d'or, comme chez nous sur la monnaie. Les Chinois en tirent une grande quantité toutes les années, en échange p.103 des objets de leurs manufactures qu'ils y importent.

Végétaux

Je désirerais ajouter ici quelque chose touchant les plantes du Thibet ; mais j'espère que M. Bogle satisfera les savants sur cet objet. Il envoya à Calcutta, pendant son voyage, des semences, des graines, des noyaux, et des fruits, dont une partie seulement arriva en bon état, j'ai goûté des fruits, c'étaient principalement des genres d'Europe, tels que pêches, pommes, poires, et, par conséquent, très recherchés par les Anglais dans le Bengale ; mais je les trouvai tous insipides et mauvais.

Conclusion

Je terminerai cette relation par la traduction de la lettre que le techou-lama écrivit à M. Hastings ¹, et qu'il lui fit remettre par l'ambassadeur qu'il envoya pour solliciter la paix avec le deb-rajah. Elle passa entre mes mains dans l'exercice de la place que j'occupais alors

¹ Reçue le 29 Mars 1774.

Voyages au Thibet

au Bengale, et j'en gardai une copie, avec la permission du gouverneur.

L'original est en persan, langue dont le ^{p.104} lama était obligé de se servir, parce que celle du Thibet, quoique très élégante et expressive, est totalement inconnue au Bengale. Une lettre d'un personnage si fameux en Orient, mais si peu connu, est assurément un objet de curiosité ; mais de plus, comme on y trouve les sentiments de justice, de bienveillance et de piété, exprimés en style simple, accompagné de dignité, et exempt de ces fastueux compliments et de ces métaphores outrées, si ordinaires parmi les autres peuples orientaux, je ne doute pas qu'elle ne soit accueillie favorablement. Elle donnera une idée de la manière de penser et d'écrire des Thibétains.

Lettre du techou-lama à M. Hastings, gouverneur du Bengale

^{p.105} Les affaires de ce pays sont, à tous égards, dans un état florissant : je suis nuit et jour occupé des moyens pour accroître votre bonheur et votre prospérité. Ayant été instruit, par des voyageurs de votre pays, de la haute réputation dont vous jouissez, mon cœur, comme la fleur du printemps, est rempli de satisfaction, d'allégresse et de joie. Dieu soit loué de ce que l'étoile de votre fortune est dans son ascension ; qu'il soit loué de ce que le bonheur et le contentement environnent et ma famille et moi-même. Faire du mal, persécuter, n'est point dans mon intention. C'est même une marque distinctive de notre religion, de ^{p.106} nous priver du nécessaire soulagement du sommeil, si quelque injustice est faite à un seul individu ; mais j'apprends qu'en justice et en humanité, vous nous surpassez. Puissiez-vous toujours décorer le siège de la justice et de la puissance, afin que les hommes, à l'ombre de votre sein, jouissent des bienfaits de la paix et de l'abondance ! Je suis, permettez-moi de le dire, le rajah et le lama de ce pays, et je gouverne un grand nombre d'hommes : ce que vous savez sans doute par les voyageurs qui sont venus ici. J'ai appris que vous vous êtes engagé dans une guerre contre le dah-terriah, à laquelle a donné lieu, dit-on, la conduite criminelle du dah, en commettant des ravages et autres outrages sur vos frontières. Comme il est d'une race

Voyages au Thibet

grossière et ignorante, le temps passé n'est pas sans exemple de pareilles violences, de sa part, que son avarice lui a fait commettre. Il n'est pas étonnant qu'il les ait maintenant renouvelées. Les ravages et les pillages qu'il a exercés sur les frontières des provinces du Bengale et de Bahar, vous ont engagé à envoyer votre armée contre lui. Mais ses troupes ont été défaites, et plusieurs des siens ont été ^{p.107} tués ; trois forts ont été pris sur lui, et il a éprouvé le châtement qu'il méritait. Il est clair, comme le jour, que votre armée a été victorieuse ; et que si vous aviez voulu, vous auriez pu, dans l'espace de deux jours, le détruire entièrement ; car il n'avait pas la force pour vous résister. Mais je me charge aujourd'hui d'être son médiateur ; et de vous représenter que, comme le dah-terriah est dépendant du délaï-lama, qui gouverne ce pays avec un pouvoir sans bornes ; mais dont la minorité a fait passer entre mes mains, pour le présent, le poids du gouvernement et l'administration des affaires ; si vous persistez à faire du mal au pays du dah, vous irriterez contre vous et le lama et tous ses sujets. Ainsi d'après les principes de notre religion et selon nos coutumes, je vous prie de cesser toute hostilité contre lui ; par là, vous obtiendrez, auprès de moi, la plus grande faveur et mon amitié. J'ai réprimandé le dah, pour sa mauvaise conduite, et je l'ai averti de cesser tout acte hostile à votre égard, et de vous obéir en toute chose, je suis persuadé qu'il se conformera à mes avis ; mais il faudra que vous le traitiez avec douceur et avec clémence. Quant ^{p.108} à moi, je ne suis qu'un fakir ¹, et c'est la coutume de ma secte de prier, le chapelet en main, pour le bonheur du genre humain, et pour la paix et la félicité de ce pays. Dans ce moment, la tête découverte, je prie pour que vous cessiez toute hostilité contre le dah. Il n'est pas nécessaire de rien ajouter à cette lettre ; le porteur, qui est un gosseing ², vous expliquera toutes les particularités, et j'espère que vous accéderez à ma demande.

Dans ce pays, l'adoration du tout-puissant est la profession de tous.

¹ Le mot persan ne peut être appliqué, absolument parlant, qu'à un musulman ; mais ici il désigne seulement un religieux en général : peut-être le mot moine aurait-il mieux convenu.

² Espèce de moine ou religieux hindou.

Voyages au Thibet

Nous, pauvres créatures, nous ne sommes en rien égaux à vous. Cependant, ayant quelques objets en notre possession, je vous les envoie comme un souvenir, et j'espère que vous les accepterez.

@

Voyages au Thibet

Extrait du voyage de M. Bogle au Boutan et au Thibet ¹

@

Avis préliminaire

p.111 M. Bogle fut envoyé, en 1774, à Techou-Loumbo ², par M. Hastings, alors gouverneur-général du Bengale ³. Il est bien à regretter, que ce voyageur si intelligent soit mort avant d'avoir eu le temps de mettre ses papiers en ordre pour l'impression. On ne peut douter qu'ils n'eussent donné des lumières beaucoup plus étendues que celles que nous a données son ambassade. Comme j'ai eu l'avantage de lire une grande partie de ses manuscrits, je vais en donner un extrait.

M. Bogle entra dans le Thibet par le Boutan, pays gouverné par un prince nommé le deb-rajah, qui est, jusques à un certain point, tributaire du techou-lama, quoiqu'il se p.112 reconnaisse en même temps pour vassal de l'empereur de la Chine. Le langage et la religion au Boutan sont les mêmes qu'au Thibet ; et le lama exerce une juridiction religieuse sur ses habitants.

M. Bogle fait, dans les termes suivants, le récit de sa première entrevue avec le rajah du Boutan.

¹ Inséré dans un ouvrage anglais, intitulé *Essai sur l'histoire, la religion, les sciences et les mœurs des Hindous*, avec un *Abrégé de l'état actuel des puissances de l'Indostan*.

Par M. Craufurd, London, in-8°, 2 vol., et traduit par J. B. Billecocq.

² [c.a. : ou Tashilhunpo : c'est le siège du panchen-lama.]

³ On peut voir, ci-dessus, page 73, le motif de cette ambassade.

Voyages au Thibet

Cérémonie de la réception de M. Bogle à la cour du Boutan

p.113 « Deux jours après mon arrivée à Tassesuddin, le deb-
rajah m'envoya chercher. S'il y a quelque plaisir à être en
évidence, j'eus de quoi me satisfaire ; j'ose assumer qu'il y
avait bien trois mille spectateurs. On me fit traverser trois
cours, et après avoir grimpé une échelle de tôle, dont on se
sert comme d'escalier en ce pays, j'arrivai dans une
antichambre tapissée d'armes, j'attendis quelque temps en ce
lieu avant d'être conduit dans la salle d'audience, où je
pénétrai par une entrée fort obscure, après avoir descendu
deux p.114 marches. Le rajah était assis sur un trône ou sur
une chaire, car telle était la forme de son siège, élevée de
deux pieds au-dessus du plancher. Il était vêtu de
l'habillement de cérémonie d'un *gylong* ou prêtre ; étant
couvert d'un manteau de satin écarlate, et portant sur la tête
une mitre dorée. Un homme tenait sur lui un parasol. La
chaire était dorée ; tout autour étaient des vases et des
aiguières d'argent. Des tapis couvraient entièrement le
plancher. Ses officiers, au nombre de douze, étaient assis sur
des coussins tout près du mur. Quand j'eus fait mes
révérences qui, dans la coutume du pays, ne vont pas moins
qu'à se prosterner jusques à terre, et que mes présents
furent étalés devant lui, on me conduisit à un coussin préparé
pour moi dans le milieu de l'appartement, on mit devant moi
plusieurs assiettes de cuivre remplies de riz, de beurre, de
thériaque, de thé, de noix, de dattes de Cachemir, d'abricots,
de concombres, et d'autres fruits, ainsi qu'un petit tabouret
de bois. Tout cela se passa dans le plus grand silence. Il entra
alors un homme avec un vase d'argent plein de thé au
beurre ; il en versa un peu dans sa main, qu'il but, en remplit
une tasse pour le rajah, et en p.115 présenta, à la ronde, à
tous ses officiers. Chaque Boutanien porte, pour ces
occasions, une petite coupe de bois noir, dont le dedans est

Voyages au Thibet

de verre, enveloppée dans un morceau de drap, et placée dans la tunique de l'autre côté du cœur, et près de la peau ; mais n'en étant pas muni, comme eux, je me servis d'une coupe de porcelaine. Quand toutes les tasses furent pleines, le deb-rajah fit une prière ; toute la compagnie suivit son exemple ; il ouvrit alors la bouche, et m'adressa la parole. Lorsqu'on eut pris le thé, que chacun eut vidé sa coupe, et l'eut replacée dans son sein, on apporta une robe de satin à fleurs, dont les bords étaient artistement plissés, on m'en revêtit comme d'un *khellaut*¹. On noua autour de moi, en guise de ceinture, un mouchoir rouge, et l'on me porta au rajah, qui m'entoura la tête d'un autre mouchoir, et p.116 me serrant fortement les tempes, mit sur ma tête quelque chose, que je trouvai depuis être l'image du dieu *Sandia* ; il marmotta ensuite quelques prières sur moi ; après quoi ayant noué ensemble deux mouchoirs de soie, il me les jeta sur les épaules. On me reconduisit à mon coussin ; nous eûmes deux ou trois tasses de thé de plus, autant de prières, une coupe ou deux de whisky, et de la noix de bétel, et je me retirai.

Ameublement de la salle d'audience

Les murs de la salle d'audience sont tapissés, tout autour, de paysages chinois, mêlés avec des figures de divinités, peintes sur du satin. Le plafond et les piliers sont couverts de la même étoffe ; et au bas de la pièce, sont trois ou quatre figures placées dans des niches. Devant elles sont des cassolettes où brûle de l'encens, des lampes entretenues avec du beurre, des urnes, et de petites pagodes d'argent, des dents d'éléphant, des fleurs, etc., le tout orné de soie, de rubans, et d'autres babioles.

¹ Le khellaut est un habillement d'honneur offert dans l'Indostan, par les personnes d'un haut rang, aux gens de distinction qui leur rendent visite. Il est d'ordinaire en pièces ; on le donne sans qu'il soit fait. Le nombre des pièces et leur qualité sont proportionnés au rang des personnes auxquelles on les offre.

Voyages au Thibet

Le palais. Le lama rambokay

p.117 Le palais est un bâtiment très grand, et contient environ trois mille hommes, mais pas une seule femme ; dans ce nombre, il peut y en avoir à peu près mille gylongs ; d'autres sont des partisans des anciens rajahs qu'on y retient, en quelque sorte, emprisonnés ; le reste est composé d'officiers du rajah et du lama, et de toute leur suite. Dans le milieu s'élève une tour, haute d'environ cinq ou six étages ; c'est la demeure du lama rambokay ¹. Il en habite le haut ; ses appartements sont meublés dans le même genre que ceux du rajah, mais beaucoup mieux. Anciennement personne ne pouvait le voir ; mais le temps est bien changé. Nous reçûmes de lui le même accueil que nous avons eu du rajah, à l'exception de la cérémonie du khellaut et du whisky. Après les premières visites, il nous reçut sans cérémonie. Il paraît avoir plus de curiosité qu'aucun homme que j'aie vu dans ce pays.

p.118 Ce palais est, à bien dire, un vrai monastère. Le rajah, ses prêtres, ses officiers, ses domestiques, sont tous claquemurés, comme des prisonniers d'État, dans un bâtiment d'une grandeur immense, et il n'y a pas plus d'une douzaine d'autres maisons dans la ville.

Les portes du palais sont fermées à la chute du jour, et il n'est permis à personne d'y entrer, ni d'en sortir jusques au lendemain matin. Ceux qui l'habitent en sortent rarement plus d'une fois en dix ou douze jours, et c'est pour aller, dans une file de cinq ou six cents à la fois, prendre des bains dans le *Tchinlehou*. Ils paraissent mener une vie triste, oisive même, à ce que je crois ; car les gouverneurs des provinces sont revêtus d'une si grande autorité, qu'on n'a pas à s'occuper ici de beaucoup d'affaires. La cour a peu de relations avec les puissances extérieures, si ce n'est avec le techou-lama, et

¹ C'est, je présume, le grand-prêtre du Boutan.

Voyages au Thibet

encore moins de rapports avec les étrangers. Tous ceux qui habitent dans le palais sont habillés d'un drap rouge foncé.

Divorces et séparations, communs au Boutan et au Thibet

p.119 La polygamie n'est permise ni au Boutan ni au Thibet ; mais les divorces et séparations y sont communs lorsque les époux n'ont point d'enfants. Le rajah, les prêtres, tous les officiers vivent dans le célibat. On n'y connaît ni les castes, ni les dignités héréditaires.

Cérémonies des funérailles

Les habitants du Boutan, comme ceux du Bengale leurs voisins, brûlent les corps des morts.

Un des prêtres du palais étant venu à mourir, j'allai voir la cérémonie : c'était le troisième jour après sa mort. Je trouvai environ quarante prêtres assemblés dans une tente sur le bord d'un ruisseau qui coule au bas du palais, et occupés à chanter leurs prières, tandis que quelques ouvriers coupaient du bois et construisaient le bûcher. Comme ils parurent mécontents de ce que je restais auprès de la tente, je traversai le ruisseau et montai sur une petite colline qui dominait le lieu où p.120 devaient se faire les obsèques. À vingt toises environ du bûcher, on éleva une cabane pour quelques moments : c'est de là qu'on distribuait par intervalles le thé aux prêtres. Quelques pots fort grands qu'on avait mis bouillir sur le feu, semblaient préparer un repas plus solide. Les prêtres continuèrent, à différents intervalles, leurs offices, à voix basse, s'accompagnant du tintement des cloches, et du son des tambours et des trompettes. Quelques vieilles femmes, placées à une certaine distance, disaient leur chapelet et répétaient leurs hymnes *omanie paymie*. La nuit vint ; on apporta en silence le corps enveloppé dans un linceul de toile ; et à l'instant où

Voyages au Thibet

il fut mis sur le bûcher, on entendit retentir un cri perçant semblable à celui d'un contremaître. Tout cela se passait dans les ténèbres. Un parent du mort s'approcha alors du bûcher avec un tison allumé et y mit le feu ; deux d'entre les prêtres l'entretenaient avec du bois frais ; un autre, habillé de blanc, y jetait, de temps à autre, des épices, du sel, du beurre, du bétel, de l'huile et d'autres objets. Tout cela était accompagné du bruit des trompettes, des tambours et des cloches. Le feu brûlait lentement ; une bonne averse vint à tomber, ^{p.121} et je retournai chez moi sans attendre la fin de la cérémonie. Il est d'usage, m'a-t-on dit, de recueillir les cendres le troisième jour : on les porte en procession solennelle jusques au fleuve *Tchinlehou*, dans lequel on les jette. Il ne paraît pas que la coutume qui assujettit la femme à se brûler elle-même avec le corps de son mari, ait jamais été pratiquée au Boutan.

Croyance à la métempsycose

La grande précaution avec laquelle les habitants du Boutan évitent de mettre aucun animal à mort, paraît une preuve évidente qu'on y croit à la doctrine de la métempsycose. M. Bogle, en parlant du lamarabokay ¹, dit,

« qu'un jour M. Hamilton lui montrant un microscope, vint à attraper une mouche ; que toute la chambre fut aussitôt en rumeur, et que le lama tremblait de tous ses membres qu'il ne la tuât.

Gylongs ou prêtres. Temples

^{p.122} Les *gylongs*, ou prêtres de ce pays, le deviennent par choix et dès leur jeunesse. Il y a une infinité de temples sur toutes les routes. Une des formes est un long mur avec des

¹ Au Boutan, chaque chef spirituel est appelé *lam*. Je ne saurais dire si c'est un titre d'un ordre inférieur, ou une corruption du mot *lama*.

Voyages au Thibet

pierres portant l'inscription *om-ma-mie*, et entourant de petites figures, en bas-relief, faites de marbre noir et le visage doré, placées au centre et aux bouts du bâtiment. Il y a quelquefois des *om-ma-mie* sur un baril que l'eau fait tourner. Quelques temples consistent en un bâtiment de quinze pieds carrés qu'ils garantissent de toute profanation en n'y mettant ni portes, ni fenêtres. Il y a, dans chaque maison, un petit autel en l'honneur des dieux, que l'on couvre de fleurs, et sur lequel la famille offre, chaque jour, ses hommages religieux.

Profession des armes

Le métier de soldat n'est point une profession distincte au Boutan. Chaque habitant porte l'épée et est familiarisé avec l'usage de l'arc. La salle de tous les officiers publics est ^{p.123} tapissée de fusils, d'épées et de boucliers qui servent à armer leurs domestiques et leurs gens, en temps de guerre ou de danger. On rassemble les habitants des différents villages ; ils se mettent sous leurs ordres et marchent contre l'ennemi.

Armes ordinaires

Les armes ordinaires sont une large épée de bonne trempe, avec un fourreau de chagrin ; un bouclier de cannes tressées, peint avec des raies rouges ; un arc formé d'un morceau de bambou ; un carquois fait d'un morceau du tronc du même arbre ; des flèches de roseau, barbées et quelquefois trempées dans un poison, que l'on dit si subtil, que les plus légères blessures deviennent mortelles en peu d'heures. Quelques Boutaniens sont armés de piques ; ils ont une grande confiance dans les armes à feu, mais ne sont pas si adroits à se servir du fusil que de leurs anciennes armes, l'arc et l'épée.

Voyages au Thibet

Habillement de guerre

Leur habillement de guerre varie ^{p.124} beaucoup ; les uns portent un bonnet piqué ou de canne, de la forme d'un pain de sucre, avec une touffe de crins de cheval teints de quelque couleur ; une capote ou un casque avec un ornement semblable ; et dessous, ils mettent quelquefois une touffe de faux cheveux, pour suppléer au défaut des leurs qu'ils portent fort courts au Boutan. Quelquefois on leur voit une cotte de mailles ; mais en paix comme en guerre, ils portent un vêtement semblable à celui des montagnards d'Écosse, des bas drapés dont la semelle est de cuir et ramassés autour du genou, une jaquette ou tunique, et quelquefois, par-dessus tout cela, dans les temps froids, deux ou trois couvertures rayées. Les chefs seuls sont à cheval. Ils dorment tous en plein air, et se tiennent chaudement par le moyen de leurs sarraus et de leur *whisky*. Les chevaux de leurs chefs sont ornés de queues, de vaches teintes en rouge. Lorsqu'ils attaquent, ils poussent des cris et des hurlement pour s'animer eux-mêmes autant que pour intimider l'ennemi. Leur grand plaisir est d'attaquer la nuit.

Caractère des Boutaniens

Plus je vois des Boutaniens, plus je me plais avec eux. Les gens du peuple ont un bon caractère ; ils sont francs, et je les crois d'une fidélité à toute épreuve. Les hommes d'État possèdent quelque chose de cet art qui appartient à leur profession. Les Boutaniens sont les hommes les mieux bâtis que j'aie jamais vu. Plusieurs d'entr'eux sont très beaux, et leur teint est aussi agréable que celui des peuples du midi de la France.

Le deb-rajah, avec toute sa cour, et les habitants des villages voisins, sans doute à l'exemple des Scythes leurs ancêtres, émigreront de ce lieu dans cinq mois d'ici. Leurs quartiers

Voyages au Thibet

d'hiver sont à Pounaka, à deux jours de marche au sud-est, où le climat, dit-on, est si chaud qu'il y vient des mangoues, des ananas, etc. Le palais, à ce qu'on m'assure, est plus grand que celui d'ici (Tassesuddin), et bien meublé.

Entrée au Thibet. Lieu d'exposition des morts

Le premier objet qui vous frappe, lorsque ^{p.126} vous descendez des montagnes du Boutan, pour entrer dans le Thibet, est une hauteur dans le milieu de la plaine, où les habitants de Paridsong exposent leurs morts. Ils y apportaient un corps, comme nous descendions ; des aigles, des éperviers, des corbeaux et d'autres oiseaux carnivores volaient aux environs dans l'attente de leur proie. Chaque village a un lieu destiné à cet usage. Il y a seulement deux exceptions à la coutume. On brûle le corps du lama, avec du bois de sandal, et ceux qui meurent de la petite vérole sont enterrés, afin que la contagion ne puisse faire des progrès.

Cérémonie religieuse

Un des domestiques de Payma ¹ portait une branche d'arbre à laquelle un mouchoir blanc était attaché par un nœud, je ne pouvais d'abord comprendre ce que cela voulait dire ; mais j'en eus bientôt l'explication ; car après nous être arrêté quelques moments dans une tente, pour prendre le thé avec le chef d'un monastère voisin de Paridsong et soumis au ^{p.127} techou-lama, nous avançâmes dans la plaine jusqu'à ce que nous arrivâmes à un monceau de pierres, vis-à-vis un rocher élevé couvert de neige. Nous fîmes halte en cet endroit ; et les esclaves ayant ramassé en un tas des morceaux de bouse de vache sèche, un d'eux fit jaillir des étincelles avec sa pierre à fusil, et y mit le feu. Nous nous assîmes autour, et comme le temps était rude,

¹ Payma était un serviteur du techou-lama, envoyé pour escorter M. Bogle à Techou-Loumbo.

Voyages au Thibet

nous trouvâmes, dans cette ressource, un grand soulagement. Quand le feu fut bien allumé, Payma tira de sa poche un livre de prières ; un des gens apporta une coupe de cuivre ; un autre la remplit d'une sorte de liqueur fermentée, sortant du ventre d'une brebis fraîchement tuée, dans laquelle il mêla du riz et de la fleur de farine ; et quand ils eurent jeté dans le feu quelques herbes sèches et aussi de cette même fleur de farine, ils commencèrent leurs cérémonies. Payma fit l'office de chapelain ; il chantait les prières à voix haute ; les autres l'accompagnaient ; et, de temps en temps, la petite coupe était vidée du côté du rocher. Après huit de ces libations, on finit la cérémonie, en plaçant sur le monceau de pierres l'espèce de drapeau blanc qui avait été porté devant nous. La montagne où se fait ^{p.128} ce sacrifice est nommée Tehoumul-hary ¹. Elle est située entre le Boutan et le Thibet, et, assez ordinairement, couverte de neige. Elle s'élève perpendiculairement comme un mur, et est environnée d'un cordon de rochers plus petits, qui portent le nom de fils et de filles de Tehoumul.

Vénération des dévots du lama pour les rochers et les montagnes

De même que les eaux du Gange, ou de toute autre rivière, sont sacrées pour l'Hindou brûlé du soleil, de même aussi les rochers et les montagnes sont des objets de vénération pour les dévots du lama. Ils élèvent à leur sommet des étendards remplis d'inscriptions, et couvrent leurs côtés de prières gravées avec des cailloux, en caractères si gros, qu'on peut les lire *en courant*.

Lac Chantze-Pelling

Le jour suivant, nous fîmes route le long des bords du lac appelé Chantze-Pelling. Il est entretenu par un grand courant d'eaux minérales, qui sort du flanc de la montagne, ^{p.129} et

¹ Hary est le nom d'une divinité des Hindous.

Voyages au Thibet

dont l'étendue est d'environ dix-huit milles du nord au midi. Il était à moitié gelé, et bien fourni d'oies et de canards sauvages ; nous rencontrâmes aussi quelques lièvres, et un troupeau de chèvres aux cornes torses et frisées. Nous aurions pu nous donner un grand plaisir, sans les scrupules de mon ami Payma. Il s'opposa avec force au désir que nous avions de chasser, nous représentant que c'était un grand crime, dont les habitants seraient très scandalisés, et qui était particulièrement défendu dans toute l'étendue du territoire de *Tehoumul-hary*. Nous eûmes de longs débats à ce sujet. Enfin, nous en vînmes à un accommodement. Il fut convenu, de mon côté, que nous ne tirerions pas que nous n'eussions tout-à-fait perdu de vue les montagnes saintes, et du sien, que l'autorité des lois sur les chasses, serait suspendue dans les lieux solitaires et infréquentés.

Religion des lamas

La religion des lamas a beaucoup d'affinité avec celle des Hindous ; je ne saurais en expliquer la raison. Plusieurs de leurs divinités sont les mêmes. Le *Shastra* est traduit en leur_{p.130} langue, et ils ont pour lui autant de vénération que pour les lieux sacrés de l'Indostan. En un mot, si la religion du Thibet n'est point fille de celle des Gentoux, elle a au moins avec elle une origine commune. Les maximes si humaines de la croyance des Hindous sont en vénération au Thibet. On y regarde comme un crime de donner la mort à une créature vivante, quelle qu'elle soit, et l'un des vœux exigé pour le sacerdoce est de ne jamais le commettre. Mais dans toutes les parties du monde, les hommes savent facilement accommoder leur conscience aux passions, et les habitants du Thibet ne font point exception à cette règle générale. Ils confient à la basse classe, à la classe indigente du peuple, l'emploi de tuer leurs bestiaux et éludent ainsi le précepte. La défense rigoureuse de manger du bœuf, venue de l'Indostan,

Voyages au Thibet

est à peu près violée de même. Le bétail du Thibet est, pour la plus grande partie, d'une espèce à queue très touffue. Ils en font donc la distinction comme d'animaux d'un genre différent de la vache du *Shaster*, et en mangent sans faire de questions, *pour le repos de leur conscience*.

Arrivée à Déchéripgay

p.131 Aussitôt après notre arrivée à Déchéripgay où le lama résidait alors ¹, nous entrâmes dans le palais, nous nous promenâmes dans la cour, et parvînmes dans nos appartements au moyen des échelles.

Déchéripgay est située dans une vallée étroite et au pied d'une montagne escarpée et couverte de rochers. Le palais est petit ; il n'a que deux étages ; des rangs de petits appartements l'environnent de trois côtés, ainsi qu'une galerie de bois qui en fait le tour, ce qui forme une petite cour qui est pavée de marbre. Tous les escaliers sont de larges échelles. Les toits sont décorés d'ornements en cuivre doré, et sur le front de la maison, sont placées trois assiettes rondes d'airain, emblème de *Om-ham-hong*. L'appartement du lama est au faîte. Il est petit, et tout tapissé d'étoffes de soie de différentes couleurs, et de vues de Potalla, de Techou-Loumbo, etc.

p.132 Dans l'après-midi, j'eus ma première audience du lama, j'ai rendu compte ailleurs de l'entretien : je ne parlerai ici que des cérémonies.

Cérémonie de la réception faite par le lama

Le lama était sur son trône de bois, sculpté et doré, avec quelques coussins, sur lesquels il était assis les jambes

¹ Le lama avait fixé sa résidence à Déchéripgay, à cause de la petite vérole, qui avait fait des ravages dans sa capitale, Techou-Loumbo.

Voyages au Thibet

croisées. Son habillement était un bonnet en forme de mitre, d'un large drap jaune, avec de longues oreilles, doublées de satin ; une jaquette de drap jaune, sans manches, et un manteau de satin de la même couleur, jeté sur ses épaules. À l'un de ses côtés se tenait son médecin, avec un paquet de parfums et des branches de bois de sandal qui brûlaient dans sa main. De l'autre, était son *sopon-chombo* ou porte-coupe. Je plaçai devant lui le présent du gouverneur, lui remis dans les mains mes lettres de créance et un collier de perles, ainsi qu'un mouchoir blanc pour mon compte, suivant la coutume du pays. Il me reçut de la manière du monde la plus obligeante, j'étais assis sur un tabouret ^{p.133} élevé couvert d'un tapis. On mit devant moi et devant M. Hamilton, qui m'accompagnait, des assiettes de mouton bouilli, de riz bouilli, de fruits secs, de confitures, de sucreries, de paquets de thé, des moutons entiers desséchés, etc.

Le lama but deux ou trois tasses de thé avec nous, mais sans faire aucune prière. Il nous invita deux ou trois fois à manger ; et, lorsque nous nous retirâmes, il nous jeta sur le cou des mouchoirs blancs. Après deux ou trois visites, il nous reçut, excepté les jours de fêtes, sans aucune cérémonie, la tête découverte, vêtu d'une simple jupe de serge rouge que portent tous les gylongs, en bottes de cuir de Bulgarie, avec une veste de drap jaune, les bras nus et un morceau de gros drap, jaune, jeté en travers sur les épaules. Son siège était, tantôt une chaise, tantôt un banc, couvert de peaux de tigre. Le seul *sopon-chombo* était présent. Quelquefois il se promenait avec moi dans la chambre, m'expliquait les diverses peintures, ou m'entretenait de quelque sujet indifférent ; car, bien qu'il soit révééré, par toutes les montrées orientales de l'Asie, comme ^{p.134} le substitut de Dieu, doué d'une portion de la science infinie, et de plusieurs autres attributs divins, il met de côté, dans ses conversations, tout ce que son caractère a d'auguste,

Voyages au Thibet

s'accommode à la faiblesse des mortels, s'attache plus à gagner l'amour qu'à inspirer la crainte, et se conduit de la manière la plus affable avec tout le monde, surtout avec les étrangers.

Lama actuel

Le techou-lama actuel est âgé d'environ quarante ans, de petite taille, et quoiqu'il n'ait pas beaucoup de corpulence, il paraît avoir des dispositions à l'embonpoint. Son teint est plus beau que celui de la plupart des habitants du Thibet, et ses bras sont aussi blancs que ceux d'un Européen. Ses cheveux, noirs comme du jais, sont coupés très court ; il ne laisse jamais croître sa barbe et ses moustaches plus d'un mois ; il a les yeux petits et noirs ; il y a, dans sa physionomie, une expression de bienveillance et de sérénité. Son père était un Thibétain, sa mère, une parente très proche du rajah de Ladack. C'est d'elle qu'il a appris la langue de l'Indostan, dont p.135 il n'a qu'une connaissance médiocre, et qu'il aime singulièrement à parler. Son caractère est ouvert, franc et généreux ; il est d'une grande gaîté dans sa conversation, qui est très agréable ; il conte une anecdote plaisante avec beaucoup d'enjouement et de vivacité. Je cherchai à découvrir, dans son caractère, ces défauts qui sont inséparables de l'humanité ; mais il est si généralement aimé, que ce fut sans succès, personne ne trouvant dans son cœur de quoi mal parler de lui.

Attouchement du lama

Une immense multitude de peuple vint pour rendre ses hommages respectueux au lama, et pour recevoir sa bénédiction. Il était assis sous un dais, dans la cour du palais. Les fidèles étaient tous rangés en cercle. Les laïcs vinrent les premiers. Chacun faisait son offrande suivant ses moyens ; l'un donnait un cheval, l'autre une vache ; quelques-uns

Voyages au Thibet

apportaient des moutons entiers desséchés, des sacs de fleur de farine, des pièces de drap, etc., et ceux qui n'avaient rien autre chose donnaient un mouchoir blanc. Toutes ces offrandes étaient reçues par un domestique du lama, qui mettait un morceau de drap ^{p.136} avec un nœud fait, ou supposé fait, par les mains du lama, autour du cou de ses pieux fidèles. Après cela, ils s'avançaient jusques au lama, qui était assis, les jambes croisées, sur un trône formé de sept coussins, et leur touchait la tête avec ses mains, ou avec une touffe de soie suspendue à un bâton, selon leur rang et leur caractère. Sur les gyllongs ou sur les laïcs de distinction, il imposait les mains. Les annies, ou nonnes, et les laïcs d'une classe moins relevée, avaient un morceau de drap placé entre sa main et leur tête ; et il ne touchait le bas peuple, à mesure qu'il passait, qu'avec cette touffe de soie qu'il tenait dans les mains. J'ai souvent admiré sa pénétration à distinguer les différents ordres du peuple, surtout les jeunes prêtres d'avec les nonnes, quoiqu'ils soient vêtus de même, et quelquefois confondus et mêlés ensemble.

Charité du lama, surtout envers les fakirs

Entr'autres bonnes qualités que possède le lama, on remarque la charité. Il a de fréquentes occasions d'exercer cette vertu ^{p.137} envers les fakirs, qui viennent de l'Inde ici. Il y a, dans le pays, un nombre infini de gens de cette profession, et le lama, qui parle assez bien leur langue s'entretient tous les jours avec eux de ses fenêtres, et recueille, par ce moyen, des connaissances sur les divers pays et gouvernements de l'Indostan.

Il leur donne par mois une certaine provision de thé, de beurre, de fleur de farine, etc., et, en outre, de l'argent. Souvent il leur fait, à leur départ, quelque présent considérable. Les pèlerins hindous, ainsi entretenus aux

Voyages au Thibet

dépens du lama, peuvent être au nombre de cent cinquante, sans y compter environ trente fakirs musulmans ; car, quoique le génie de la religion de lama soit opposé à celui du mahométisme, il est doué d'une charité universelle, et il se montre exempt de ces préjugés, de ces idées étroites qui, voisines de l'ambition et de la cupidité, ont fait naître une source intarissable de maux pour les hommes. Sa charité envers ces pèlerins vient, j'imagine, en partie de la bonté naturelle de son caractère, en partie du désir qu'il a de s'instruire et de satisfaire sa curiosité sur l'Indostan, *l'école de la religion du Thibet*. Ces fakirs, quoiqu'il en soit, ne se font point scrupule de violer leurs vœux dans toutes les occasions si ce n'est pour manger du bœuf ; c'est une race d'hommes non seulement très incommodes, mais encore pétris de toutes sortes de vices.

Voyage à Techou-Loumbo avec le lama. Visites qu'ils reçoivent

Après avoir séjourné quelque temps à Déchéripgay, le lama partit pour Techou-Loumbo, et M. Bogle l'accompagna. Tout le voyage ne fut qu'une suite de cérémonies religieuses, les peuples accourant de toutes parts sur la route pour recevoir la bénédiction de leur grand-prêtre et souverain. Quand on fut arrivé près de Techou-Loumbo, il s'arrêta pendant quelque temps.

« Depuis le lieu de repos, continue M. Bogle, jusques à notre arrivée au palais du lama, la route présentait, de chaque côté, deux haies de spectateurs. Tous étaient vêtus de leurs habits des jours de fêtes ; les paysans chantaient et dansaient ; environ trois mille gylongs étaient rangés près ^{p.139} le palais, quelques-uns avec de grands morceaux de drap bigarré, suspendus sur leur poitrine, d'autres avec leurs cymbales et leurs tambours. Quand le lama passa, ils s'inclinèrent en avant jusques à la moitié du corps, et le suivirent des yeux ; mais il y avait dans leur physionomie un air de vénération,

Voyages au Thibet

mêlé d'une joie vive qui me satisfit plus que toute autre chose ; c'est la sympathie qui fait naître l'affection, et je ne pouvais, en quelque sorte, me défendre d'éprouver, pour le lama, les mêmes sentiments que ses fidèles.

Le lama avança, le plus qu'il put, et se promena alors lentement dans les avant-cours du palais, s'arrêtant de temps à autre, et jetant des regards de bonté sur son peuple. Nous traversâmes Techou-Loumbo qui est bâtie sur la pente la plus basse d'une montagne escarpée. Les toits du palais, qui est grand, sont entièrement de cuivre doré. Le bâtiment est en brique de couleur noirâtre. Les maisons de la ville s'élèvent l'une au-dessus de l'autre. Quatre temples, avec des ornements dorés, sont mêlés parmi ces maisons, et cela leur donne tout-à-fait l'apparence d'édifices royaux. Plusieurs des cours ^{p.140} sont spacieuses, pavées en marbre, et entourées de galeries. Les allées, pavées de même, sont étroites. Le palais est habité par le lama et ses officiers, et contient des temples, des greniers, des magasins, etc. ; le reste de la ville est habité entièrement par les prêtres, qui sont au nombre de quatre mille.

Depuis le jour de notre arrivée à Techou-Loumbo jusqu'au 18 de janvier, le lama fut occupé à recevoir des visites et des présents. Dans la foule de ses fidèles était une caravane considérable de Calmoucks qui offrirent à sa chasse des lingots d'argent, des fourrures, des pièces de soie et des dromadaires. Ils restèrent environ un mois à Techou-Loumbo. De là ils dirigèrent leur route vers Lahassa, où ils passèrent dix jours, et s'en retournèrent dans leur pays, qui est à trois mois environ de chemin au nord.

Je ne me trouvai présent à aucune de ces visites ; je gardai mon logis où j'en reçus assez pour mon propre compte. Des gylongs venaient, un grand nombre à la fois, dans mon appartement, pour me voir ; ou montaient sur le toit et me

Voyages au Thibet

regardaient d'en haut, je ne refusais jamais l'entrée à personne ; et ^{p.141} quand je leur avais donné une prise de tabac, et que je les avais favorisé d'un regard après les avoir fait asseoir, ou que je leur avais offert, en présent, quelques-uns des objets que j'avais apportés avec moi, ce qui ne manquait jamais de produire des exclamations de *pah, pah, pah, tzi, tzi, tzi*, ils se retiraient et faisaient place à d'autres. Ce manège continua plus ou moins fréquemment, tout le temps de mon séjour à Techou-Loumbo.

M. Bogle fait la description de plusieurs cérémonies religieuses et politiques auxquelles il assista. C'était un mélange de prières, de danses, de chants et de repas où l'on mangeait et l'on prenait le thé.

Célébration du jour de l'an

Le premier jour de l'année thibétaine, tout le monde, excepté le lama, s'assemble dans la grande cour qui est dans le palais. Toutes les galeries qui l'environnent étaient garnies d'une foule de spectateurs. Je fus placé, selon l'usage, par le *techou-coucho*, dans le balcon le plus élevé. La cérémonie commença par des danses exécutées par des masques. Alors on éleva en l'air plusieurs bannières ; ^{p.142} et une foule de gylongs, vêtus d'habillement de diverses couleurs, marchait en procession autour de la cour, avec des cymbales, de tambours, des trompettes, des hautbois, des tambourins. Après eux venaient environ vingt gylongs en masques, représentant les têtes de différents animaux, ouvrages, pour la plupart, de l'imagination, et dans leurs habits de mascarade, ils formaient des danses avec des figures antiques assez semblables à celles que j'avais vues à Tassesuddin ¹, mais beaucoup mieux exécutées. Après cela, on mit sur la terre la figure d'un homme tracée au crayon sur le papier. On fit, autour de cette figure plusieurs cérémonies

¹ C'est la capitale du Boutan.

Voyages au Thibet

étranges, qui me parurent fort bizarres, parce que je ne les comprenais pas. On alluma un grand feu dans un coin de la cour ; enfin on l'y étendit ; et comme elle était faite de matières combustibles, elle disparut bientôt, non sans une violente explosion et beaucoup de fumée. On me dit que cette figure représentait le diable ; mais je ne suis point assez versé dans la mythologie du Thibet, pour entrer dans des ^{p.143} détails. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle était peinte en blanc avec des traits réguliers ; que ce fût, ou non, la représentation de cet être qui va çà et là sur toute la surface de la terre, cherchant qui il pourra dévorer, c'est ce que j'ignore ; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'elle ressemblait beaucoup un Européen.

Jeu d'échecs

Les plus agréables moments que j'ai passés avant l'arrivée des *pyn-cochos* (neveux du lama) furent, je dois l'avouer, mes audiences auprès du lama, ou quelques parties d'échecs. L'arrivée d'un grand nombre de Calmoucks me procurait des adversaires autant que j'en pouvais désirer. Voici en quoi leur manière de jouer ce jeu diffère de la nôtre : le privilège de remuer deux pièces à la fois est borné, chez eux, au premier pion joué par chaque joueur, et ils ne connaissent rien de ce que nous appelons *roquer*, non plus que la (*statemate*). Au lieu de ce dernier, c'est un jeu où l'avantage est égal de part et d'autre, le roi restant seul sur l'échiquier, sans aucune pièce, ni pion qui l'y accompagne. Dans mes premiers ^{p.144} essais d'habileté contre les Tartares, il était assez ordinaire que je fusse le perdant. Car lorsqu'un Tartare est assis à une partie d'échecs, il invite deux ou trois de ses compatriotes à l'aider de leurs conseils. Ils rapprochent ensemble leurs têtes nues, examinent avec attention, et se consultent sur chaque coup. À la fin, je me

Voyages au Thibet

déterminai à ne plus les ménager, et les combattis avec leurs propres armes. Ne pouvant obtenir qu'un seul Tartare se déterminât à entrer en lice, tête à tête, avec moi, je pris de mon côté un nombre égal de conseillers, et je gagnais alors facilement.

Présents aux parents du lama

On m'excusera de parler d'un objet qui, tout étranger qu'il est au sujet de ces mémoires, ne doit pas m'échapper, pour que justice soit rendue à mes bons amis les Thibétains. Les procédés obligeants dont le techou-lama et tous ceux qui l'environnent m'ont comblé, ainsi que le désir de me concilier la bienveillance des Thibétains dont je ne crois pas qu'aucun Anglais, avant moi, ait visité le ^{p.145} pays, me déterminèrent à faire quelques présents aux parents du lama. J'achetai, en conséquence, des chapelets de corail auxquels on attache le plus grand prix dans ce pays : je les portai avec moi, dans ma visite, au *kam-cocho* et à ses filles, et j'eus beaucoup de peine à les leur faire accepter. Les *pyn-cochos* furent encore plus difficiles ; et je passai, je crois, une bonne heure dans leur tente avant de pouvoir obtenir d'eux qu'ils agréassent mes chapelets.

— Vous, êtes venu, me dirent-ils, d'un pays éloigné ; c'est à nous à rendre agréable votre séjour parmi nous ; pourquoi nous feriez-vous des présents ?

Entretiens avec le lama

M. Bogle a rapporté avec soin les entretiens qui eurent lieu dans les différentes audiences qu'il reçut du lama : mais la crainte que j'aurais de m'étendre trop sur un ouvrage, qui, je l'espère, sera quelque jour donné en entier au public, me force de mettre des bornes au désir que j'aurais de les citer. L'extrait suivant, au reste, peut servir à jeter quelque ^{p.146} lumière sur le caractère du lama, si digne d'attirer et de

Voyages au Thibet

fixer nos regards.

Dans la seconde audience où M. Bogle fut admis, quand les cérémonies furent entièrement terminées, après quelques moments de conversation sur des sujets politiques le lama lui dit :

— Je vous avouerai avec franchise que le motif du premier refus que j'ai fait de vous recevoir, est que mes gens m'en avaient détourné. J'avais aussi beaucoup entendu parler de la puissance des Européens ; on m'avait dit que la Compagnie était comme un grand roi, passionnée pour la guerre et avide de conquêtes : et comme l'affaire de mon peuple et la mienne est de prier Dieu en paix, je craignais de recevoir des Européens dans le pays. Mais j'ai appris depuis qu'ils sont bons et justes ; je n'en avais jamais vu aucun ; mais votre arrivée me rend heureux, et j'espère que vous oublierez mon premier refus.

M. Bogle lui exposa ensuite la situation et l'histoire de la Compagnie des Indes Orientales, et l'ayant assuré du respect que les employés de cette compagnie avaient pour son caractère et pour son auguste rang, le lama ajouta « que les préventions qu'on lui ^{p.147} avait données contre les Anglais étaient dissipées.

— Je désire, lui dit-il, avoir un lieu sur les bords du Gange, où je puisse envoyer mon peuple prier. Je me propose d'écrire au gouverneur à ce sujet ¹, et je désire que vous secondiez mes intentions.

Il lui fit ensuite des questions sur l'Angleterre, sur la religion de ce royaume, et demanda à M. Bogle s'il révérait *Criss*, en formant une croix avec ses doigts. Il ajouta qu'il y avait eu autrefois quelques prêtres européens à Lahassa, qui adoraient la croix ; mais qu'ils avaient fomenté des troubles, et qu'on les avait chassés du pays.

« Le 18 novembre, continue M. Bogle, j'eus une autre audience du lama. Il parla de religion, et de l'affinité de sa croyance,

Voyages au Thibet

avec celle des brahmes. Il me dit qu'il adorait les trois grandes divinités des Hindous, *Brimha*, *Vichnou* et *Sieb* ; mais qu'il ne reconnaissait aucune des divinités subalternes. Il me demanda alors combien il y avait de dieux dans ma religion. Je lui répondis, *un seul*. Il m'observa, avec l'expression de la charité, que ^{p.148} nous adorons tous le même Dieu, mais sous différents noms, et que nous atteignons au même but, quoiqu'en suivant des routes diverses. Le lama me dit que sa religion et celle des Chinois était la même. Quelle immense étendue de pays elle embrasse !

Désir du lama d'établir au Bengale une maison religieuse

Il revint ensuite sur ce qu'il m'avait déjà dit de son projet de voir une maison religieuse établie sur les bords du Gange, et je lui réitérai mes assurances de l'empressement avec lequel je croyais que ses désirs seraient remplis. Il me dit qu'il avait aussi écrit, ou qu'il se proposait d'écrire au changi-lama, grand-prêtre à Pékin, avec lequel il entretenait les relations les plus amicales et les plus intimes, pour lui apprendre que les Européens étaient maîtres du Bengale, et lui avaient montré des dispositions bienveillantes, et je regarde comme très probable, ajouta-t-il, qu'il enverra quelques personnes pour visiter les principaux lieux consacrés dans ce pays au culte religieux.

— Je ne suis, me dit-il, ^{p.149} qu'un très petit personnage, en comparaison du changi-lama ; car il est toujours en présence de l'empereur, et son influence sur lui est grande. La faveur dont l'empereur m'honore, ainsi que le délaï-lama, nous la devons en grande partie aux bons offices du changi-lama à sa cour ; j'espère donc que s'il envoie quelques personnes au Bengale, le gouverneur leur fera un bon accueil.

¹ Voyez l'extrait de sa lettre, page 154.

Voyages au Thibet

Dans une lettre à M. Hastings, M. Bogle s'exprime ainsi ;

Dans ma lettre du 5 décembre, je vous ai parlé du désir qu'a le lama, de fonder une maison religieuse sur les bords du Gange. Il y a environ sept ou huit cents ans que les pontifes du Thibet avaient plusieurs monastères au Bengale, et leurs prêtres avaient coutume de voyager dans ce pays, pour étudier la religion et le langage des brahmes, et visiter les lieux saints de l'Indostan. Lorsque les mahométans conquièrent le Bengale, ils pillèrent et détruisirent leurs temples, et les chassèrent du pays. Depuis ce temps, il n'y a eu que très peu de relation entre les deux royaumes. Le lama conçoit que, s'il pouvait, après un si long intervalle, ^{p.150} obtenir un établissement religieux dans le Bengale, cela répandrait un éclat brillant sur son pontificat, et servirait à étendre sa réputation et à rendre son caractère plus auguste. Il se propose aussi d'envoyer, pendant l'hiver, quelques-uns de ses gylongs pour vous visiter à Calcutta, et de là se rendre en pèlerinage à Gongo, Ségor, etc. Il a écrit à *Chidzun-tambo* ¹, à Pékin, lequel jouit d'un grand crédit auprès de l'empereur. Il lui donne avis que les Anglais sont actuellement maîtres du Bengale ; que vous, leur chef, avez montré à son égard des dispositions très favorables ; que les Anglais laissent à chacun le libre et tranquille exercice de sa religion ; enfin, il lui conseille d'envoyer quelques personnes pour vous voir de sa part, et visiter en même temps les principaux temples du Bengale.

Dans une autre lettre, il dit :

« Le caractère et les talents du techou-lama, la découverte qu'il a faite du délaï-lama actuel, placé par lui sur le siège de Potalla ², la ^{p.151} faveur spéciale dont l'empereur de la Chine l'honore, la part qu'il a eu à la nomination du gésu-

¹ C'est, je présume, le nom du changi lama dont on a parlé ci-dessus.

² Lieu de la résidence du délaï-lama.

Voyages au Thibet

rambokay, c'est-à-dire, du premier ministre, ou plutôt du régent, tout cela lui donne une très grande influence.

Gouvernement actuel

« Le siège du gouvernement est à Lahassa. L'empereur de la Chine est le vrai souverain. Il est représenté par deux officiers chinois, qui sont changés tous les trois ans. Le devoir de ces officiers est de rendre compte à leur cour de l'état du pays ; mais on m'a assuré qu'ils se mêlent rarement du gouvernement, et que, pendant la minorité du délaï-lama, il est confié au gésu-rambokay et à quatre ministres. Il y a un nombre considérable de villages et de monastères appartenant au techou-lama, qui sont dispersés dans tout le Thibet, et confondus avec ceux du délaï-lama. S'il fallait expliquer la nature d'un gouvernement où tant d'intérêts si différents se trouvent mêlés ensemble, je serais obligé d'entrer dans des détails auxquels la connaissance très imparfaite que j'ai du pays, ne me permettrait pas de me livrer sans témérité.

p.152 Depuis environ soixante-dix ans, l'empereur de la Chine s'est approprié la souveraineté du Thibet, par le moyen dont on acquiert ordinairement des souverainetés, c'est-à-dire, en se portant pour médiateur dans les débats élevés entre deux partis. Par suite d'une révolution, arrivée il y a environ vingt-cinq ans, le gouvernement du Thibet fut confié à l'ancien délaï-lama. À sa mort, gésu-rambokay, son porte-coupe, ou confident, parvint à l'administration suprême des affaires, en partie par son propre crédit à la cour de Pékin, en partie à la recommandation du techou-lama, qui fut dès lors considéré comme le premier personnage du pays. Au bout de deux ans, le techou-lama découvrit l'enfant dans le corps duquel avait passé l'esprit du dernier délaï-lama, et en donna avis à la cour de la Chine. Il fut aussitôt reconnu par l'empereur. Le kangi-lama, ou

Voyages au Thibet

grand-prêtre, qui réside à Pékin, vint le visiter, et après quelques mois de séjour à Techou-Loumbo, il retourna à la cour.

Pendant plusieurs années après l'élévation de gésub, le techou-lama continua d'avoir ce l'influence dans le gouvernement ; ^{p.153} mais ensuite, gésub a tâche de se maintenir dans son emploi par son propre crédit ; et quoiqu'il paraisse avoir une grande déférence pour l'opinion du lama, il le consulte aussi rarement qu'il est possible. Le grand objet de sa politique est de s'assurer l'administration à lui-même, et, par site, à son neveu ; tandis que le techou-lama, au contraire, met en usage tout son crédit, à la cour de Pékin, pour faire donner le gouvernement au délaï-lama, qui va tout à l'heure atteindre l'âge, et pour obtenir le titre de ministre dévoué entièrement à son service. S'il parvient à son but, son influence en redeviendra plus puissante ; car, indépendamment de la bonne intelligence qui existe entre tous les pontifes orientaux, le délaï-lama, qui doit son rang au techou-lama, et qui a été instruit par ses gens, sera naturellement porté à donner la plus grande attention à ses conseils, et à ses avis.

Rapports entre la religion du Thibet, de la Chine et de l'Inde

Les opinions religieuses des Thibétains, des Indiens, et des Chinois, forment une ^{p.154} chaîne qui pourrait être suivie avec un certain degré de certitude. Les lamas du Thibet sont considérés, par l'empereur de la Chine, comme les pères spirituels de sa religion, tandis qu'eux-mêmes regardent l'Indostan comme le pays où leur religion a pris naissance. C'est ce qui est évident, par une lettre du techou-lama à M. Hastings, dont voici un extrait :

Extrait d'une lettre du techou-lama, à M. Hastings, gouverneur du Bengale, par laquelle il demande un terrain sur les bords du Gange, dans le Bengale, pour y bâtir un temple.

Dans les premiers temps j'ai souvent reçu mon existence des villes d'Allahabad, de Bénarès, de Pattia, de Purnea, et d'autres lieux du Bengale et d'Orixa ; et ayant toujours été

Voyages au Thibet

bien traité par ces villes, j'ai conçu pour elles l'attachement le plus vif ; et mon cœur est pénétré de l'affection la plus sincère pour leurs habitants.

p.155 Je vous prie de m'accorder un terrain auprès de la mer, afin que je puisse y faire bâtir une maison de prières ; et pour subvenir aux frais de la bâtisse, je vous envoie cent pièces par M. Bogle, avec quelques tapis, étoffes, et autres choses nécessaires pour la décoration du temple, qu'il vous remettra ; et je vous supplie de permettre que ce bâtiment soit construit tout de suite, et que les ornements y soient placés. Aussitôt que la saison du froid sera passé, je vous enverrai certainement quelques-uns de mes gens, sinon de la famille du lama ¹, qui est patron de l'empereur de la Chine. J'espère que vous voudrez bien les recevoir avec bonté, et envoyer quelques-uns des vôtres avec eux, lorsqu'ils iront visiter tous les lieux de prières d'Allahabad, de Bénarès et autres, pour y remplir leurs devoirs religieux.

Observations sur le délaï-lama et le techou-lama

M. Maconichie, en communiquant cette lettre à la société royale d'Edinbourg, p.156 observe :

« qu'il est hors de tout doute que le techou-lama, quoique pontife d'un rang inférieur au délaï-lama, est regardé comme possédant l'âme des saints, ou divins personnages qui florissaient dans les premiers temps, et comme conservant le souvenir de tout ce qui leur était arrivé dans ces temps reculés de leur existence.

Par un passage de la lettre de M. Turner, (voyez page 171 ci-après), on pourrait supposer que le techou-lama est, au contraire, le pontife supérieur. En parlant de l'inauguration du techou-lama, il dit :

¹ Il y a apparence qu'il veut parler du délaï-lama.

Voyages au Thibet

« Le seul évènement intéressant qui eut mérité d'être inséré dans leurs annales, était l'inauguration du jeune lama, qui avait eu lieu l'année précédente ; et comme c'est un objet de la plus grande importance, considéré sous le point de vue politique ou religieux, puisque c'est la reconnaissance de leur souverain immortel régénéré, et, en même temps, souverain pontife, dans la personne d'un enfant, j'ai fait tous mes efforts pour me procurer la description des cérémonies, etc.

Par la même lettre, on voit que le délaï-lama vint de Lahassa à p.157 Techou-Loumbo, pour assister à la cérémonie, et qu'il fit des présents au techou-lama, ainsi qu'un officier ou ambassadeur de l'empereur de la Chine.

Je ne saurais rendre raison de cette assertion positive de M. Turner ; car tous les autres témoignages sont en faveur de l'opinion que le délaï-lama est le pontife supérieur. Néanmoins on peut dire qu'il semble n'y avoir entr'eux d'autre différence que celle du rang ; ils sont l'un et l'autre membres du même gouvernement ; mais chacun est maître dans sa partie. Les âmes des deux lamas sont supposées entrer dans le corps de leurs successeurs et les animer, et cette espèce de transmigration est dite avoir lieu constamment ; de sorte que, d'après leurs idées, la *même* âme a toujours animé et animera toujours leurs délaï-lamas, et leurs techou-lamas. Lorsque le dernier délaï-lama fut mort, le techou-lama ¹, comme on l'a p.158 vu, découvrit l'enfant dans le corps duquel l'âme du délaï-lama était entrée, et devint, soit par droit, soit par élection, régent du royaume pendant sa minorité.

Lorsque le techou-lama fut à Pékin, en 1769, il y avait, à la cour de l'empereur, un gourou, ou chapelain, auquel on donnait le nom de lama. Cet homme avait une si grande vénération pour le techou-lama, qu'il consacrait plusieurs heures, tous les matins, à recevoir de lui des instructions.

¹ Le techou-lama dont il est ici question, est l'homme auquel M. Bogle fut envoyé en ambassade. Je suis fâché d'apprendre que son âme, selon l'opinion des Thibétains, a, depuis peu, choisi une autre habitation.

Voyages au Thibet

Dans *l'Histoire générale de la Chine*, tome XI, page 80, on lit :

« Le talai (ou délaï) lama, tiré d'une horde de Tangout, est le chef de la religion de Foé, pour lequel tous les Mongous sont pénétrés d'une profonde vénération.

Cérémonies des funérailles du principal lama des Tartares Calmoucks

J'ai eu l'avantage de me procurer les détails suivants de la cérémonie qui a eu lieu au décès et aux funérailles du principal lama des Tartares Calmoucks, dont les hordes étaient campées près l'établissement des frères moraves, à ^{p.159} Sarepta sur le Wolga. Ils montrent clairement l'étonnante étendue de la religion du Thibet, et par conséquent, l'influence du système religieux hindou. En comparant les cérémonies décrites par M. Bogle ¹, et pratiquées aux funérailles d'un gylong dans le Boutan, vers les frontières du Bengale, et celles des obsèques d'un lama calmouck, dans le royaume d'Astracan, on verra qu'elles sont à peu près les mêmes.

« Le principal lama des Tartares Calmoucks, campés derrière notre ferme, lequel avait séjourné quelque temps dans notre voisinage avec ses prêtres, et qui se nomme dans leur langue, Abagay-lama, ayant, après une courte maladie, quitté cette vie à l'âge de près de quatre-vingt-quatorze ans, les principaux prêtres, ou gylongs, délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire de son corps, d'après leurs lois. Ils commencèrent par notifier sa mort au prince de la horde de Derbert, afin qu'il pût envoyer ici, sur-le-champ, un autre lama, et ordonner ce que les livres de la loi prescrivent pour de semblables occasions. En conséquence, le matin du jour ^{p.160} suivant, un lama, nommé Dajamatha-lama arriva ici avec une multitude de prêtres. Un grand nombre de ceux-ci, ainsi que de leurs disciples, continuèrent de venir pendant toute la nuit. Le 11 au matin, dès la pointe du jour, on tint un conseil pour déterminer si l'on

¹ Voyez ci-dessus page 119.

Voyages au Thibet

pouvait, sans scrupule, conformément à l'usage établi par la religion, brûler le corps de ce lama, ainsi qu'on avait fait des corps des personnages du même rang et de ceux de leurs princes, afin de se procurer des reliques de leurs cendres et de leurs os, ou, selon leur expression, des étincelles du défunt.

Quand la mort eut été constatée par des signes indubitables, on commença, sur-le-champ, à faire les préparatifs de la cérémonie dont il devait être l'objet. Toute la matinée et l'après-midi furent consacrés à des prières qu'on fit en langue tongut, dont on ne se sert que dans les matières de religion, et que les laïcs n'entendent point. Les gylongs revêtirent le défunt de l'habit de son ordre, consistant en une large robe de soie jaune, avec une couronne à cinq pointes, qui ressemblent assez à des oreilles d'âne, et le placèrent sur un coussin magnifique, assis les jambes croisées. Le bas peuple calmouck qui arrivait ^{p.161} par milliers, de toutes parts, allait et venait autour de la tente, pour payer son tribut d'adorations au corps, et recevoir la bénédiction du nouveau lama qui se présentait, de temps en temps, à la porte de la tente, et les touchait avec son chapelet. Quelques personnes étaient admises dans l'intérieur de la tente pour y adorer le lama mort ; mais c'était une faveur insigne. Pendant les prières, plusieurs groupes de prêtres dispersés çà et là se tenaient dans un silence pensif et dans un profond abattement.

Les principaux gylongs se partagèrent ses effets entr'eux, selon leur rang. Chaque objet était inscrit et enregistré sur-le-champ. À l'opposite de la montagne sablonneuse, derrière notre ferme, que les Calmoucks appellent le *nez stérile et malheureux*, était le camp du prince, qui envoya des ordres pour que le corps du lama fût brûlé le jour suivant. En conséquence, le 12 on apporta tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie : du beurre, de l'encens, de la térébenthine, différentes sortes de bois enduits de térébenthine et d'encens, et des écorces de plusieurs espèces d'arbres odoriférants. À

Voyages au Thibet

midi, on creusa dans la terre une fosse carrée, que l'on garnit de ^{p.162} pierres, les côtés faisant directement face aux quatre vents. Elle ressemblait à un four ; on y pratiqua des creux et des tranchées pour recevoir le bois de chauffage et l'y brûler, sans que les cendres de ce bois se mêlassent avec celles du lama. On fit une voûte, au sommet de laquelle on laissa un trou, et l'on posa dessus une vieille chaudière sans fond, pour servir comme de cheminée. Dans le milieu de ce four, on plaça un tabouret de fer à trois pieds. On construisit tout autour une grande cabane avec des bâtons, et on la tapissa avec une espèce de drap fait de poil de chameau. L'ouvrage entier fut exécuté par les principaux gylongs.

Alors un homme se plaça sur le siège, pour s'assurer si tout était fait en règle ; et quand il eut reconnu que rien ne manquait, tout le corps des prêtres marcha processionnellement vers la tente du défunt ; en tête, le lama seul ; ensuite, sur un rang, les quatorze principaux gylongs qui présidaient à la cérémonie. Dès qu'ils furent arrivés à la porte de la tente, ils se revêtirent de l'habit de leur ordre, qui consiste en une tunique de toile de coton nommée, dans leur langue, *kitay*, et en plusieurs vêtements de ^{p.163} soie par dessus, qui couvraient tout leur corps, excepté les bras qui restèrent nus. Par-dessus le tout, ils s'enveloppèrent d'une robe de soie jaune, qui semblait être faite de divers morceaux de taffetas rayé, et qui était jetée sur eux de manière que le pied droit et le bras gauche étaient à nu. Leur tête était entièrement découverte. Suivaient les musiciens avec leurs instruments, ainsi qu'un *burchan* ou idole portée dans une caisse rouge.

On fit une ouverture dans la partie du derrière de la tente du défunt, et les prêtres en sortirent le corps, avec une surprenante vivacité. Il était placé dans une bière, portée par huit gylongs, et revêtu d'un grand habit de soie jaune, ayant sur la tête la couronne dont il a été parlé plus haut.

Voyages au Thibet

La musique consistait en deux longues *posauns* ou trompettes de cuivre, qui donnaient seulement trois ou quatre sons fort sourds : elles avaient environ huit pieds de long : chacune était portée par deux hommes. De plus, il y avait quatre grands tambours, d'une forme particulière, que des hommes portaient par un manche semblable à celui d'une lanterne : ils le tenaient de la main gauche, tandis que dans la droite, ils avaient les baguettes, faites d'un fil de métal très fort, comme la branche, d'un chandelier, avec un bouton ¹ ou une houppe, le bout garni en cuir. Cinq gylongs marchaient avec des sonnettes, et quelques-uns avec des cymbales, comme celles dont se servent les janissaires. Cette musique précédait le corps dans la marche vers la fosse, et formait un concert affreux et lugubre, bien propre à porter la terreur dans l'âme des spectateurs, surtout lorsqu'ils l'accompagnaient de leurs gesticulations farouches.

Devant la procession marchait le nouveau lama, arrosant la route d'eau bénite. Un gylong portait le *burchan* dans la caisse rouge et le corps venait ensuite. La multitude qui ^{p.165} se pressait en avant de tous les côtés, était retenue par plusieurs gylongs, armés de fortes massues, dont ils frappaient rudement sur elle, de manière que deux objets éveillaient sans cesse notre attention : le premier était la procession et les cérémonies ; le second la précaution à prendre pour se garantir des coups donnés par les gylongs. Un de nous eût été grièvement blessé aux jambes, si le coup n'eût été amorti par sa canne, qui en fut cassée.

Lorsque la procession fut arrivée à la fosse, on y porta le corps en grande hâte ; les prêtres et les musiciens formaient un cercle autour de la cabane. Les quatorze principaux

¹ M. Bogle, dans la description d'une cérémonie qui eut lieu à Tassesuddin, capitale du Boutan, dit : « qu'environ vingt gylongs, vêtus d'habits de satin de différentes couleurs, et portant des mitres dorées, étaient assis sur un banc avec un grand tambourin ou tambour, appuyés sur un bâton qu'ils tenaient d'une main, tandis qu'ils avaient dans l'autre une baguette de fer courbe, avec une houppe au bout dont ils se servaient pour battre la mesure au prêtre qui était au milieu d'eux. »

Voyages au Thibet

gylongs déshabillèrent le corps, et le placèrent sur le siège à trois pieds, dont il a été question ci-dessus. Le corps fut attaché au mur, par un fort anneau de fer qu'on lui passa autour du cou, pour qu'il ne pût tomber quand la flamme viendrait à le consumer. Les hardes furent ensuite apportées dans le même ordre que l'avait été le corps. Pendant ce temps les Calmoucks tombaient prosternés et adoraient la tente dans laquelle le lama était mort.

Lorsque la nuit fut venue, tout le bois ^{p.166} consacré fut apporté. On alluma du feu près de la fosse, on y plaça une grande chaudière de cuivre, dans laquelle on fit fondre du beurre. On y jeta de l'encens et de la térébenthine, et on remua le tout ensemble. Cela fait, et les principaux prêtres étant assemblés autour de la fosse, dans la cabane, le lama alluma le feu funéraire ; et vers sept heures du soir, environ, la musique et les chants commencèrent.

On revêtit alors le nouveau lama de l'habit du défunt, et la couronne fut placée sur sa tête. Cette couronne était de carton, et couverte de taffetas, sur lequel étaient brodées des fleurs d'or. Il avait pour siège un superbe coussin, placé du côté de l'ouest. Un peu derrière lui, de chaque côté, et vis-à-vis de lui, au-delà de la fosse, on avait érigé divers petits autels, proprement couverts, sur lesquels étaient disposées des offrandes consistant en plusieurs objets dont le défunt avait fait usage de son vivant. On y avait également placé de petites idoles. De temps en temps, le lama tirant de la chaudière une cuillerée de la mixtion qu'elle contenait, et la versant sur le corps, augmentait l'activité du feu, au point que la flamme s'élevait à ^{p.167} cinq ou six pieds de hauteur. À sa gauche, était un principal gylong, tenant un écran devant lui pour empêcher que la flamme ne lui blessât les yeux : mais malgré cette précaution, il fut bientôt tout en nage. Pendant tout ce temps, on faisait des prières en langue tongut. Ils chantaient,

Voyages au Thibet

frappaient des mains, faisaient craquer leurs doigts, roulaient leurs yeux, et faisaient les plus affreuses contorsions.

Le feu augmenta tellement, que la partie murée de la fosse en devint rouge, deux heures environ après qu'il eut été allumé, quoiqu'il n'y eût encore que peu de bois consumé. Les prêtres furent obligés de s'éloigner du feu, et enfin de se placer derrière la cabane qui environnait la fosse. Cela donna occasion d'enlever les tapisseries de manière que nous pûmes voir ce qui se passait, quoique les gylongs, avec leurs massues, tinsent le peuple à quelque distance. À la fin, ils nous permirent, peut-être dans l'espérance que nous approuverions ce qui les occupait, d'approcher plus près, et firent une large ouverture, pour nous procurer l'avantage de voir tout. Quand le feu eut duré environ quatre heures, ils le laissèrent s'éteindre ; et lorsque la fosse ^{p.168} fut un peu refroidie, on détruisit la partie murée, et l'on recueillit les cendres du lama, pour différents usages tout à fait superstitieux. Une partie fut partagée entre les prêtres ; mais chacun d'eux n'en eut qu'une très petite portion. Ils disent que ces cendres sont un remède pour toutes sortes de maladies ; le reste fut déposé dans un lieu où on leur rendit des honneurs divins. Quand tout le monde fut éloigné, on démolit entièrement la fosse, on la combla, et le terrain fut mis de niveau ; on emporta les pierres qui avaient servi à la murer, et on les garda comme un mémorial de la cérémonie. On plaça sur le lieu quatre pavillons du côté des quatre vents. Ils croient que tant que ces pavillons flotteront, leurs prières monteront vers le ciel.

@

Voyages au Thibet

Relation de l'entrevue de M. Turner avec le techou-lama, au monastère de Terpaling ¹

@

Extrait d'une lettre de M. Samuel Turner, à M. Hastings, gouverneur-général du Bengale, servant d'introduction

De Patna, le 2 Mars 1784.

p.171 Pendant mon séjour au Thibet, une chose que j'avais beaucoup à cœur, c'était d'obtenir la permission de voir l'enfant techou-lama ; mais les ordres de l'empereur de la Chine, obligeant ses gardes à le tenir dans la retraite la plus stricte, et empêchant l'admission, en sa présence, de toute p.172 personne indistinctement, même de ses dévots, qui venaient de loin pour le voir, me paraissaient un obstacle presque insurmontable. Néanmoins le rajah, se ressouvenant de l'amitié qui subsiste entre vous et lui, et ne voulant rien faire, je pense, qui pût l'affaiblir, consentit enfin à m'accorder cette faveur. Comme cette visite fut accompagnée de circonstances singulières et frappantes, je ne pouvais pas m'empêcher de les observer avec la plus grande attention ; et quoique le récit de ces particularités, où la superstition joue son rôle, puisse m'exposer à l'imputation d'extravagance et d'exagération, je pense que je serais répréhensible de les supprimer par cette considération ; me dépouillant donc de tout préjugé, et remplissant le rôle d'un narrateur fidèle, j'espère que le récit que je vais vous faire, quand même il n'aurait rien d'intéressant, sera reçu, de votre part, avec candeur ; je crois, d'ailleurs, qu'il mérite votre attention, quand il ne servirait qu'à faire remarquer un trait frappant dans le caractère national des Thibétains, de l'hommage implicite rendu au grand-prêtre souverain.

p.173 Je serai peut-être encore plus facilement justifié dans cette relation, si l'on fait attention aux paroles fort extraordinaires que me dit

¹ Adressée au gouverneur général du Bengale, en mars 1784.

Voyages au Thibet

le rajah de Techou-Loumbo, peu de jours avant mon départ de sa cour, et que sans autre introduction, je vous demande la permission de rapporter ici littéralement.

Dans une entrevue qu'il m'accorda, après m'avoir donné mon audience de congé, il me dit :

— J'ai eu hier une vision de notre divinité tutélaire, ce jour a été, pour moi, plein de douceur et d'intérêt. Cette puissance gardienne, qui nous éclaire de ses lumières dans toutes les grandes et importantes occasions, m'a favorisé d'une révélation, de laquelle je conclus que tout ira bien ; tenez votre cœur en repos ; car, quoique nous allions être séparés, notre amitié ne cessera pas d'exister entre nous ; et vous pouvez être assuré que, par la faveur de la providence, elle s'accroîtra et aboutira finalement au mieux.

J'aurais fait moins de cas de cette étrange observation, si je n'avais pensé que, quelque opposés que soient aux nôtres les principes de ces peuples, ils sont néanmoins le ^{p.174} meilleur fondement sur lequel nous puissions établir nos relations avec eux, et que la superstition, se combinant avec l'inclination, pour leur inspirer des sentiments d'amitié, en sera le plus ferme soutien. Tout plan qui choque les préjugés d'un peuple, ne peut pas réussir ; celui qui les respecte doit avoir un plein succès.

*

Relation de l'entrevue de M. Turner avec le techou-lama, au monastère de Terpaling

Patna, le 2 Mars 1784.

^{p.175} Le 3 décembre 1783, j'arrivai à Terpaling, situé sur le sommet d'une haute montagne, et il était midi lorsque j'entrai dans le monastère, bâti, depuis fort peu de temps, pour recevoir et élever le techou-lama. Il habite dans un palais, au milieu du monastère, qui occupe environ un mille de circonférence, et est entouré d'un mur. Les

Voyages au Thibet

divers bâtiments qui le composent servent à l'habitation de ^{p.176} trois cents gylongs, destinés à remplir les fonctions religieuses auprès du techou-lama, jusqu'à ce qu'il soit transféré au monastère et au *musnud* de Techou-Loumbo. Ce n'est pas l'usage ici, ni au Boutan, de faire visite le jour de l'arrivée : nous passâmes donc tout le reste de la journée à recevoir et à envoyer des messages de compliments.

Le 4, dès le matin, il me fut accordé de faire ma visite au techou-lama : je le trouvai placé en grande pompe sur son *musnud* ; à sa gauche étaient son père et sa mère ; à sa droite, les officiers établis particulièrement pour veiller sur sa personne. Le *musnud* est une espèce de lit composé de coussins de soie, empilés l'un sur l'autre, jusqu'à la hauteur de quatre pieds au-dessus du plancher. Le dessus était couvert d'une étoffe de soie en broderies, et les côtés étaient ornés d'étoffes de soie de diverses couleurs, qui descendaient jusqu'au bas. À la demande du père du techou-lama, M. Saunders et moi nous revêtîmes de nos habits anglais.

Je m'avançai, et comme c'est la coutume je présentai un mouchoir blanc, et je remis en même temps entre les mains du lama un cordon de perles et de corail ; les autres présents ^{p.177} du gouverneur furent placés devant lui. Après la cérémonie de l'échange des mouchoirs avec le père et la mère, nous nous assîmes à la droite du techou-lama.

Une multitude de personnes, et tous ceux qui avaient ordre de m'escorter, furent admis en sa présence, et il leur fut accordé de faire leurs prosternations. L'enfant lama tourna les yeux vers eux, et les regarda d'un air de bonté et de complaisance très expressif. Alors le père me dit, en langue thibétaine, qui m'était expliquée par un interprète, que le techou-lama avait coutume de dormir jusqu'à cette heure du jour, mais qu'il s'était réveillé ce matin de bonne heure, et qu'on n'avait pu le faire rester plus longtemps au lit ; « car, ajouta-t-il, les Anglais étaient arrivés, et il ne pouvait plus dormir. » Pendant le temps que nous restâmes dans la salle, je remarquai que les yeux du lama étaient presque toujours fixés sur nous, et lorsque nos tasses étaient vides de thé, il paraissait inquiet, et tournant la tête et fronçant

Voyages au Thibet

les sourcils, il faisait du bruit, (car il ne pouvait parler) jusqu'à ce qu'elles fussent de nouveau remplies. Il prit une tasse d'or, qui contenait ^{p.178} de la confiture et du sucre brûlé, et étendant le bras, il fit signe à ses domestiques de me la donner. Il envoya aussi quelque chose à M. Saunders, qui était avec moi.

Je me trouvais, quoique visitant un enfant, dans la nécessité de dire quelque chose ; car il était censé que, quoiqu'il ne pût répondre, il pouvait fort bien entendre. Cependant cette impossibilité de répondre, m'autorisant à ne pas faire un long discours, je dis, en peu de mots : que le gouverneur général, ayant reçu la nouvelle de son décès à la Chine, il en avait été accablé de tristesse et de douleur, et qu'il avait gémi de son départ de ce monde, jusqu'à ce que ce nuage qui troublait le bonheur de sa nation eut été dissipé par son retour, et qu'alors, au vif chagrin que ces mauvaises nouvelles lui avaient causé, une joie plus vive encore avait succédé ; que le gouverneur désirait qu'il pût longtemps éclairer le monde par sa présence, et qu'il espérait que l'amitié qui avait existé entr'eux, ne recevrait aucune altération ; qu'elle deviendrait au contraire encore plus intime qu'auparavant et qu'en continuant à montrer de la bienveillance à mes compatriotes, il pourrait ^{p.179} étendre les relations entre ses peuples et ceux qui étaient sous la domination anglaise. La petite créature se tourna vers moi, me regarda fixement avec un air d'attention pendant que je parlais, et fit plusieurs signes de tête très vifs, comme pour indiquer qu'il entendait et approuvait ce que je disais, mais qu'il ne pouvait répondre. Les parents, qui étaient debout pendant tout ce temps, regardaient leur enfant avec un air de satisfaction, et un sourire expressif de la joie qu'ils éprouvaient en voyant le jeune lama se comporter si bien. En effet, ses regards étaient tournés vers nous ; il ne disait mot, restait tranquille, et ne jeta pas une seule fois les yeux sur ses parents. Quelque soin qu'on ait pu prendre pour former ses manières, je dois avouer que sa conduite dans cette occasion m'a paru naturelle, et qu'elle ne fut nullement dirigée par des gestes ou des signes d'autorité.

Cette scène était trop nouvelle et trop extraordinaire, quoique

Voyages au Thibet

triviale, sinon absurde, comme elle le paraîtra peut-être à quelques personnes, pour ne pas exiger de ma part une grande attention, et conséquemment quelques remarques minutieuses.

Le techou-lama est âgé d'environ dix-huit ^{p.180} mois. Son teint est brun ; ses traits sont beaux ; ses yeux, noirs, sa physionomie, animée et expressive ; c'est un des plus beaux enfants que j'aie vus.

J'ai eu quelque conversation avec le père. Il me dit qu'il avait ordre de m'entretenir trois jours pour le techou-lama, et il me pressa si fort d'en passer un quatrième pour lui-même, que je ne pus le lui refuser. Il nous invita ensuite, pour le lendemain matin, à une entrevue qui devait avoir lieu à quelque distance du monastère. Nous acceptâmes, et après avoir pris congé, nous nous retirâmes.

Dans l'après-dîner, je reçus la visite de plusieurs officiers de la maison du lama, attachés immédiatement à sa personne. Ils s'assirent et conversèrent avec moi, me demandèrent des nouvelles de M. Bogle, qu'ils avaient vu pendant son voyage ; ensuite ils me dirent que c'était une chose fort heureuse que le lama nous eût regardé avec une attention particulière ; que le précédent techou-lama avait eu les plus grands égards pour les Anglais, et que le plus jeune que nous venions de voir avait souvent essayé de prononcer le mot *anglais*. Je leur répondis que ^{p.181} je l'avais aussi remarqué, et que j'espérais qu'ils l'entretiendraient dans ces bonnes intentions à mesure qu'il grandirait. Ils m'assurèrent que quand même il aurait oublié le nom d'Hastings, lorsqu'il commencerait à parler, ils lui apprendraient de bonne heure à le répéter.

Le 6 au matin, j'allai de nouveau rendre visite au techou-lama pour lui offrir quelques curiosités que j'avais apportées du Bengale. Il fut frappé à la vue d'une petite montre ; il l'examina longtemps, observant le mouvement des aiguilles ; il la regardait avec admiration, mais avec gravité, et sans émotion enfantine. Cette visite n'eut rien de particulier. Le père et la mère étaient présents. Je restai environ une demi-heure, et je me retirai pour revenir prendre congé dans l'après-dîner.

Voyages au Thibet

Les dévots du techou-lama commençaient à arriver en foule pour lui rendre leurs adorations. Quelques-uns seulement sont admis en sa présence. Tous ceux qui viennent s'estiment heureux s'il se montre à eux seulement d'une fenêtre, et s'ils peuvent faire leurs prosternations avant qu'il se soit retiré. Il ^{p.182} vint ce jour-là une bande de Tartares Calmoucks pour faire leurs offrandes au lama. En me retirant je les vis debout, à l'entrée de la place qui est devant le palais, tous ayant la tête découverte, les mains jointes et élevées sur le front. Ils restèrent plus d'une demi-heure dans cette attitude, les yeux fixés sur l'appartement du lama, et l'anxiété peinte sur le visage. À la fin il se montra à eux ; alors ils commencèrent à élever, au-dessus de leur tête, leurs mains toujours jointes, puis les abaissèrent vers la face, ensuite vers la poitrine, enfin, ils les séparèrent ; pour pouvoir se prosterner plus facilement, ils se mirent à genoux, frappèrent la tête contre la terre. Ces prosternations et ces mouvements des mains furent répétées neuf fois. Ils s'avancèrent ensuite pour remettre leurs présents, qui consistaient en pièces d'or et d'argent, en productions de leur pays, à l'officier préposé, lequel les ayant reçus, ils se retirèrent très satisfaits.

Ayant fait des perquisitions à ce sujet, j'appris que ces sortes d'offrandes ne sont point rares, et qu'elles font une des plus abondantes sources des richesses des lamas du Thibet.

^{p.183} Personne ne se croit déshonoré en rendant un pareil hommage au lama. Les Calmoucks dont je viens de parler, étaient à la suite d'un homme d'un rang supérieur, qui paraissait plus affectionné que les autres dans l'exercice de cet hommage religieux. Il avait un riche habillement de satin doublé de peau de renard, et un chapeau avec des glands de soie écarlate qui flottaient du centre de la couronne sur les côtés, et bordé d'une large bande de fourrures de Sibérie.

Selon qu'il était convenu, je fus, l'après-dîner, faire ma dernière visite au techou-lama. Je reçus ses dépêches pour le gouverneur général ; et de ses parents, deux pièces de satin pour le même gouverneur, et beaucoup de compliments.

Voyages au Thibet

Ils me présentèrent un habit doublé de peau d'agneau, en m'assurant plusieurs fois qu'ils se souviendraient longtemps de moi, et en m'observant qu'à présent le techou-lama est un enfant, et incapable de converser ; mais qu'ils espéraient de me voir de nouveau lorsqu'il serait devenu grand. Je répondis qu'avec la permission du lama je pourrais, de nouveau, visiter ce pays ; que j'attendais ^{p.184} avec impatience le temps où il monterait sur le *musnud*, et que je serais très heureux si je pouvais alors lui présenter mes respects. Après des protestations réciproques d'amitié, ma visite finit, je reçus les mouchoirs et je pris congé.

Je continuerai ma route pour le Bengale demain à la pointe du jour.

@

Voyages au Thibet

Voyage au Thibet

rédigé, d'après le récit de Pourunguir, par M. Turner,
où l'on trouve la description de l'inauguration du lama, etc. ¹

@

En conformité des instructions que vous m'avez données, j'ai vu Pourunguir, le gosseing, qui est revenu depuis peu du Thibet, où il a plusieurs fois été envoyé en députation auprès du feu techou-lama qu'il avait autrefois accompagné à la cour de Pékin, et ayant recueilli des conversations que j'ai eues avec lui, les particularités du ^{p.186} voyage qu'il vient de faire, et autres détails relatifs au Thibet, je vais vous en faire part dans la relation suivante.

Au commencement de l'année dernière, Pourunguir ayant reçu les dépêches de M. Hastings, peu de temps avant son départ du Bengale, pour le techou-lama et le régent de Techou-Loumbo, fit sur-le-champ ses préparatifs pour le long voyage qu'il allait entreprendre, ce qui l'occupa jusqu'au commencement du mois de mars suivant, que j'eus l'honneur de vous le présenter pour obtenir l'ordre de son départ. Il partit alors de Calcutta, traversa, dès le commencement d'avril, les limites des provinces de la compagnie, et entra dans les montagnes qui constituent le royaume de Boutan, où, en poursuivant sa route, il reçut, des sujets du deb-rajah, l'accueil le plus favorable et les secours les plus abondants, sans éprouver aucun empêchement, jusques aux frontières du Thibet. Ici il fut forcé de faire halte pendant quinze jours, à cause d'une chute abondante de neige qui commença à son arrivée et continua six jours de suite, sans interruption, de manière que la neige couvrait la terre à une telle hauteur, qu'il était impossible de voyager. Pendant ce temps ^{p.187} de retraite qu'il passa à Phari, telle fut la rigueur du froid et le terrible effet que produisit sur lui et sur ses compagnons le passage rapide d'un air tempéré à cet

¹ Inséré [avec la précédente relation] dans les *Asiatik Researches*, etc. *Recherches Asiatiques*, ou Mémoires de la Société établie dans le Bengale, pour faire des recherches sur l'histoire, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie, t. I. Traduit de l'anglais par J. P. PARRAUD.

Voyages au Thibet

âpre climat, qu'ils s'attendaient tous à y succomber, si le temps ne se fût heureusement bientôt adouci.

Dès que le dégel lui permit de quitter Phari, et de continuer sa route, il avança à grandes journées ; et sans rencontrer d'autres obstacles, il arriva le 8 mai suivant à Techou-Loumbo, capitale du Thibet. Immédiatement après son entrée au monastère, il alla au durbar (le palais) du régent Punjur-Intinni Nemohein, pour annoncer son arrivée et l'objet de sa mission. Il lui fut accordé un logement, et fixé une heure pour voir le techou-lama qui devait quitter le palais le lendemain matin, pour occuper un de ses jardins situé dans une plaine, non loin du monastère, et où l'on apercevait un camp considérable. En effet, le lama quitta son appartement dès la pointe du jour, et fut logé dans les tentes dressées pour lui et sa suite avant le soleil levé.

Dans la matinée, à l'heure fixée pour son admission, Pourunguir fut aux tentes du lama. Il apprit, en se présentant aux portes de ^{p.188} l'enceinte, que le jeune lama prenait sa récréation dans le jardin, où son amusement favori était de courir de côté et d'autre. Comme c'était alors, au Thibet, le temps le plus chaud de l'année, afin qu'il pût jouir de la fraîcheur de l'air, ses serviteurs avaient choisi un terrain dont les arbres fournissaient un ombrage parfait, sous lequel ils avaient placé un siège de coussins assez élevé, où le jeune lama pouvait se reposer après ses courses. C'est là que Pourunguir le trouva, entouré du régent, de ses parents, du sopon-chombo, le porte-coupe, et des principaux officiers de sa cour. Après avoir fait trois inclinations à la plus grande distance qu'il lui fut possible, Pourunguir s'approcha et présenta au lama, selon la coutume du Thibet, une pièce de mouchoirs rouges, et remit les lettres et les présents dont il était chargé. Les paquets furent ouverts sur-le-champ devant le lama, qui examina chaque article l'un après l'autre. Il prit la lettre dans ses mains, rompit le cachet lui-même, et prenant un cordon de perles qui était renfermé sous l'enveloppe, les fit couler entre ses doigts, comme s'il eut dit le chapelet, mit le cordon à son côté d'un air satisfait, et ne voulut pas permettre que ^{p.189} personne le prît. Pourunguir dit que le jeune lama le regarda d'un air doux et gai, lui parla en thibétain, et lui

Voyages au Thibet

demanda si son voyage avait été fatigant. La visite dura plus d'une heure, pendant laquelle le lama se tint dans la plus grande tranquillité, sans remuer de son siège, et sans témoigner la moindre inquiétude de cette contrainte. On apporta deux fois du thé ; et le lama en but une tasse chaque fois. Lorsque Pourunguir fut averti de prendre congé, il s'approcha du lama, et se prosternant devant lui, il lui présenta sa tête découverte pour recevoir sa bénédiction, que le jeune lama lui donna, en étendant sa main et la posant sur sa tête. Il lui ordonna ensuite de venir le voir une fois tous les jours pendant tout le temps de son séjour à Techou-Loumbo.

Le lendemain matin Pourunguir fut voir le régent dans ses appartements, qu'il occupait dans le palais ; et après avoir observé les cérémonies d'usage, lui remit ses dépêches. Il rendit ensuite visite au sapon-chombo, parents du lama, et aux autres personnes auxquelles il était déjà connu, et il fut reçu de tous de la manière la plus cordiale et plus affable ; car ils le regardaient depuis ^{p.190} longtemps comme un agent du gouvernement du Bengale. Il ne trouva point de changement dans l'administration, depuis le précédent voyage qu'il avait fait avec moi au Thibet. Le pays jouissait de la plus parfaite tranquillité, et le seul événement intéressant qui eut mérité d'être inséré dans leurs annales, était l'inauguration du jeune lama, qui avait eu lieu l'année précédente, et comme c'est un objet de la plus grande importance, considéré sous le point de vue politique ou religieux, puisque c'est la reconnaissance de leur souverain immortel régénéré ; et en même temps souverain-pontife, dans la personne d'un enfant, j'ai fait tous mes efforts pour me procurer la description des cérémonies qui accompagnèrent la célébration d'un si grand événement, persuadé que le sujet peut piquer la curiosité par sa nouveauté, quand même il ne serait d'aucune utilité. Je vais donc, sans autre préambule, en exposer ici les détails, dont l'autorité est établie sur les récits de Pourunguir, confirmés, avec quelques particularités, par ceux d'un gosseing qui fut présent à la cérémonie.

Inauguration du lama

L'empereur de la Chine paraît avoir joué un rôle principal dans cette

Voyages au Thibet

occasion en donnant un témoignage de son respect et de zèle pour le grand père spirituel de sa religion. Dès le commencement de l'année 1784, il avait envoyé un ambassadeur à Techou-Loumbo, pour le représenter auprès du nouveau grand-pontife, et assister à son installation. Le délaï-lama et le vice-roi de Lassa, accompagnés de toute leur cour, un des généraux chinois résidant à Lassa avec une partie de ses troupes, deux des quatre magistrats de la ville, les chefs de tous les monastères du Thibet, et l'ambassadeur de l'empereur, se trouvèrent à Techou-Loumbo, pour célébrer cette époque mémorable dans leurs institutions théologiques. Le 28 de la septième lune, correspondant à peu près au milieu d'octobre 1784, leur année commençant avec l'équinoxe du printemps, fut choisi comme le plus favorable pour l'inauguration.

Peu de jours auparavant, le jeune lama avait été conduit de Terpaling, monastère ^{p.192} où il avait vécu jusqu'à ce moment, à Techou-Loumbo avec toute la pompe et les honneurs qu'on doit attendre d'un peuple enthousiaste. Jamais on n'avait vu un aussi grand concours de spectateurs, poussés ou par la curiosité ou par la dévotion ; car il n'y avait point de Thibétain, de quelque condition qu'il fût, qui, pouvant joindre le cortège, manqua de s'y trouver. Le cortège fut donc obligé d'aller si lentement que, quoique Terpaling ne soit qu'à vingt milles de distance de Techou-Loumbo, il fallut trois jours pour faire ce court chemin. La première halte se fit à Tsondue ; la seconde à Summoar. À environ six milles de cette dernière ville, la plus splendide pompe avait été préparée pour l'entrée du lama à Techou-Loumbo, le troisième jour ; le détail m'en a été donné par un témoin oculaire.

La route, dit-il, avait été bien lavée et nettoyée, et on avait élevé des piles de pierres de chaque côté, à quelque distance l'une de l'autre. Le cortège passa au milieu d'un double rang de prêtres, qui s'étendait depuis Summoar jusqu'aux portes du palais. Quelques-uns des prêtres portaient des torches allumées, composées de matières odorantes, ^{p.193} qui brûlaient comme le bois le plus sec, et exhalaient une fumée aromatique. Les autres avaient différents instruments de musique, dont

Voyages au Thibet

ils se servent dans leurs cérémonies religieuses, tels que le gong, les cymbales, le hautbois, la trompette, le tambour et la conque-marine, avec lesquels ils s'accompagnaient en chantant un hymne. Les spectateurs étaient derrière les prêtres, et personne n'était admis dans l'intérieur que ceux qui appartenaient ou avaient place à la procession, laquelle était disposée dans l'ordre suivant :

La marche était ouverte par trois commandants militaires ou gouverneurs des districts, à la tête de six à sept mille cavaliers armés de carquois, d'arcs et de fusils. Derrière eux suivait l'ambassadeur, avec sa suite, portant son diplôme, comme c'est la coutume en Chine, fait en forme d'un grand tube et attaché derrière lui. Après venait le général chinois avec ses troupes, armées à leur manière d'armes à feu et de sabres ; puis un groupe nombreux portant divers étendards et enseignes de l'État, et une bande de musiciens, avec des instruments à vent et autres ; après ceux-ci ^{p.194} marchaient deux chevaux richement caparaçonnés, portant chacun deux grandes cassolettes, remplies de bois aromatiques allumés, une de chaque côté. Ils étaient suivis d'un lama âgé, qui portait une cassette contenant des livres de prières, et quelques idoles favorites. Venaient ensuite neuf superbes chevaux chargés de l'appareil du lama ; les prêtres attachés à sa personne pour l'exercice journalier des devoirs religieux dans le temple, au nombre d'environ sept cents ; puis deux hommes portant chacun sur leurs épaules une grande enseigne cylindrique d'or, avec des figures emblématiques en relief, présent de l'empereur de la Chine. Les *Duhunniens* et les *Sopons*, qui étaient occupés à présenter les placets et à distribuer les aumônes, précédaient immédiatement le siège du lama, qui était surmonté d'un dais magnifique, et porté par huit des seize Chinois nommés pour remplir cette fonction. À l'un des côtés du siège, était le régent, et le père du lama à l'autre. Enfin marchaient les chefs des divers monastères, et à mesure que le cortège avançait, les prêtres qui formaient le double rang de chaque côté, se joignaient à la suite et composaient l'arrière-garde, qui allait très lentement, et entra dans ^{p.195} l'enceinte du monastère à midi, au milieu d'une étonnante quantité

Voyages au Thibet

d'enseignes déployées, des acclamations de la multitude, du bruit des instruments de musique, et des chants des prêtres.

Le lama ayant été déposé dans le palais, le régent et le sophon-combo sortirent, et, selon l'usage du pays, à l'égard des personnes d'un haut rang, allèrent au devant du délaï-lama et du vice-roi de Lassa, qui étaient en route pour Techou-Loumbo. Ils se rencontrèrent le lendemain matin au pied du château Painom, et le jour suivant ils entrèrent ensemble dans le monastère de Techou-Loumbo, où le délaï-lama et le vice-roi furent fêtés pendant tout le temps de leur séjour.

Le lendemain matin, qui était le troisième jour après l'arrivée du techou-lama, il fut porté au grand temple, et à midi, placé sur le trône de ses pères ; ce fut alors que l'ambassadeur de l'empereur délivra son diplôme, et mit les présents dont il était chargé aux pieds du lama.

Les trois jours suivants, le délaï-lama fut avec le techou-lama dans le temple où, assistés ^{p.196} de tous les prêtres, ils invoquèrent et adorèrent publiquement leurs dieux. Les rites qu'on y pratiqua achevèrent la cérémonie de l'inauguration. Pendant ces trois jours tous ceux qui étaient dans la ville furent entretenus aux dépens du public, des aumônes abondantes furent distribuées, et, d'après les avis donnés partout, on fit des réjouissances dans tout le Thibet. Des pavillons furent placés sur toutes les forteresses ; les gens de la campagne célébrèrent ces jours par les chants, les danses, la musique et la joie : et la nuit il y eut une illumination générale.

Un temps considérable fut ensuite employé à faire des présents et des fêtes publiques au nouveau lama, qui à cette époque de son inauguration, n'avait pas plus de trois ans. Ce fut le délaï-lama qui, commença ; ses présents furent plus considérables, et ses fêtes plus splendides que ceux de tous les autres. Le second jour fut destiné au vice-roi de Lassa : le troisième au général chinois ; puis vint le tour des culloungs ou magistrats de Lassa, et des autres personnes de marque qui avaient accompagné le délaï-lama. Après eux le régent de Techou-Loumbo, et tous les officiers attachés à ce gouvernement, furent admis

Voyages au Thibet

chacun ^{p.197} séparément, selon la prééminence de leur rang. Lorsque tous ceux qui avaient droit à cet honneur eurent ainsi rendu leurs hommages, le techou-lama à son tour leur fit des présents et des fêtes à chacun dans le même ordre ; et tout fut fini le quarantième jour.

Le délaï-lama, invité à prolonger son séjour à Techou-Loumbo, s'en excusa, disant qu'il ne voulait pas encombrer plus longtemps la capitale d'une si grande multitude de personnes qui étaient venues à sa suite, et jugeant qu'il ne devait s'absenter que le moins de temps possible du siège de son autorité, après l'expiration des quarante jours, il partit pour Lassa avec toute sa suite, et l'ambassadeur de l'empereur ayant reçu son congé, prit la route de la Chine. Ainsi fut terminée cette fameuse cérémonie.

Relations commerciales entre le Thibet et le Bengale

A l'égard des relations commerciales depuis peu établies, Pourunguir trouva qu'il n'était pas le premier qui fût venu du Bengale à Techou-Loumbo. Plusieurs marchands y avaient déjà ^{p.198} apporté des articles de commerce avant son arrivée, et d'autres arrivèrent pendant son séjour. Il n'entendit parler d'aucun obstacle ni d'aucune perte éprouvée dans la route, et il en conclut que tous les voyageurs trouvaient les mêmes facilités et les mêmes secours qu'il avait lui-même trouvés. Les marchés étaient bien fournis de marchandises anglaises et indiennes, quoiqu'elles ne fussent pas en assez grande quantité pour en faire baisser le prix au-dessous de celui des deux ou trois années précédentes. Le prix de l'argent en lingots, était un peu au-dessous de celui de 1783. La poudre d'or était à meilleur marché, enfin l'échange était en faveur du commerçant.

Pendant son séjour à Techou-Loumbo, Pourunguir eut de fréquentes entrevues avec le régent et les ministres, et il m'assura qu'il les trouva dans les plus favorables dispositions pour encourager les relations commerciales établies sous les auspices du dernier gouverneur général, M. Hastings, que le régent regrettait beaucoup comme son ami et allié qui, le premier, avait ouvert des communications et une

Voyages au Thibet

correspondance entre le Bengale et le Thibet. Persuadé de nos intentions pacifiques, il lui avait témoigné le désir le plus vif de ^{p.199} continuer, avec le nouveau gouverneur, les relations d'amitié et de commerce, qui ne pouvaient qu'être utiles aux deux pays, espérant que vous seriez vous-même dans les mêmes dispositions. En conséquence, le lama et le régent vous écrivirent les lettres que Pourunguir vous a remises, dont je joins ici la traduction faite d'après vos ordres ¹.

Retour de Pourunguir

Pourunguir ayant reçu ses dépêches au commencement d'octobre, après un séjour de cinq mois à Techou-Loumbo, prit congé du lama et du régent, et partit pour le Bengale, par la même route qu'il avait suivie auparavant. La saison étant très favorable aux voyageurs, il n'éprouva ni délai, ni interruption dans sa route à travers le Thibet et le Boutan, et arriva, au commencement de décembre, à Rungpore, d'où il se rendit, avec toute la diligence possible, à la présidence.

Samuel Turner.

Calcutta, 8 Février 1788.

@

¹ La lettre du lama étant, à très peu de chose près, la même que celle du régent, nous l'avons supprimée, comme une répétition superflue.

Voyages au Thibet

Lettre du rajah de Techou-Loumbo

au gouverneur général du Bengale

@

p.200 Dieu soit loué de ce que ces contrées jouissent de la paix et du bonheur, je suis toujours en prières à l'autel du tout-puissant pour la conservation de votre santé ; cela n'est point inconnu. Je suis constamment occupé à augmenter le bien-être des sujets du lama nouvellement installé, et à travailler pour son service, parce que le lama nouvellement installé n'est point distinct du lama décédé, et que l'éclat de sa face est exalté. Accordez votre amitié à Pourunguir, gosseing.

Maintenez l'union, la concorde et l'amitié, comme le premier des nobles, et rendez-moi heureux tous les jours en me donnant des nouvelles de votre santé et de votre prospérité. Accordez vos faveurs, comme le premier des nobles, et rendez-moi heureux par vos lettres, qui me donnent de la consolation. Je vous envoie, comme témoignages d'amitié, d'union et de concorde, un mouchoir, trois tolah d'or et une pièce de Cochinchine. Veuillez bien les accepter.

@